

ALLI

BIBLIOTECA NAZIONALE



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.^a SALA

R. d. G.

SCAFFALE

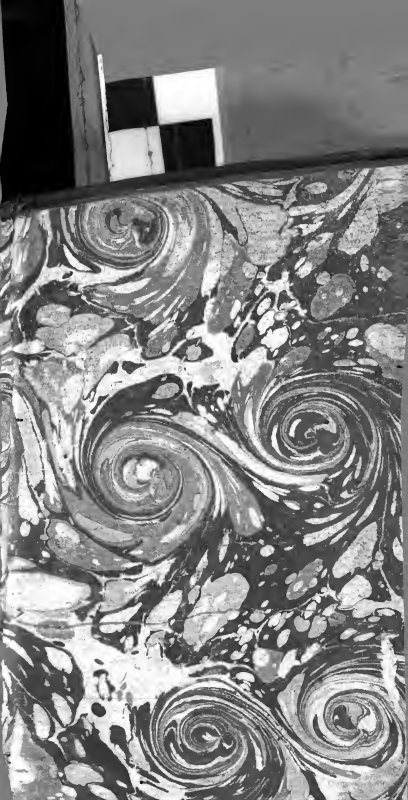
16

PLUTEO

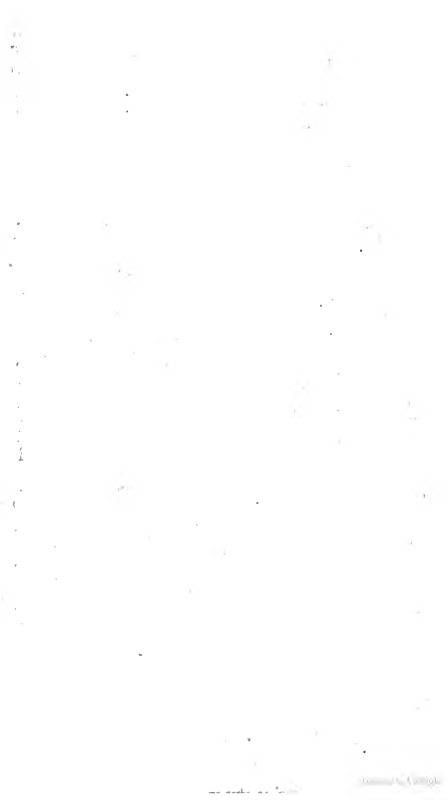
I

N.^o CATENA

24







BIBLIOTHEQUE
DE
S O C I É T É,



BIBLIOTHEQUE

DE

SOCIÉTÉ,

CONTENANT des Mélanges intéressans de Littérature & de Morale ; une Élite de Bons Mots , d'Anecdotes , de traits d'Humanité ; un Choix d'Observations & de Jeux de Physique ; quelques Causes & Procès peu connus ; des Poësies dans tous les genres ; des Contes en prose , puisés dans les meilleures sources ; enfin , des Divertissemens de Société.

TOME TROISIEME.



A L O N D R E S ,

Et se trouve à P A R I S ,

Chez DELALAIN, Libraire , rue & à côté de
la Comédie Françoisé.

M. DCC. LXXI.

66042



ÉLITE

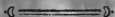
DE BONS MOTS,

ANECDOTES;

TRAITS D'HISTOIRE, &c.

CHAPITRE XXVII.

*Bons Mots , Anagrammes , Jeux de
Mots & Saillies.*

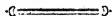


FURETIERE raconte que Guenaut , Médecin , étant sur sa mule , se trouva engagé dans un embarras de charrettes. Un Charretier , qui le reconnut , dit à son camarade ;

Tome III.

A

« Laissons passer ce Médecin , qui nous a
 » fait la grace de ruer le Cardinal Ma-
 » zarin. »



UN mari se plaighoit à Santeuil de l'infidélité de sa femme. « C'est un mal d'imagi-
 » nation , dit Santeuil , peu en meurent ,
 » beaucoup en vivent. »



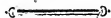
LE Duc de Roquelaure , jouant contre D*** , & perdant son argent , disoit entre ses dents : « Je suis bien sot de jouer contre
 » un fripon. » D*** ; qui étoit associé avec le Marquis de . . . , lui dit : « Au moins ,
 » Monsieur , vous êtes de moitié de tout. »



UN Gentilhomme se vantant devant un Payfan de l'ancienneté de sa noblesse :
 » Tant pis , Monsieur , dit-il , quand une
 » graine est si vieille , elle s'abâtardit. »



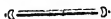
LE Comte de Bussy , étant un jour entré aux Petites-Maisons , trouva dans la cour un homme qui lui parut moins fou que les autres , & à qui il demanda quelle étoit la folie de la plupart des gens qui étoient là :
» Ma foi , lui dit-il , Monsieur , c'est bien
» peu de chose : on dit que nous sommes
» fous parce que nous sommes des miséra-
» bles : si nous étions des gens de qualité , on
» diroit que nous avons des vapeurs , & on
» nous laisseroit courir les rues. »



B

AUTRU considérant un jour au-dessus d'une cheminée la Justice & la Paix en sculpture , qui se baisoient : « Voyez-vous , dit-
» il en s'adressant à un ami avec qui il étoit ?
» elles s'embrassent , elles se baisent , elles
» se disent adieu pour ne se revoir jamais. »





ON s'étonnoit qu'un mari , dont la femme étoit d'une grande naissance , & passoit pour avoir beaucoup de mérite , s'en fût séparé. Il répondit, en montrant son soulier : « Vous » voyez qu'il est bien fait , mais vous ne » voyez pas où il me blesse. »



UN Juif tomba , un jour de Sabbat , dans un borbier , d'où il ne pouvoit se retirer seul. Un Chrétien lui offrit son secours , mais il le refusa , de peur de violer le Sabbat. Il y demeura jusqu'au soleil couché , qu'il implora le secours du même Chrétien , qui le lui refusa , de peur de violer le Dimanche.



EDOUARD , Duc de Parme , se liguâ avec la France contre les Espagnols. Les espérances dont son nouvel allié le leurroit , lui tournèrent la tête. Il envoya au Chevalier

Carandini , son Résident à Rome , une lettre en forme de manifeste , avec ordre de la rendre publique. Edouard y parloit avec tant de hauteur & de fierté que le grand Duc de Toscane dit assez plaisamment : « Le » Roi de Parme déclare la guerre au Duc » d'Espagne. »



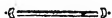
L'ABBÉ de Clérambault , qui étoit extrêmement contrefait , ayant été nommé pour succéder dans l'Académie Française à la Fontaine. « On dit qu'il falloit un Esope » pour remplacer la Fontaine. »



MONSIEUR de Fontenelle avoit ses dînés marqués pour chaque jour de la semaine , dans un certain nombre de maisons , ce qui a fait dire à M. Piron , voyant passer son convoi : « Voilà la première fois que M. de » Fontenelle sort de chez lui pour ne pas » dîner en ville. »



UN homme , qui se faisoit raser , disoit au Barbier : « Si vous rasez , vous rasez bien » durement ; si vous écorchez , vous écorchez doucement. »



MADemoiselle , fille de Gaston de France , prétendoit épouser Louis XIV : c'étoit une digne prétendante ; cependant , durant les guerres de Paris , elle prit parti pour M. le Prince , & fit tirer à la bataille de Saint Antoine sur l'armée du Roi , le canon de la Bastille ; ainsi elle sacrifia cette grande prétention à M. le Prince. Le Cardinal de Mazarin dit qu'elle avoit tué son mari d'un coup de canon.



LE Duc d'Albe mourut avec la réputation d'un grand , mais cruel Général. Il donna d'abord peu d'idée de ses talens. Charles-Quint lui-même en avoit si mauvaise opi-

nion que lui ayant accordé les premiers grades par des considérations particulières, il ne lui confia de long-tems aucune sorte de commandement. L'opinion de son incapacité étoit si bien établie, qu'un Espagnol très-considérable osa lui adresser une lettre avec cette inscription : « A Monseigneur le
» Duc d'Albe, Général des Armées du Roi
» dans le Duché de Milan en tems de paix,
» & Grand Maître de Sa Majesté en tems de
» guerre. » Ce trait de mépris perça le cœur du Duc d'Albe, le tira de son assoupissement, & lui fit faire des choses dignes de la postérité.



LE Duc de Saxe-Weymar & Gustave Horn, qui commandoient les Suédois, attaquèrent les Impériaux a Nordlingue, & furent complètement battus. Weymar se rendit quelques mois après à la Cour de France, où on montra une grande curiosité de l'entendre parler du grand Gustave & des principaux événemens de la guerre d'Allemagne. Un Courtisan, qui lui étoit inconnu, s'a-

visa de lui faire une question à laquelle il ne s'attendoit pas. « Monseigneur , lui dit-il ;
» comment avez-vous perdu la bataille de
» Nordlingue ? — Monsieur, répondit Wey-
» mar , je croyois la gagner » Et , s'adres-
sant ensuite à ceux qui le connoissoient :
» Quel est le sot , leur dit-il , qui vient me
» faire une pareille question ? »



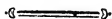
CHARLES-QUINT , traversant la France pour aller châtier les Gantois , fut reçu par François I , qui alla au-devant de lui jusqu'à Orléans. Un jour que ces deux Monarques se trouvoient ensemble , un Pêrre , qui portoit le Saint Sacrement , vint à passer ; l'Empereur , surpris de ne voir personne à la suite du Roi des Rois , dit à François I , qu'en Espagne tout le monde l'escortoit :
» Je le crois bien , répondit François I , vous
» avez dans ce pays-là des Maures , des
» Juifs ; mais ici il n'y a point d'enne-
» mis. »



UN homme d'une grande qualité étant entré dans une Hôtellerie où il devoit dîner, l'Hôtesse, qui ne le connoissoit point, voyant qu'il avoit une assez méchante figure, le pria de l'aider à apprêter le repas pour un gros Seigneur qu'on attendoit. Il y consentit : les Gentilshommes de sa suite survinrent, & l'ayant vu travailler de la sorte, lui demandèrent ce qu'il faisoit « Je » paye, leur dit-il en riant, l'intérêt de ma » mauvaise mine. »



CHARLES-QUINT n'ayant pas réussi dans son entreprise d'Afrique, envoya à l'Arétin Poète satyrique, une chaîne d'or, afin de lui fermer la bouche, & qu'il ne s'avisât pas de critiquer l'entreprise qui avoit manqué. L'Arétin reçut la chaîne, en disant à celui qui l'avoit apportée : « C'est bien peu de » chose pour une si grande sottise. »



CHARLES II , Roi d'Angleterre , vit en passant un homme au carcan. « Pourquoi » l'a-t-on mis là , dit-il , — Sire , lui répondit-on , il a fait des écrits satyriques » contre vos Ministres. — Le grand sot , dit » le Roi , que ne les faisoit-il contre moi ? » on ne lui auroit rien fait. »



UN Courtisan d'Emmanuel , Roi de Portugal , fut chargé de faire une dépêche. Le Prince en composa une sur le même sujet ; il compara les dépêches , trouva celle du Courtisan la meilleure ; il le lui dit : le Courtisan ne lui répondit que par une profonde révérence , & courut prendre congé du meilleur de ses amis. « Il n'y a rien à » faire pour moi à la Cour , lui dit-il ; le » Roi sçait que j'ai plus d'esprit que lui. »





UN filou arrêta sur le Pont-Neuf un homme de la Cour dans son carrosse , pendant que ses confrères en imposaient au Cocher & aux Laquais. Ce Courtisan , afin de se délivrer au plutôt d'une si mauvaise compagnie , se hâtoit de se dépouiller d'un habit magnifique qu'il avoit ; en se pressant , il déchira son juste-au-corps ; le filou lui dit alors : « Pourquoi déchirez - vous notre » habit ? »



LOUIS XIII , surpris de se voir tant de cheveux blancs à son âge , dit un jour , en se considérant dans une glace : « Ce sont » apparemment les harangues que l'on m'a » faites depuis mon avènement à la couronne , qui m'ont fait blanchir de si » bonne heure. »





LE Maréchal de Villeroi , âgé de plus de quatre-vingt ans , disoit à ceux qui le félicitoient sur sa santé : « Je me porte » bien ; mais je mourrai bientôt. »



ON soutenoit à M. Huet , Evêque d'Avranches , que les Jansénistes & les Huguenots étoient frères ; il répondit : « Ce » n'est pas du même lit. »



LE brave Crillon , qui étoit Colonel , dit au Roi : « Sire , trois mots , argent ou » congé. » Henri IV lui répondit : « Co- » lonel , quatre mots , ni l'un ni l'autre. »



UNE femme ayant , au sortir du Conseil , beaucoup criailé contre M. . . . Chancelier , il ne fit que se tourner vers son mari qui

étoit près de lui , & lui demanda : « Est-ce
» là votre femme ; » à quoi celui-ci ayant
répondu qu'oui : « Je vous plains , lui dit le
» Chancelier. »



UN bel esprit, attaché à un Archevêque de
Bordeaux , à qui la Cour donnoit le com-
mandement d'une armée navale , en ayant
été maltraité , lui dit en le quittant : « Mon-
» seigneur , si je vous suis jamais , ce ne
» sera plus qu'en Procession ; & si je vous
» sers , ce ne sera plus qu'à la Messe. »

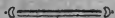


LE Marquis de avoit , dans un combat
donné en Flandre , fait une retraite préci-
pitée. Quelque tems après , on montra à
Louis XIV plusieurs chevaux Anglois , que
l'on disoit excellens pour la course. « Sire ,
» répartit le Comte de ***, je sçais un meil-
» leur coureur que tous ces Anglois ; c'est le
» cheval du Marquis de ***.

ne font point d'usage de ces expressions



ON disoit à Alexandre que sa sœur avoit une intrigue publique avec un jeune homme. « Il faut bien , dit-il , lui laisser sa part » de la Royauté. »



UN homme se vantoit d'être monté le premier à la brèche d'une certaine Ville. « Vous » me surprenez , lui dit un Officier. En ce » cas , Monsieur , il y a long-tems que » vous devez être mort , parce que je n'ai » monté que le septième à cette même brèche , & je suis sûr que ceux qui sont » montés avant moi ont tous été tués. »

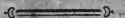


UN Religieux voulant détourner un de ses amis du dessein de se faire Moine , lui dit en confidence : « Mon ami , quand il n'y a » dans une année que dix ou douze Reli- » gieux dans tout notre Ordre qui perdent

» l'esprit , nous disons que l'année est
» bonne. »



CICÉRON disoit que les Orateurs crioient quand ils manquoient de raisons, comme on monte à cheval quand on ne sçauroit aller à pied.

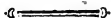


LE Cardinal d'Yorc , de basse naissance , devoit son élévation à Henri VIII. Il avoit un fou à qui il échappa de dire qu'il souhaitoit que son maître fût Pape ; il lui en demanda la raison. « Saint Pierre , dit-il , » étant Pêcheur , fit le Carême pour faire » gagner ses parens qui étoit aussi Pêcheurs ; » votre Eminence aboliroit le Carême pour » faire gagner plusieurs de vos parens & des » miens qui sont Bouchers. »



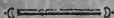


UN Autrichien , passant par Blois où il n'avoit vu que son Hôtesse , qui étoit rousse & peu complaisante , mit sur son *album* :
» Na. Que toutes les femmes de Blois sont
» rouses & acariâtres. »



MONSIEUR le Tellier , Archevêque de Reims , ne pouvoit se passer du Père Gail-
lard , Jésuite , quoiqu'il n'aimât pas son
Ordre. Un jour qu'ils montoient ensemble
dans le même carosse , le Jésuite attendoit
pour s'asseoir que le Prélat fût assis. Celui-
ci lui disant de s'asseoir , & l'autre ne le
faisant pas par respect : « Ne vois-tu pas ,
» lui dit l'Archevêque , que c'est pour me
» donner toute la plume.





LE célèbre Farinelli, revenant de Madrid, où sa voix lui avoit procuré la fortune la plus brillante, faisoit à Benoît XIV le détail des biens, des emplois, des honneurs dont il avoit été comblé : « c'est-à-dire, lui » dit le Pape lorsqu'il eut fini, que vous » avez trouvé là ce que vous aviez laissé » ici. »



ON disoit à un homme d'esprit de parier pour quelqu'un qu'il ne croyoit pas bon joueur, mais qui gagnoit souvent. « Je » voudrois, répondit-il, avoir toujours » parié pour lui; mais je ne sçaurois me résoudre à le faire. »



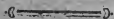
UN homme recevoit la discipline pour sa femme. « Touchez fort, disoit-elle, car » je suis grande pécheresse. »



UNE Dame de qualité, qui s'étoit choisi un jeune homme d'une jolie figure, & de beaucoup d'esprit, lui dit un jour nettement :
» Qu'il pouvoit se retirer, qu'elle n'aimoit
» pas les gens qui parloient trop. »



UNE Dame voyant entrer chez elle un Financier qui venoit quelquefois prêter de l'argent à son mari, dit tout haut en le regardant d'un air dédaigneux : « Qui est cet
» homme là ? Il me semble l'avoir vu quelque part. — Cela se pourroit bien, Madame, lui répondit celui-ci, j'y vais quelquefois. »

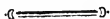


UN Chanoine d'Angers ayant invité plusieurs personnes à dîner un jour maigre, son Valet lui dit qu'il venoit du marché, & qu'il n'y avoit plus d'autre poisson qu'un saumon qu'il n'avoit osé prendre, parce

qu'un Conseiller l'avoit retenu. Le Chanoine lui donnant sa bourse pleine , lui dit :
» Tiens , retourne ; achete moi le faumon
» & le Conseiller. »



LESDIGUIÈRES , méditant la conquête de Grenoble , & se croyant sûr du succès de son entreprise , en avoit demandé le Gouvernement ; le Maréchal de Biron , qui s'étoit apperçu qu'on écoutoit froidement cette prière , avoit dit en son gascon : « Cap-de-
» jou , Sire , donnez lui le Gouvernement
» de Lyon & de Paris , s'il les peut pren-
» dre. »



CHRISTINE , Reine de Suède , arrivant en France , étoit habillée en Amazonne ; les Dames furent la voir & l'embrassèrent , ce qu'elle trouvoit un peu trop familier ; cependant elle ne leur en témoigna rien , & se contenta de dire : « Quelle fureur ont

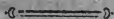
» ces Dames à me baiser ? Est-ce à cause que
» je ressemble à un homme ? »



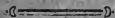
LOUIS XIII avoit un tempérament qui faisoit croire que ses liaisons avec les femmes ne pouvoient être qu'innocentes. Mademoiselle de Hautefort , pour qui il avoit eu de l'inclination , s'étoit retirée aux Magdelonettes , Couvent établi pour les personnes du sexe qui sont tombées dans quelques désordres. Un homme d'esprit l'y étant allé voir lui dit malignement : « Ma-
» demoiselle , c'est donc pour faire honneur
» au Roi que vous vous êtes retirée ici. »



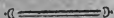
MONSIEUR d'Amiens avoit mal réussi à trois Oraisons funèbres ; il demanda d'en faire une quatrième. M. de la Feuillade dit au Roi : « Sire , il demande le tout du
» tout. »



MONSIEUR le Comte de Grammont étant sur le point de mourir , sa femme , qui étoit d'une piété profonde , ne le quittoit pas d'un moment. Son Confesseur l'instruisoit , en lui disant : « Monsieur , il faut croire ceci , » il faut croire cela ; » & le Comte se tournant vers sa femme lui demandoit : « Cela » est-il vrai , Comtesse ? — Oui , lui répondit-elle. — Eh bien , ajoutoit le malade , allons donc , dépêchons nous de » croire. »



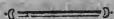
MADAME de Sévigné alla chez le Premier Président de Bellièvre , pour lui recommander un procès qu'elle avoit. Elle l'aborda d'un air aisé , & après bien des révérences , elle lui parla de son affaire ; mais comme elle s'aperçut qu'elle s'embarrassoit dans les termes : « Monsieur , lui dit-elle , je sçais » bien l'air , mais je ne sçais pas les paroles. »



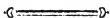
UN jeune Prince avoit une volière , dans laquelle , entre autres oisicans , il nourrissoit des tourterelles. Un jour qu'elles se faisoient des caresses , il leur dit : « Dépêchez-vous vite , car voici mon Gouverneur. »



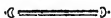
MONSIEUR de Thou avoit maltraité un grand oncle du Cardinal de Richelieu ; ce Ministre , trop vindicatif , fit mourir le fils de ce grand homme ; il disoit à cette occasion : « M. de Thou le père m'a mis dans son histoire ; je mettrai le fils dans la mienne. »



UN jeune cadet , deshérité par la fortune , épousa une femme riche & de mauvaise humeur. « Quand elle me pousse à bout , disoit-il , pour me consoler , je vais dans mon cabinet lire sa constitution dotale. »



UN Gentilhomme parlant fort haut à M. le Prince de Guémené , contre le Cardinal de Richelieu : « Parlez plus bas , lui dit le » Prince ; voilà de ses créatures qui pour- » roient bien vous entendre. » C'étoient des pauvres qui venoient demander l'aumône.



UN Chinois , qui voyageoit en Europe , se trouva dans l'antichambre d'un Monarque des plus puissans ; il vit parmi la foule un homme doué d'une physionomie heureuse , couvert d'un superbe habit , décoré de plusieurs marques de distinction , seul , triste & délaissé , malgré son empressement à prévenir tout le monde. « Quel est celui » que je vois , demanda le Chinois étonné à un Européen : — C'est , lui répondit- » on , un des plus grands personnages du » Royaume ; il a commandé une brillante » armée , & il est aujourd'hui Gouverneur » d'une des plus vastes Provinces. — Pour-

» quoi , répliqua le Chinois , lui tourne-
» t-on ainsi le dos ? Si la Cour n'a aucune
» commisération pour lui , qu'elle en ait
» du moins un peu pour le peuple de son
» Gouvernement. »

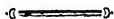


UN Financier , qui avoit été prié à un bal ,
demanda en sortant un surtout d'hiver qu'il
avoit laissé dans l'antichambre. On lui dit
que quelqu'un venoit de s'en servir pour al-
ler dehors , & qu'il alloit le rapporter. On
lui nomma un certain d'Oignic ou d'Oli-
gnac. Le Financier aussi-tôt , entendant ce
nom Auvergnat , dit , en branlant la tête :
» Oh ! d'abord qu'il y a du gnic ou du gnac ,
» je tiens mon surtout perdu. »



LE Cardinal de Richelieu envoyant faire
compliment au Duc d'Epemon , & sçavoir
en quel état il étoit , le Duc , qui dans ce
moment disoit ses prières , répondit au
Gentilhomme , qui vint de la part du Car-
dinal

dinal : « Vas , dis à ton maître que je fais
» son métier , & qu'il fait le mien. » En
effet , le Cardinal étoit celui qui dispoſoit
du gouvernement des armées.



LE Roi Louis XIV ayant été à l'extrémité
à Calais , un Médecin lui ſauva la vie avec
de l'évétique ; peu de tems après le Cardi-
nal Mazarin mourut d'en avoir pris. Cela
fit dire que l'évétique étoit d'un grand ſe-
cours , puisqu'il avoit ſauvé deux fois la
France.



QUAND Molière mourut , dit un Auteur ;
plusieurs mauvais Poètes lui firent des Epi-
taphes ; un d'entre eux alla en préſenter une
de ſa façon à un grand Prince qui étoit fort
éclairé. « Plût à Dieu , Monſieur , dit-il en
» la recevant , que Molière me préſentât la
» vôtre ! »



DE jeunes gens ayant parlé d'un Roi en fort mauvais termes dans un repas , le Prince en fut averti , & se les fit amener devant lui pour les punir de leur témérité. Comme il les reprenoit vivement , un d'eux lui dit : « Nous vous eussions même rucé , » si le vin ne nous eût manqué. » La présence d'esprit de ce jeune homme le sauva lui & ses convives.

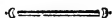


LA Cour n'étoit pas , pour Madame de Maintenon , un séjour d'amusemens ; l'ennui l'accompagnoit sans cesse. « Je n'y peux » plus tenir , disoit-elle au Comte d'Aubigné son frère ; je voudrois être morte. » On sçait quelle réponse il lui fit : « Vous » avez donc parole d'épouser Dieu le » Père. »





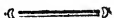
LE Comte de Grammont étant en Angleterre au dîner du Roi , s'aperçut que la table de sa Majesté étoit assez mal servie ; & voyant le Maître d'Hôtel du Roi qui se mettoit à genoux , en lui donnant à boire suivant l'usage : « Sire , dit le Comte de » Grammont , votre Maître d'Hôtel vous » demande pardon de la mauvaise chère » qu'il vous fait faire. »



LE Pape Alexandre III disoit , que Dieu avoit ôté les enfans aux Prêtres ; mais que le Diable leur avoit donné des neveux.



LE Cardinal Mazarin disoit que , quand le Maréchal de Grammont , qui avoit la réputation d'être médicant , lui souhaitoit le bon jour le matin , il prioit Dieu qu'il l'oublât le reste de la journée.



La jalousie de M. de la Suze contre sa femme , lui fit prendre la résolution de l'amener dans une de ses terres ; on prétend que la Comtesse , pour éviter de l'y suivre , abjura la Religion Protestante qu'elle professoit comme son mari ; ce qui donna occasion à ce bon mot de la Reine de Suède , que Madame de la Suze s'étoit faite Catholique pour ne voir son mari ni en ce monde ni en l'autre. La désunion augmenta entre eux , ou par le changement de Religion , ou par la jalousie continuelle du Comte ; ce qui inspira à la Comtesse le dessein de se démarier , en quoi elle réussit , ayant offert à son mari vingt-cinq mille écus pour n'y pas mettre d'opposition ; ce qu'il accepta. Le mariage fut ainsi cassé par Arrêt du Parlement. On dit encore un bon mot à ce sujet ; savoir , que la Comtesse avoit perdu cinquante mille écus dans cette affaire ; parce que , si elle avoit attendu encore quelque tems , au lieu de donner vingt-cinq mille écus , elle

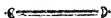
les auroit reçus de son mari pour se défaire d'elle.



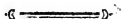
POMENARS, Gentilhomme Breton , passant par les Rochers en Bretagne , terre de Madame de Sévigné , trouva une grande assemblée de peuple. Il demanda ce que c'étoit : « C'est , lui dit-on , que l'on pend en » effigie un Gentilhomme qui a enlevé la » fille de M. le Comte de Grancé. » Ce Gentilhomme, c'étoit lui-même. Il approcha , il trouva que le Peintre l'avoit mal habillé ; il s'en plaignit. Il alla souper chez le Juge qui l'avoit condamné , & partit dès le grand matin le jour d'après. Il fut encore accusé de fausse monnoie. Sollicitant ses Juges à Rennes avec une longue barbe ; quelqu'un lui demanda pourquoi il ne se faisoit point raser. « Moi , dit il , je serois » bien fou de prendre de la peine à ma tête , » sans sçavoir à qui elle demeurera ; si c'est » à moi j'en aurai soin. »



AUTREAU , l'Auteur de Démocrite , prétendu fou , avoit fait , sur un air d'un Opera nouveau , de jolis vers qu'un Gascon , pour avoir la réputation de bel esprit , s'étoit attribués. Quelqu'un reconnut le larcin , & nomma au Gascon l'Auteur de ces vers. Pour surcroît de malheur , Autreau vint dans la compagnie , & l'on cita le plagiaire au tribunal du Poète , en lui rapportant la chanson. Autreau dit avec sang-froid :
» Pourquoi , Monsieur n'auroit-il pas fait
» ces vers , puisque je les ai bien faits , moi ? »



LE Duc de Mayenne , Chef de la Ligue , ayant fait la Châtre , Saint Paul & Rosnay Maréchaux de France de sa propre autorité , Chanvallon lui dit : « Vous venez de faire
» des bâtards qui pourront bien se faire légitimer à vos dépens. »



ON rapporte qu'avant la mort du Roi d'Espagne , Charles II , les Princes de France raisonnant un jour ensemble , le Duc de Bourgogne dit au Duc d'Anjou :
« Vous serez Roi d'Espagne & moi Roi de
« France ; mais que ferons-nous du pauvre
« Berri ? — Il en faudroit faire un Moine ,
« reprit le Duc d'Anjou. — Oui , répondit le
« Duc de Berri , vous voilà bien embarrassé ;
« je serai Prince d'Orange , & je vous
« ferai enrager tous deux. »

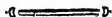


UN Prince , dont les Etats n'étoient pas fort considérables , ayant fait fortifier une place d'une trop grande étendue , Machiavel dit : « Qu'il seroit contraint d'y mettre
« tous ses sujets en garnison. »





PIERRE le Grand , qui étoit toujours vêtu simplement quand il vint en France , dit en parlant du Marquis de N. . . , qui changeoit tous les jours d'habit : « Il me paroît que ce » Gentilhomme François n'est pas content » de son Tailleur. »

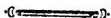


LE petit Père André devant prêcher le soir dans une Eglise, le Dimanche des Rameaux, & un autre prêchant le matin , le Prédicateur du matin dit qu'il ne sçavoit pas positivement si c'étoit sur un âne ou sur une ânesse que Notre Seigneur étoit monté , mais qu'il laissoit ces minuties à discuter au Prédicateur du soir, qu'il vouloit railler par ce discours Le petit Père André ayant été averti de cette turlupinade , dit étant en chaire :
» Comme le Prédicateur du matin a été em-
» barrassé sur cette question , sçavoir si c'é-
» toit sur une ânesse ou sur un âne que No-
» tre Seigneur fit son entrée dans Jérusalem ,

» & qu'il me renvoie cette question pour
» l'expliquer ; on peut lui dire que c'est un
» âne. »

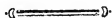


UN Général d'Armée , qui avoit été battu en Allemagne & en Italie , aperçut un jour au-dessus de sa porte un tambour qu'on y avoit peint , avec cette devise : *On me bat des deux côtés.*

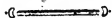


LE Duc Charles de Lorraine étoit avec un Cardinal , qui prit le pas sur lui. Le Cardinal étoit avec son Aumônier , qui recula par respect pour laisser passer le Duc. Celui-ci prit l'Aumônier par le bras , & le faisant marcher le premier , dit assez haut pour être entendu du Cardinal : « Passez , M. l'Aumônier , je ne passe jamais devant l'Eglise. »

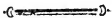




MONSIEUR le Duc d'Orléans , Régent ; ayant donné un bénéfice à un homme borné dans ses lumières , dit : « Les Jansénistes » doivent être contens de moi , car je viens » de donner tout à la grace , & rien au » mérite. »



LOUIS XI étant dans l'Eglise de Saint Martin de Tours , on lui vint dire qu'un Chanoine venoit de mourir subitement. Ayant en même tems apperçu un Prêtre qui dormoit dans une Chapelle : « Je donne , dit-il , » le Canoniat à ce Prêtre qui dort , afin » qu'il puisse dire que les biens lui sont venus en dormant. »

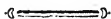


APRÈS la nomination d'un Pape , un Cardinal s'approcha du Saint Père & lui dit à l'oreille : « Vous voilà élu Pape , voici la » dernière fois que vous entendrez la vérité.

» Séduit par les respects, vous allez bientôt
» vous croire un grand homme. Souvenez-
» vous qu'avant votre exaltation vous n'é-
» tiez qu'un ignorant & un opiniâtre ; adieu,
» je vais vous adorer. »



ON disoit au Cardinal le Camus , qu'une certaine femme vendoit son lit. « Elle abandonne donc le métier , puisqu'elle vend son fonds ! »



UN Italien , jaloux de sa barbe , faisoit de grandes dépenses pour la conserver & l'ajuster ; le Cardinal Campegge lui dit : « A la fin votre barbe vous coûtera plus que la tête ne vaut. »



ON dit (& Mezeray le rapporte d'après Nicole Gilles) que Constance d'Arles , seconde femme du Roi Robert , qui exerçoit souvent la patience de son mari par ses

contradictions & son humeur altière , lui ayant demandé des vers , ou quelqu'autre pièce à sa louange ; & l'ayant surpris qui composoit l'Hymne *O Constantia Martyrum* , le Prince se débarrassa de ses importunités , en lui disant que c'étoit une pièce qu'il venoit de composer pour elle. Le mot de *Constantia* fit croire la chose à la Reine , flattée d'être louée dans les ouvrages de son mari.



BENSERADE se trouva un jour dans une compagnie , où il se rencontra une Demoiselle dont la voix étoit fort belle , mais l'haleine un peu forte. Cette Demoiselle chanta. On en demanda son sentiment à Benserade qui dit : « Que les paroles étoient » parfaitement belles , mais que l'air n'en » valoit rien. »



LE jour que Tamerlan défit Bajazet , il le fit amener dans sa tente ; & sitôt qu'il le vit se mit à rire. « Ne m'insulte pas , lui dit

» fièrement Bajazet ; l'exemple de ma mau-
» vaise fortune te doit rendre sage. — Je
» ris , répondit Tamerlan , de voir qu'un
» borgne & un boiteux ayent été choisis par
» la destinée pour gouverner tant de peu-
» ples. » Tamerlan étoit boiteux , & Bajazet
borgne.



BENSERADE allant voir un Lieutenant Gé-
néral des armées du Roi , le trouva au lit
malade , & apperçut quelques remèdes qui
indiquoient que les faveurs empoisonnées
de Vénus étoient la source de sa maladie.

» Comment ! dit Benserade , vous ne vous
» contentez pas d'avoir été mis si souvent
» dans les Gazettes , vous voici à présent
» dans le Mercure galant. »



MONSIEUR de Mercœur , père du Duc de
Vendôme & du Grand Prieur , étoit un bon
Seigneur qui ne s'étoit jamais piqué de
science, Il fut fait Cardinal ; un des amis de
Benserade lui étoit venu dire pour nouvelle

que ce Seigneur étoit entré dans le Collège des Cardinaux. « C'est , lui répondit-il , le » premier où il soit jamais entré. »

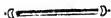


CÉSAR COUPÉ, célèbre Anagrammatiste , & fertile en bons mots sur les maris qui avoient des femmes coquettes , en eut une qui fit parler d'elle. Il fut obligé de s'en séparer. Quelqu'un , qui avoit une revanche à prendre contre ce satyrique , publia l'anagramme de son nom, où l'on trouvoit , *cocu séparé.*

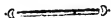


UNE personne du premier mérite & de la première qualité , disputant avec Benferade, on apporta à cette personne le bonnet de Cardinal. Benferade dit : « Parbleu , j'étois » bien fou de disputer avec un homme qui » avoit la tête si près du bonnet. »





UNE des anagrammes les plus heureuses & les plus justes, est celle qu'on a mise en réponse à la question que fit Pilate à Jésus-Christ, *quid est veritas ?* Ces trois mots sont rendus lettre pour lettre par cette Anagramme : *Est vir qui adest.*



UN Ecclésiastique de Troyes prêchant, perdit la mémoire. Un plaisant se leva & dit : « Qu'on ferme la porte ; il n'y a ici que » d'honnêtes gens, il faut que la parole de » Monsieur se retrouve. »



LA Reine Anne d'Autriche, recevant beaucoup de plaintes d'une Dame de la Cour, dont le dérèglement faisoit éclat, lui envoya un ordre pour se retirer dans un Couvent à sa disposition. « Puisqu'on m'en » laisse le choix, répondit cette Dame, je » vais me retirer aux Cordeliers. »



QUELQU'UN voulant exprimer combien un autre lui déplaisoit : « Je voudrois , disoit-
» il , lui avoir donné pension aux Indes. »



MONSIEUR de . . . avoit prêté de l'argent à un de ses amis , qui , depuis ce tems-là , affectoit de l'éviter. L'ayant un jour rencontré , il l'aborda & lui dit : « Ou rendez moi
» mon argent , ou rendez-moi mon ami. »



UN Espagnol , en voyage , passoit un jour d'hiver dans un Village du Brabant ; plusieurs chiens aboyoient & couroient après lui. Il se baissa pour prendre une pierre & la leur jeter. Mais il avoit gelé , & la pierre tenoit si fortement qu'il ne put l'arracher.
» Oh ! le maudit pays , s'écria-t-il en jurant , où l'on lâche les chiens , & où l'on
» attache les pierres. »



LE Cardinal de Richelieu venoit d'assister à une cérémonie où un Cordelier avoit prêché. Surpris de n'en avoir point assez imposé au Prédicateur, pour l'intimider un peu, il lui demande, comment il a pu parler avec tant d'assurance ? « Ah ! Monseigneur, ré-
» pond le Cordelier, c'est que j'ai appris
» mon Sermon devant un quarré de choux,
» au milieu duquel il y en avoit un rouge ;
» & cela m'a accoutumé à parler devant
» VOUS. »



UN Cavalier battoit son cheval, qui lui donnoit des ruades, & ne vouloit pas avoir le dernier. « Eh ! Monsieur, lui dit un pas-
» sant, montrez-vous le plus sage. »



UN petit bossu étant allé au bain, on lui vola son habit. L'ayant cherché long-tems & ne le trouvant point : « Maudit voleur »

» s'écria t-il , puisse l'habit aller juste à ta
» taille. »



LE Duc de Roquelaure n'étoit pas beau. Ce Seigneur rencontrant un Auvergnat fort laid , qui avoit des affaires à Versailles , il le présenta lui même à Louis XIV , en lui disant , qu'il avoit les plus grandes obligations à ce Gentilhomme ; le Roi voulut bien accorder la grace qui lui étoit demandée , & s'informa du Duc quelles étoient les obligations qu'il avoit à cet homme. « Ah !
» Sire , répartit Monsieur de Roquelaure ,
» sans ce magot là je serois l'homme le plus
» laid de votre Royaume. » Le Roi sourit à cette faillie ; & l'Auvergnat , en homme d'esprit , ne fit pas semblant d'y prêter attention , & ne parut occupé que de sa reconnoissance.





JERBAIN VIII se mêloit d'Astrologie judiciaire , jusqu'à faire des Almanachs. Ce pape avoit un ancien Domestique , nommé Onofrio , qui prenoit avec lui beaucoup de bertés ; une nuit le Pape l'appela , & lui demanda quel tems il faisoit ? Onofrio , pour être plutôt débarrassé , répondit qu'il faisoit beau tems. *Sapiamo* , dit le Pape , voulant à entendre qu'il l'avoit prédit dans son Almanach : Onofrio , qui entendoit leuvoir à verse , perdit patience ; il ouvrit les rideaux du lit du Pape , & les fenêtres de sa chambre en disant : *Vede coïone ; vede coïone*. Le Pape en rioit encore le matin.



LOUIS XIV, au sortir d'une représentation d'une Tragédie , où l'Héroïne de la pièce vouloit mourir sans sujet , apperçut M. Dodart , son premier Médecin ; il lui dit en riant : « J'ai été sur le point de vous en-

» voyer chercher , pour une Princesse qui
» mouroit sans sçavoir comment, »



UN Empereur, irrité contre un Astrologue, lui demandoie avec menaces : « De quel
» genre de mort , malheureux , comptes-tu
» mourir ? — Je mourrai , dit-il , de la
» fièvre. — Tu en as menti , répondit l'Em-
» pereur ; tu périras tout-à-l'heure d'une
» mort violente. » On alloit saisir ce mal-
heureux , lorsqu'il dit à l'Empereur : « Sci-
» gneur , ordonnez qu'on me râte le pouls ,
» & l'on verra que j'ai la fièvre. » Cette
saillie le tira d'affaire.



UN vieux Capitaine , attaché aux opinions des Hussites , ayant eu la permission de paroître devant les Pères du Concile de . . . , prétendit que les Moines étoient de l'institution du Diable. On lui demanda la preuve de cette proposition. « N'est-il pas vrai ,
» dit-il , qu'ils n'ont pas été institués par

Jésus-Christ. » On convint de cette vérité. Il est donc clair , ajouta le vieux Capitaine , qu'ils l'ont été par le Diable. » Les Pères du Concile répondirent à ce raisonnement par un éclat de rire.



Le Maréchal de la Ferté fut invité par des petits maîtres de la Cour à souper avec eux. Un grand homme sec & fort pâle de visage , pria de lui-même & se mit à table. Il régalait la compagnie de quantité de traits fort plaisans , sans que l'on pût pénétrer qui étoit ; le Maréchal de la Ferté prit la parole & dit : « Messieurs , vous voilà bien en peine. Ne voyez-vous pas que c'est un Philosophe Grec que l'on a conservé dans de l'eau de-vie-? »



CHAPITRE XXVIII.

Anecdotes , Tours d'adresse , Filouteries , Instinct de differens Animaux.



LOUIS XIII étoit encore enfant lorsqu'il donna des marques de la valeur qui lui étoit naturelle. N'étant encore que Dauphin , on vint lui annoncer que le Connétable de Castille , Ambassadeur d'Espagne , avec une grande suite de Seigneurs , venoit pour lui faire la révérence. « Des Espagnols ! dit aussitôt ce Prince ; ça , ça , qu'on me donne mon épée. » Malgré le traité des Vervins , la haine des deux nations n'étoit pas encore éteinte , & on sçait qu'elle a subsisté jusqu'à l'heureuse époque qui les a réunies par l'élévation d'un Bourbon sur le Trône d'Espagne.

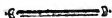


UN Laquais alla avertir M. le Comte de . . ; qu'un homme étoit enfermé dans la chambre de Madame la Comtesse sa femme. Le mari, homme prudent, s'arme d'un pistolet, monte & ordonne au Laquais de se tenir à la porte de l'appartement ; il entre ensuite dans la chambre, & surprend en effet sa femme. Il ordonne à l'amant de sauter par la fenêtre, sous peine d'avoir la tête cassée. Celui-ci voyant sa mort certaine, prit son parti sur le champ & sauta par la fenêtre de l'entresol, qui n'étoit pas très-élevée. Le mari sortit ensuite en grondant beaucoup son laquais d'avoir calomnié sa femme, & sauva ainsi l'honneur de l'une & de l'autre.



UN Censeur, fort content de son mérite, vint présenter à un Monarque habile, un ouvrage critique contre Virgile. Ce Prince fit aussitôt apporter un boisseau de froment ; & après qu'il fut vanné, il en fit

donner les criblures pour récompense au Censeur.



DE trente mille hommes que Galas avoit en entrant en France , à peine en put-il ramener douze mille en Allemagne. Tous les Prisonniers étoient traités avec assez d'humanité , excepté les Polacres & les Transilvains. Le Colonel Rose , le plus acharné à les détruire , en donnoit une raison bizarre :
» Que c'étoit une espèce d'hommes inutiles
» au commerce de la vie , puisqu'on n'en-
» tend pas leur langue. »



LE Prince de Conti commandoit l'Armée Françoise , destinée à agir contre la Catalogne. Bussi Rabutin , qui servoit sous lui , insulta un Fort nommé la Tour de Villars , dont la garnison inquiétoit les convois qui venoient au camp. Le Gouverneur Francisco Rodriguès , qui , comme tous les gens bornés , ne voyoit rien que son poste , apprenant qu'il faut se rendre , se lamentoit

&

&crioit de toute sa force : « Ah , pauvre » Roi Philippe ! » Comme si le Roi d'Espagne eût perdu la couronne en perdant la Tour de Villars.

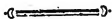


UN Docteur étant dans sa chambre à travailler , il entra une jeune fille qui lui demanda du feu. « Vous n'avez rien , lui dit- » il , pour le mettre. — N'importe , ré- » pondit la fille , » qui prit un peu de cendres froides qu'elle mit dans sa main , & sur lesquelles elle posa quelques charbons ; le Docteur surpris jeta ses livres par terre , en disant ; « Avec toute ma science , je n'au- » rois pu en faire autant. »



LE fleur Pont , qui étoit un Banquier fort galant homme , étant à Saint Eustache , s'aperçut qu'on lui avoit volé sa montre ; un moment plutôt il prenoit le filou en flagrant-délit ; il jugea bien qu'il n'étoit pas loin ; il eut la présence d'esprit de s'écrier :

» Ah ! me faire ce tour-là à moi qui suis le
» maître : voilà ce qui ne s'est pas encore
» vu ! » Le filou à ce discours crut qu'il s'é-
toit joué à un maître célèbre d'une clique ;
il reconnut sa faute : les loups ne se dévo-
rent point ; il suivit le sieur Pons , qui sor-
tit ; à la porte de l'Eglise il lui fit restitution,
en lui disant : « Monsieur , voilà votre mon-
» tre ; pardonnez ma méprise. »



DAMPIERE rapporte que les Sauvages de
l'Isle de Juan Fernando n'ont point de nom.
Chaque Sauvage regarde comme une fa-
veur , lorsque les Anglois lui en donnent
un. Quand ceux-ci ne le font pas , il s'en
plaint en disant : « Je suis un pauvre hom-
» me qui n'ai pas de nom. »



CHARLEMAGNE scelloit lui-même les or-
dres qu'il donnoit avec le pommeau de son
épée , où son sceau étoit gravé , & disoit
ordinairement : « Voilà mes ordres ; il

» ajoutoit en montrant son épée , & voilà ce
» qui les fera respecter à mes ennemis. »

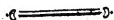


TANDIS que l'on mettoit les Anglois en possession des Villes & des Provinces qui leur étoient cédées par le Traité de paix , le Roi Jean éprouvoit , de la part de ses peuples , une résistance bien sensible à son cœur. L'idée seule qu'ils alloient changer de maître faisoit frémir ses sujets fidèles. Les habitans de la Rochelle tinrent ferme pendant plus d'une année. Le Roi leur ayant représenté qu'ils devoient le sacrifice de leur fidélité au bien de la paix & au salut de l'état , ils répondirent : « Nous obéirons aux An-
» glois des lèvres ; mais nos cœurs ne s'en
» mouveront. »



ON envoya autrefois à Rome un Mémoire au sujet de quelques démêlés avec le Clergé. Le Mémoire finissoit par ces mots : « Il faut
» que le Clergé contribue aux charges de

» l'Etat , quoiqu'en dise l'ancien Testa-
» ment. »



LE Marquis Spinola , passant par Paris fut reçu avec les distinctions dues à un grand Général , qui venoit de montrer la plus grande capacité au siège d'Ostende. Henri IV osa lui demander quelles seroient ses opérations durant la Campagne qu'il alloit ouvrir dans les Pays-Bas. Quoique Spinola fût parfaitement instruit de l'éloignement de ce Prince pour l'Espagne , & de l'intérêt vif qu'il prenoit aux Hollandois , il prit le parti de lui dire franchement ses projets , très-convaincu qu'il ne seroit pas cru. En effet , Henri écrivit secrètement , & sans perdre un instant , au Prince Maurice ce qu'il tenoit de Spinola , en lui conseillant de se préparer à des entreprises diamétralement opposées ; ce qui fut fait au grand détriment des Provinces-Unies. Spinola exécuta de point en point ce qu'il avoit dit , & tout lui réussit. Henri fut également surpris & fâché. « Les autres , dit-il à cette occa-

« sion, trompent en disant des mensonges ;
« mais Spinola m'a trompé en disant la vé-
« rité. »

Le Samorin de Calicut ayant donné audience à Vasco de Gama, lui demanda s'il apportoit des présens. Vasco de Gama répondit qu'ignorant quel seroit le succès de sa navigation, il n'avoit pas cru devoir apporter des présens sans sçavoir s'il auroit occasion de les placer. « Votre maître, lui dit le Samorin, vous a-t-il envoyé pour découvrir des pierres ou des hommes. Si c'est pour découvrir des hommes, pourquoi ne m'apportez vous pas des présens ? »

UN jeune Officier étant tombé malade
le conduisit dans le Couvent de.... On
prit un grand soin de lui. Une jeune Reli-
gieuse se distingua par ses attentions. Elle
le veilla presque nuit & jour pendant sa ma-
ladie qui fut longue & dangereuse. Elle lui

tint compagnie pendant sa convalescence. Le malade s'attacha tellement à sa garde, qu'il ne pouvoit prendre un bouillon à moins qu'il ne lui fût présenté par elle. Enfin il se rétablit entièrement. Il sortit du Couvent; mais, quoique la Ville où étoit son Régiment fût assez éloignée du Couvent, il ne se passoit guère de jours qu'il n'allât voir la Religieuse. Il l'avoit sans cesse devant les yeux, & ne respiroit que pour elle. Au bout de quelques mois, cette vertueuse fille vint à mourir. On ne peut exprimer quelle fut la douleur du jeune homme. Il renonça long-tems à toute société, & s'enferma dans sa chambre où il croyoit sans cesse la voir & l'entendre. Souvent il s'écrioit avec transport : « La voilà, » oui c'est elle; la voilà. » Ses amis s'efforcèrent de l'arracher à sa solitude & au souvenir de sa passion. Souvent au milieu des plaisirs où ils l'entraînoient malgré lui, il arrêtoit ses yeux sur quelque chose & s'écrioit : « Quoi ! vous ne la voyez-pas ? Le hasard voulut qu'un de ses camarades ren-

contra une fille, qui, pour l'âge & la figure, ressembloit à la Religieuse au point de tromper les yeux mêmes d'un amant. Il la fit habiller comme la défunte, & lui ordonna de se tenir prête à paroître quand on le jugeroit à propos. Au milieu d'un souper le jeune Officier commençant à fixer ses yeux sur un endroit de l'appartement, on tira tout-à-coup un paravent qui laissa paroître la fausse Religieuse. « Ah Ciel, elles » sont deux, s'écria l'amant. » Il tomba à la renverse, & on eut beaucoup de peine à le faire revenir. On assure que cette passion dura presque autant que sa vie.



UNE femme étant à confesse, s'accusa d'avoir volé du linge. Le Religieux qui la confessoit lui dit qu'il falloit restituer. » Mais, répondit la femme, on ne me » soupçonne point de ce vol : si je restitue, » me voilà deshonorée. — Hé bien ! reprit » le Religieux, apportez-moi ce vol, je fe- » rai moi-même la restitution. » La femme

trouva cet expédient merveilleux ; effectivement , environ une heure après , elle apporta au Religieux une corbeille bien couverte , & cousue avec un linge de tous les côtés , & une feinte adresse écrite sur une carte : le Religieux se chargea de cette corbeille , & la femme s'en va avec beaucoup de précipitation. Il rentra dans son Couvent , & apperçut deux ou trois autres Religieux à qui il dit , en leur montrant la corbeille : « Voilà de mes œuvres ; » en même tems on entendit un cri sortir de cette corbeille , comme celui d'un enfant ; ç'en étoit aussi un , au grand étonnement de tous les Religieux : ce fut à eux à y pourvoir.



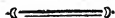
UN Voyageur ayant fait bonne chère dans un cabaret , l'Hôte lui demanda son paiement ; le voyageur dit qu'il n'avoit point d'argent , mais qu'au lieu de cela il lui chanteroit les plus jolies chansons du monde. Le Cabaretier répondit qu'il vouloit de l'argent & non des chansons. « Mais

« si j'en chante une qui vous plaise, reprit
« le Voyageur, ne la prendrez-vous pas
« pour argent comptant ? — A la bonne
« heure, dit l'Hôte. » Il lui en chanta plu-
sieurs qui ne lui plurent point. Enfin le
chanteur mettant la main à la bourse,
comme s'il eût voulu la délier : « Pour cette
« fois, lui dit-il, je vais vous en chanter
« une qui sera de votre goût, » Il se mit à en
chanter une qu'on appelle en Italie la chan-
son du Voyageur : *Mettez la main à la*
bourse & payez l'Hôte. . . . « Celle là vous
« plaît-elle ? — Oui, dit l'Hôte. — Vous
« êtes donc payé, dit le Voyageur ; » & il
s'en alla.

=====

FRANÇOIS Premier s'étant renfermé dans
son cabinet avec l'Empereur Charles Quint,
le fou de François Premier y entra, malgré
les ordres que le Roi avoit donnés de ne
laisser entrer personne. « Que viens-tu
« faire ici, lui dit ce Prince ? — Je viens, lui
« dit-il, dire à Votre Majesté que nous som-
« mes trois fous ; l'Empereur, de se livrer

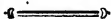
» entre vos mains après tous les sujets de
» mécontentemens que vous en avez eus ;
» vous , de ne pas profiter d'une si belle oc-
» casion ; & moi , encore plus fou , de venir
» vous le dire ; » puis il s'en alla.



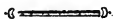
DES Juifs , de Constantinople , disputoient avec des Musulmans touchant le Paradis , & soutenoient qu'ils feroient les seuls qui y auroient entrée , & que les Turcs seroient hors des murailles. Cette singulière dispute alla jusqu'aux oreilles du Grand Visir , qui voulant lever de nouveaux impots sur les Juifs , dit : « Puisque cette canaille nous
» place hors de l'enceinte du Paradis , il est
» juste qu'elle nous fournisse des pavillons ,
» afin que nous ne soyons pas exposés aux
» injures de l'air. » En même tems il taxa le corps des Juifs , outre le tribut ordinaire , à une certaine somme pour la dépense des Pavillons du Grand Seigneur , qu'ils paient encore aujourd'hui.



LE jour que Henri III fut assassiné à Saint Cloud , la foudre tomba sur la Sainte Chapelle du Château de Bourbon - l'Archambault , fondée par les Seigneurs de Bourbon, dont la branche de nos Rois régnante n'a pas dédaigné le nom ; elle n'y fit pas d'autre mal que d'ôter du milieu de l'écu des armes de Bourbon , qui étoient peintes sur une vitre , le bâton de gueules qui en faisoit la brisure & la distinction d'avec les pleines armes de France ; comme si le Ciel, par ce prodige , eût voulu annoncer la fin du règne de la branche de Valois , dont Henri III étoit le dernier Prince , & le commencement de la branche de Bourbon , dont Henri IV étoit le chef & légitime successeur de la Couronne , qu'il a portée & transmise à la maison de Bourbon. On a observé aussi que le jour de sa naissance , fut le jour de la mort de François de Guise , tué par Poltrot.



A l'avènement de Malcolmme au trône d'Ecosse , un Seigneur lui présenta la patente de ses privilèges, le priant de les confirmer. Le Roi la prit & la déchira. Le Seigneur s'en plaignit au Parlement , & le Parlement ordonna que le Roi , assis sur son trône , seroit tenu , en présence de toute sa Cour , de recoudre avec du fil & une aiguille la patente déchirée.



Les Macassars , ennuyés de vivre sans Religion , envoyèrent des Députés au Gouverneur Chrétien de Malaca , & au Roi Mahométan d'Achem , résolus de prendre la Religion qui arriveroit la première. La Mahométane fut la plus diligente ; & les Macassars sont privés , peut-être pour jamais , des lumières de la Religion Chrétienne.





ARNOULD, fils naturel de Carloman, disputoit en 888 l'Empire à Guy, Duc de Spolète, qui s'étoit déjà rendu maître de Rome. Arnould, après plusieurs batailles, arriva devant cette Capitale, & se préparoit à en faire le siège, lorsqu'un lièvre effrayé traversa le camp en courant vers la Ville. Ses Soldats le poursuivirent en jetant de grands cris. Les Assiégés ignorant ce qui se passoit, crurent que c'étoit le signal pour monter à l'assaut : comme leurs préparatifs pour la défense n'étoient point encore faits, la frayeur les saisit, ils abandonnent leurs remparts. Arnould s'en apperçoit, profite du moment, monte à l'assaut, prend Rome, & s'y fait couronner Empereur.



ALEXANDRE VIII n'étant encore que Monsignor Ottobon, & ayant grande envie d'être Cardinal sans qu'il lui en coûtât rien, avoit un jardin près duquel la Dona Olim-

pia venoit souvent ; il avoit à la Cour de cette Dame un ami , par le moyen duquel il obtint d'elle qu'elle viendrait un jour faire collation dans son jardin. Il l'attendoit en effet avec une collation fort propre , & un beau buffet tout aux armes d'Olimpia. Elle s'aperçut bientôt de la chose , & crut déjà que le buffet lui appartenoit ; car c'étoit la mode de lui envoyer des fleurs ou des fruits dans des bassins de vermeil qui lui demeuroient aussi. Au sortir de chez Ottobon , l'ami commun dit à ce Prélat qu'Olimpia comprenoit bien son dessein galant & en étoit charmée. Celui-ci mène son ami dans son cabinet & lui montra un très-beau collier de perles en disant : « Ceci ira encore avec » le buffet. » Quinze jours après il y eut une promotion dans laquelle Ottobon fut nommé. Il renvoya aussi-tôt le collier de perles chez le Marchand , & fit ôter de sa vaisselle les Armes d'Olimpia.





UN homme étant à confesse avoit volé une boëte d'or à son Confesseur. Il s'accusa sur le champ du vol , sans nommer celui à qui il l'avoit fait. Le Confesseur lui dit qu'il falloit rendre la boëte. « Mais , mon Père , je n'ose. » Voulez-vous que je vous la remette ? » — Non , dit le Confesseur. — Mais , » mon Père , celui a qui elle appartient n'en » veut pas. — En ce cas , dit le Prêtre , » vous pouvez la garder. » Le Pénitent se résigna.



BOIS-ROBERT mangeoit quelquefois chez M. le Cardinal de Retz , qui tenoit table ouverte. Un jour , pour y avoir une place commode , il se tint en bas , & à mesure qu'il voyoit arriver quelqu'un pour dîner il disoit , & seize , voulant faire connoître par là qu'il y avoit quinze personnes , & que celui qui arrivoit étoit le seizième. Ce fut de cette manière qu'il éloigna tous ceux qui se

présentèrent ; le Cardinal venant pour se mettre à table , fut fort étonné de voir si peu de convives : alors Bois-Robert lui raconta de quelle manière il s'y étoit pris pour les chasser afin d'y avoir place ; & la chose passa en plaisanterie.



UN voyageur du Comté de Kent , qu'un orage avoit transi de froid , arrive dans une Hôtellerie de campagne , & la trouve si remplie de monde , qu'il ne put approcher de la cheminée. « Que l'on porte vite à mon
» cheval une cloyère d'huîtres , dit-il à
» l'Hôte. — A votre cheval , s'écrie celui-
» ci ; croyez-vous qu'il veuille en man-
» ger ? — Faites ce que j'ordonne , ré-
» pliqua ce Gentilhomme. » A ces mots tous les assistans volent à l'écurie , & notre voyageur se chauffe. « Monsieur , dit l'Hôte en
» revenant , je l'aurois gagé sur ma tête ; le
» cheval n'en veut pas . . . — En ce cas ,
» reprend le voyageur , qui s'étoit bien
» chauffé , il faut donc que je les mange. »



LA Reine avoit souvent demandé inutilement à voir Madame de Bautru. Son mari consentit un jour de la mener à la Cour, après avoir averti qu'elle étoit fort sourde, & lui avoir dit d'un autre côté que la Reine avoit de la peine à entendre ; la Reine commença la scène en criant à pleine tête ; & Madame de Bautru continuoit sur le même ton. Le Roi, qui avoit été averti par Bautru du mystère, rioit de tout son cœur. A la fin la Reine, qui s'en apperçut, dit à Madame de Bautru : « N'est-il pas vrai, Madame, que Bautru vous a fait croire que j'étois sourde ? » Ce que Madame de Bautru lui avoua. « Ah ! le méchant, continua la Reine ; il m'avoit dit la même chose de vous. »





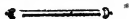
LE Cardinal Mazarin ayant envie d'acheter une maison de plaisance pour Monsieur , frère du Roi , jeta les yeux sur celle d'un gros Partisan située à Saint Cloud , qui étoit d'une étendue immense & d'une grande beauté. Aussi revenoit-elle à près d'un million à celui qui en étoit possesseur. Le Cardinal l'y fut voir un jour , & admirant la magnificence de cette maison , il dit au Partisan : « Cela doit vous coûter au moins » douze cens mille livres. » Le Partisan , qui ne voulut pas qu'on connût ses richesses , répondit au Cardinal qu'il n'étoit point assez opulent pour mettre une somme si considérable pour ses plaisirs. « Combien donc , » reprit le Cardinal , cela peut-il vous coûter ? Je parierois que c'est au moins deux » cens mille écus. — Non , Monseigneur , » dit le Financier ; je ne suis pas en état de » faire une si grosse dépense. — Apparemment , dit le Cardinal , que cela ne vous » coûte que cent mille écus. » Le Partisan

crut devoir se borner à ce prix , & convint que cela lui coûtoit cette somme. Le lendemain matin le Cardinal Mazarin lui envoya trois cens mille livres ; & lui écrivit que le Roi souhaitoit avoir cette maison pour Monsieur : celui qui étoit porteur de la lettre & de l'argent étoit un Notaire qui avoit en main un contrat de vente tout dressé , que le Partisan fut obligé de signer. Ainsi , par la finesse du Cardinal , le Roi eut pour cent mille écus ce qui coûtoit près d'un million au Financier , qui fit , sans y penser , la restitution d'une partie de ce qu'il avoit volé à Sa Majesté.



ON montre en Espagne la prison de François Premier , comme un monument de la gloire de cette nation. On dit que François Premier , qui sçavoit bien faire le Roi , tout prisonnier qu'il étoit , ne vouloit point se baisser en saluant les Grands d'Espagne. Ils obtinrent de Charles - Quint qu'on fit la porte de la prison fort basse , afin que ce

Monarque fût obligé de se baïsser lorsqu'il en sortiroit. Ils méditèrent de se trouver alors en sa présence , afin de se faire l'application de cette inclination forcée. François Premier , qui prévint leur dessein , se joua d'eux. Quand il fallut sortir par cette porte , il tourna le dos , & sortit à reculons.



UN original , qui se voyoit fort éloigné de quelques poulets qu'on avoit servi sur la table , de façon qu'il n'y pouvoit atteindre , prit des miettes de pain & les répandant sur son assiette , disoit , petits , petits , comme disent les Payannes pour faire venir à elles les poulets. On rit beaucoup de la plaisanterie , & il fut bientôt satisfait.



UN Nonce vendoit des Indulgences & même la rémission des péchés qu'on se proposoit de commettre : comme il étoit prêt à retourner en Italie avec des sommes immen-

ses qu'il avoit gagnées par ce trafic , un plaissant acheta au Nonce la rémission d'un vol qu'il projetoit. Le Prélat la vendit cinq cens écus. Le voleur attaqua le Nonce sur le grand chemin , & lui enleva cent mille francs qui étoient le fruit de ses pardons.

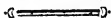


QUAND quelqu'un attestoit un fait que les autres nioient , on choisissoit un champion de chaque côté pour se battre avec le bouclier & le bâton : le vaincu , réputé parjure , avoit la main coupée ; les autres témoins de son parti payoient l'amende pour racheter leur main. De - là est venu le Proverbe : « Les battus payent l'amende. »



SIXTUS , fils de Tarquin le Superbe , retiré chez les Gabiens , où il avoit acquis beaucoup d'autorité , avoit envoyé demander à son père les moyens de la conserver. Ce Député trouve Tarquin qui se promène dans un jardin ; & ce Prince , pour toute ré-

ponse , se met à abattre les têtes des pavots qui s'élevoient au-dessus des autres.



LE Clerc d'une Paroisse de la Ville de Rouen , qui aimoit une jeune fille de ses voisines , étant la nuit avec elle , fut surpris par la mère , qui appela les voisins pour être témoins de la belle action de sa fille , & de la hardiesse de celui qui la deshonoroit. Le Clerc , qui , à cause de sa profession , ne vouloit point être trouvé avec elle , tenta à se sauver. La fille lui dit qu'après ce contre-tems , elle ne pouvoit se résoudre à demeurer seule avec sa mère , & le pria de souffrir qu'elle l'accompagnât ; ce qu'il fit , prenant le parti de la mener dans sa maison où il étoit seul. En la conduisant donc à minuit par les rues , il rencontra la patrouille. Le Clerc fut bien en peine de ce qu'il devoit faire de cette fille. Il s'avisa de cette subtilité ; il la chargea sur son cou , & la tenant par les bras , il passa auprès des Soldats sans s'étonner : ces soldats le voyant , crièrent :

» Qui va là ? Lui hardiment leur répond :
» Passez Messieurs, passez ; c'est un corps
» pestiféré que je porte à l'Hôtel-Dieu. » Les
soldats s'écartant de lui, & se bouchant le
nez, lui dirent : « Passe, coquin, morbleu !
» passe promptement. »

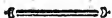


IL y avoit un voleur de grand chemin si
scrupuleux, qu'il ne faisoit jamais son mé-
tier le vendredi. Quand il dévalisoit quel-
qu'un, il ne prenoit jamais que la moitié
de ce qu'il avoit. Ayant un jour rencontré
un Marchand qui avoit sept écus, le voleur
en pris trois & en donna trois au Marchand.
Il en restoit un à partager ; le voleur de-
manda au Marchand s'il n'avoit point
trente sols en monnoie. « Non ; répondit le
» Marchand ; gardez l'écu en entier ; je vous
» le laisse volontiers. — Je ne veux rien de
» bien d'autrui, répliqua le voleur ; j'en crois
» avoir de la monnoie ; je vais vous ren-
» dre votre compte. »

Il prit alors son écu, le cassa en petits morceaux, & en donna trente sols au Marchand.



Les Jésuites firent tous leurs efforts pour obtenir les bonnes grâces de Sixte V. Ils donnoient souvent de petits spectacles dans leur maison au jeune Cardinal de Montalte, espérant qu'il détermineroit son oncle à prendre un Confesseur dans leur Société; le Cardinal Neveu choisit un moment favorable pour faire cette proposition au Pape. Sixte, après l'avoir écouté, lui répondit d'un air fort sérieux : « Il seroit plus à propos, mon neveu, que je confessasse les Jésuites que de les choisir pour mes Confesseurs. »



Les Danseurs de corde, qui ont des Singes qui font mille gentilleses, sont obligés d'aller dans les Bureaux des Villes où ils passent demander des passeports aux Commis; tout le droit qu'ils paient, c'est de faire sauter & danser leurs singes devant les Commis; voilà d'où est venu le Proverbe : « Payer en monnoie de singe, en gambades. »

Un



UN Seigneur avoit un Singe qui avoit appris à jouer passablement aux échecs , en voyant jouer son maître ; jouant un jour avec lui , il le fit échec & mat ; & le maître , fiqué de ce coup , lui jeta un des plus gros échecs à la tête ; quelque tems après ce Seigneur s'étant remis à jouer avec lui , & le Singe voyant même coup à faire , retira son coqueluchon sur sa tête ; puis donna échec & mat à son maître , qui , voyant le coup & la mine du Singe qui le regardoit attentivement , & s'étoit mis sur ses gardes pour éviter qu'il ne lui arrivât quelques mauvais traitemens , ne put s'empêcher d'en bien rire.



CHAPITRE XXIX.

Aventures singulières.

LES Nègres, qui ne comprennent point l'art d'écrire, croient qu'une lettre est une espèce de magie. Un Nègre, dans la Martinique, qui avoit fait un vol à un François, fut envoyé avec une lettre à un autre François pour être châtié. Celui-ci, à qui la lettre s'adressoit, l'ayant lue, lui particularisa d'abord toutes les circonstances de son vol. Le Nègre, qui le vit si bien instruit, disoit : Le papier est forcier ; à peine ce Monsieur l'a-t-il vu, qu'il a sçu tout ce que j'ai fait. Il fut puni comme il le devoit être.



DEUX Etudiens allant de Ségovie à Salamanque, virent un tombeau sur lequel étoit gravée cette inscription : *Ici est enterré l'ame*

du *Licentié Pierre Garcias*. L'un d'eux plaisanta beaucoup sur l'absurdité de ces paroles, *comme si une ame*, disoit-il, *pouvoit être enterrée*. Son camarade conçut qu'elles pouvoient cacher un sens plus raisonnable. Il laissa gagner les devants à son compagnon, leva la pierre sur laquelle l'inscription étoit gravée, fouilla dans la terre, y trouva un trésor & une autre inscription sur laquelle il lut ces mots : *Sois mon héritier toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens des paroles de l'inscription, & fais un meilleur usage que moi de mon argent*. L'Ecolier, fort satisfait, remit la pierre, & s'en alla avec l'ame du *Licentié*.



HENRI IV s'étant égaré à la chasse, s'arrêta dans un Hameau. Il descendit chez une vieille femme, à laquelle il dit simplement qu'il étoit un Seigneur de la Cour que le mauvais tems obligeoit à chercher un asyle. La bonne femme courut vite chez son voisin, & revint un moment après avec un air

fort triste. Henri lui demanda la cause de son chagrin. « Je viens de chez mon voisin, reprit elle, lui demander quelques provisions afin de vous traiter un peu plus convenablement; mais il n'a qu'une dinde, qu'il n'a jamais voulu me donner à moins qu'il n'en vînt manger sa part. — Et pourquoi ne lui avez-vous pas permis de venir, dit le Roi? — C'est, Monseigneur, répartit la vieille, parce que c'est un plaisant qui vous choqueroit peut-être par ses contes & par les airs familiers. — Faites-le venir, dit le Roi, qui vouloit égayer son frugal repas. » La femme sort & revient un moment après avec le voisin, qui tenoit à sa main une belle dinde. On l'apprête, on se met à table. Le voisin réjouit le Prince par plusieurs contes fort plaisans; le Roi voulut sçavoir pourquoi il s'étoit obstiné à venir manger sa dinde avec un Seigneur de la Cour, devant lesquels les gens de son état étoient souvent d'une extrême timidité. « Ah! dit celui-ci avec transport, c'est que je n'ai pu résister à l'envie

« de souper avec mon Roi. Oui , Sire , dit-
« il , en se jetant à ses pieds , je vous ai re-
« connu. J'ai servi sous vous : j'ai com-
« battu pour mon Roi à la journée d'Arques.
« Eh ! quel François ne paieroit de son
« sang l'honneur que je reçois aujourd'hui. »
Le Roi attendri le relève , le reconnoît , lui
demande quelle est la chose qu'il desireroit
le plus vivement. « Sire , dit le voisin , je
« supplie Votre Majesté de m'ennoblir. —
« Vous ennoblir , dit le Roi. Y pensez-vous ,
« malgré vos sentimens , votre naissance
« est obscure. Vous ennoblir ; ventre-saint-
« gris , ajouta-t-il en riant , eh ! quelles se-
« roient vos armes ? — Mes armes ! Oh , je
« n'en suis pas en peine. — Eh bien , dit le
« Roi , quelles sont elles ? — Ma dinde ,
« Sire , s'écria le plaissant. « Henri ne put
s'empêcher de rire. « La dinde , soit , dit-il ;
« je vous accorde ce que vous me deman-
« dez. » On assure que la famille de cet
homme subsiste & porte encore une dinde
dans ses armes.



LADISLAS, Roi de Naples, avide de faire des conquêtes sur le beau sexe, assiégea Florence, qui étoit à la veille de se rendre. Il fit dire aux assiégés que, si on lui livroit une Florentine dont la renommée avoit répandu par tout la beauté, il leveroit le siège. On fut obligé d'accepter la condition. La belle étoit fille d'un Médecin, & pouvoit avoir quinze à seize ans. Elle se para de ses plus beaux atours afin de paroître encore plus belle aux yeux du Prince, que la renommée ne la lui avoit annoncée. Son père, sans lui faire part de son dessein, lui mit autour du cou un mouchoir de prix, qu'il lui noua avec tant de force, qu'on auroit plutôt déchiré le mouchoir que de rompre le nœud : le Roi fut transporté en la voyant ; son impatience amoureuse lui fit franchir le cérémonial : il fut à peine au comble de ses vœux, qu'il fut entre les bras de la mort, dont l'embuscade étoit dressée dans le mouchoir empoisonné. La belle eut le même sort.



MON^SIEUR de Saxe étant à Chantilli , & se trouvant un jour de chasse à un rendez-vous pour se rafraîchir , personne n'avoit de tire bouchon. Il se fit apporter un fort gros clou , & l'avant tortillé dans ses doigts il en fit une méche avec laquelle il déboucha six bouteilles de suite. Nos Seigneurs François en voulurent faire autant , & ne purent réussir. M. de Saxe avoit dans le poignet une force extraordinaire. S'étant arrêté une fois dans une forge de village pour y faire ferrer un de ses chevaux , il se fit apporter cinq ou six fers neufs , qu'il rompit les uns après les autres. Le Maréchal , pour se venger , donna , sans qu'on s'en apperçut , un coup de ciseau au milieu d'un écu de six livres qu'il avoit reçu en paiement , & acheva de le casser avec ses doigts en présence de M. de Saxe , & lui dit :
» Mais, Monseigneur , voilà un écu qui ne
» vaut pas mieux que mes fers ». Le Comte donna un autre écu , & le Maréchal conti-

nua son manège ; à la fin on s'aperçut de la supercherie ; & M. de Saxe continua sa route , charmé de n'avoir pas trouvé son maître pour la force.



CASSON , qui commandoit une Compagnie de Cavalerie dans l'armée Suédoise , fut , selon la coutume , un des premiers qui accoururent au Roi. Cet empressement , joint aux grandes actions qu'il fit tous les jours , lui valut un Régiment. « Ce sera un » Régiment de chevet ; on pourra dormir » auprès dans une entière sécurité , » dit Gustave , qui avoit le talent heureux de relever le prix de tous les grades qu'il donnoit.



LOUIS XI n'étant encore que Dauphin , alloit quelquefois manger du fruit chez un Payfan. Lorsque ce Prince fut monté sur le trône , le Payfan lui apporta une rave de son jardin , qui étoit extraordinaire par sa

grosleur. Le Roi sçut gré au Payſan de ſon préſent , & lui fit donner une ſomme de mille écus. Le Seigneur de ce Village , inſtruit de cette libéralité , ſe flattoit que ſ'il donnoit un beau cheval au Roi ſa fortune ſeroit faite. Il va en conſéquence à la Cour ; le Roi fait l'éloge du cheval , & ajoute :
» Qu'on m'apporte ma rave. Tenez , dit-il ,
» voici une rave des plus rares dans ſon ef-
» pèce , auſſi bien que le cheval ; je vous la
» donne , & grand merci. »



Des gens d'affaires étoient aſſemblés , en compagnie , chez un Contrôleur Général pour y conclure un traité , & attendoient dans une ſalle qu'il fût viſible. Une perſonne qui y étoit auſſi pour tout autre affaire ſe promenant dans cette ſalle en rêvant , leur donna de l'ombrage ſans y penſer ; & ils ſe perſuadèrent qu'il avoit intention de les traverser. Craignant d'avoir le deſſous ils l'abordèrent , & ne trouvant rien que d'équivoque aux réponſes qu'il faiſoit à leurs queſtions , leurs

inquiétudes & leurs soupçons augmentèrent, & les déterminèrent enfin à lui faire des offres pour se rendre les maîtres d'une affaire à laquelle il ne pensoit pas. Notre homme pour lors éclairci de la chose refusa différentes sommes, & accepta enfin celle de cent mille livres, pour laquelle ils lui donnèrent toutes sûretés nécessaires, & se retira ensuite très-content de son sort, remettant à un autre jour l'affaire pour laquelle il étoit venu, & qui lui avoit procuré une si bonne fortune.



PLUTARQUE, dans la vie de Caton le Censeur, parle d'une mule, qui, ayant été long-tems employée à des travaux publics, fut mise en liberté; on la laissoit paître où elle vouloit. Mais cet animal, regrettant en quelque sorte d'être inutile, venoit de lui-même se présenter au travail, & marchoit à la tête des autres bêtes de somme, comme pour les exciter & les encourager; ce que le peuple vit avec tant de plaisir, qu'il ex-

donna que la mule seroit nourrie jusqu'à sa mort aux dépens du public.



UN Cardinal étoit réduit à l'extrémité par un abcès qui ne pouvoit crever ; chacun comptant qu'il n'en reviendrait pas , faisoit son inventaire & s'accommodoit , sans aucun frais , de tout ce qui pouvoit lui convenir. Un singe , voulant aussi avoir part au butin , se saisit de la calotte rouge qu'il mit sur sa tête , & se présenta ainsi coiffé devant le Cardinal , qui fit un si grand éclat de rire , que l'abcès creva , & le Prélat recouvra la santé.



LES anciens Païens saluoient ceux qui éternuoient , en disant : *Jupiter vous assiste* ; parce que le cerveau , d'où vient l'éternuement , étoit consacré à Jupiter. L'an 591 , sous le Pontificat de Grégoire I., il y eut une maladie populaire , dont ceux qui étoient atteints , mouroient en éternuant ; on prit la coutume de dire à ceux qui

avoient cette espèce de convulsion du cerveau, *Dieu vous assiste.*



L'EMPEREUR Rodolphe II ayant appris qu'il y avoit en Franche-Comté un Chymiste qui passoit pour être certainement un Adepte, envoya un homme de confiance pour l'engager à venir le trouver à Prague. Le Commissionnaire n'épargna ni persuasion ni promesses pour s'acquitter de sa commission ; mais le Franc-Comtois fut inébranlable, & se tint constamment à cette réponse : « Ou je suis Adepte, ou je ne
» le suis pas : si je le suis, je n'ai pas besoin
» de l'Empereur ; & si je ne le suis pas,
» l'Empereur n'a que faire de moi. »



DON JUAN d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, ayant fait ses préparatifs contre le Portugal, se croyoit si assuré de subjuguier cette foible Puissance, qu'il avoit fait afficher dans Madrid l'état de son armée & de

tous les moyens qui étoient immenses. Il trouva la punition de cette présomption à Estremos , où il fut complètement battu . On trouva dans sa cassette les placards imprimés dans Madrid au commencement de la campagne, où l'on voyoit une énumération exacte des troupes , de l'artillerie , des munitions de toute espèce , même des fers à cheval & des clous qu'on avoit emportés pour la conquête de Portugal. La Cour de Lisbonne fit écrire , par le Secrétaire d'Etat , au bas de ces imprimés : « Tout ce que des-
 » sus nous certifions être véritable , l'ayant
 trouvé à la défaite de Don Juan d'Autriche ,
 proche d'Estremos , le huitième Juin 1663.



UN Mandarin de Nankin passoit pour le plus riche particulier de la Chine. L'Empereur Kam-bi , qui se proposoit de lui enlever une partie de ses trésors , lui fit dire de venir le trouver dans le Parc où il se promenoit. Il lui ordonna de prendre la bride d'un âne qu'il monta , & de le conduire au-

tour du Parc. Le Mandarin obéit & reçut une pièce d'or pour récompense ; l'Empereur voulut à son tour lui donner le même amusement. En vain le Mandarin s'en excusa : il fallut souffrir que son maître lui rendit l'office de Palfrenier. Après cette bizarre promenade : « Combien de fois , lui » dit l'Empereur , su's-je plus grand & » plus puissant que toi ? » Le Mandarin se prosternant à ses pieds , lui répondit qu'on ne pouvoit faire entre eux aucune comparaison. « Eh bien , lui dit Kam-hi , je » vais la faire. Je suis vingt mille fois plus » grand que toi ; ainsi tu paieras ma peine » à proportion du prix que j'ai cru devoir » mettre à la tienne. » Le Mandarin paya vingt mille pièces d'or , en se félicitant sans doute de la modération de son Souverain , qui étoit bien le maître de se croire cent mille fois plus grand & plus puissant que lui.



CHAPITRE XXX.

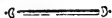
Harangues singulières.

HENRI IV passant par Amiens, les Députés de la Ville vont le recevoir & le complimenter; l'Orateur commence ainsi sa harangue: » Roi très-grand, très-bon, très-clément, » très-magnanime... » Le Roi l'interrompt, & lui dit: *Ajoutez aussi très-las.*



Les Napolitains, las du joug Espagnol qu'ils trouvoient trop pesant, se révoltèrent en 1647, & se mirent sous la protection de la France. Le Duc de Guise, qui se trouvoit à Rome, alla se mettre à leur tête avec le titre de Généralissime. Ceux qui vouloient former une République libre & indépendante, cherchoient à décrier ce Prince, en répétant sans cesse qu'il étoit François.

Six mille furieux , assemblés dans une place publique , firent retentir ces cris :
 » Non , dit le Duc à l'un d'entr'eux , la
 » France n'est point ma patrie ; je suis né
 » dans la chaloupe qui m'a amené ici. »
 La multitude , enarmée de cette réponse , jura de n'obéir qu'à lui.



LE Maire d'une petite Ville se présenta pour haranguer Henri IV. Mais, en se baissant pour le saluer , il lui échappa un pet. Le Roi , & tous ceux qui étoient présens , ne purent s'empêcher de rire ; mais le Harangueur , sans se démonter , se tourna vers son derrière en disant : « Si vous voulez parler , il faut que je me taise. »



LES Consuls d'une petite Ville ayant chargé le Maître d'Ecole de haranguer un Prince qui devoit passer , il se mit à leur tête , & adressant la parole au Prince , il lui

dit : « Monseigneur , les ignorans que
» voilà (& en même tems il montra les
» Consuls), ont chargé le pédant que
» voici , il se mit la main sur l'estomac ,
» d'assurer Votre Altesse , qu'ils sont ses
» très-humbles & très-obéissans servi-
» teurs.



LES Anglois faisoient le siège de Cadix en 1702. Comme la vigueur étoit nécessaire pour forcer un poste si avantageux , le Général des Assaillans crut devoir les encourager par une harangue. Elle fut courte & singulière : « Anglois , leur dit-il , qui
» mangez tous les jours de bon bœuf & de
» la bonne soupe , souvenez-vous bien
» que ce seroit le comble de l'infâmie de
» vous laisser battre par cette canaille d'Es-
» pagnols qui ne vivent que d'oranges &
» de citrons. » Ces expressions , peu élevées, mais rendues avec beaucoup de vivacité & de franchise , firent sur la multitude une impression étonnante.



UN Député des Etats de Bourgogne, embarrassé, ayant fait une longue harangue au Prince de Condé, lui demanda ce qu'il diroit aux Etats de la part de son Al-essè. « Dites
» leur, répondit le Prince, que nous avons
» eu tous les deux bien de la peine; vous
» à achever votre harangue; & moi à
» vous entendre. »



LE Duc d'Epéron étoit extrêmement fier; on ne lui manquoit pas de respect impunément. Il passoit dans le Marquisat de Bagé. le Juge de cette terre alla au devant de lui pour le haranguer. Il commença ainsi:
» Monsieur, Monseigneur le Marquis de
» Bagé. » Le Duc interrompit brusquement le Harangueur, en lui disant: « Le Mar-
» quis de Bagé est Monsieur; je suis Mon-
» seigneur, & vous êtes un sot; » il lui tourna ensuite le dos,



LE Prince Louis de Bade , Général très-profond dans l'art des marches & des campemens , & qui s'étoit fort signalé en Allemagne & en Hongrie , mourut lorsqu'il étoit encore en état de rendre de grands services. Ce Prince représenta long-tems inutilement à la Cour de Vienne l'impossibilité où il se trouvoit de faire heureusement la guerre avec des troupes qui manquoient de tout. Il se détermina à la fin à se plaindre à Léopold lui-même en ces termes :

» Votre Majesté Impériale sçaura que , dès
» qu'on voit dans les rues quelque misérable
» couvert de haillons, marchant nuds pieds,
» & mendiant son pain de porte en porte ,
» tout le monde , jusqu'aux plus petits enfans ,
» s'écrie : voilà un soldat de l'Empereur. »



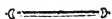


LA Reine de Hongrie , Marie-Thérèse d'Autriche , attaquée par presque toute l'Europe , sortit de Vienne , & se jeta entre les bras des Hongrois , sévèrement traités par son père & ses aïeux. Elle paroît devant les quatre Ordres de l'Etat assemblés à Presbourg , tenant , entre ses bras , son fils aîné presque encore au berceau « Aban-
» donnée , dit-elle , de mes amis , persé-
» cutée par mes ennemis , attaquée par mes
» plus proches parens , je n'ai de ressource
» que dans votre fidélité , dans votre cou-
» rage , & dans ma constance. Je mets en
» vos mains la fille & le fils de vos Rois ,
» qui attendent de vous leur salut. »

Tous les Palatins , attendris & animés , tirent leurs sabres en s'écriant : « *Moria-*
» *mur pro Rege nostro Mariâ Theresâ ;*
» mourons pour notre Roi , Marie Thé-
» rèse : » ils versent des larmes en faisant serment de la défendre ; & ils la défen-

dent en effet si bien , qu'ils lui conservent la plupart de ses possessions.

Peu de tems avant d'intéresser à son sort les Hongrois , elle avoit écrit à la Duchesse de Lorraine sa belle-mère : « J'ignore en-
» core s'il me restera une Ville pour y faire
» mes couches. »



LE Chevalier de Rouen ayant été condamné d'avoir la tête tranchée , eut beaucoup de peine à se résoudre à la mort. Le Père Bourdaloue , qui l'exhortoit , suoit à grosses gouttes , & ne gagnoit rien. Ce que voyant M. de Maglotie , Capitaine aux Gardes , qui étoit à la tête de sa Compagnie dans la place où se faisoit l'exécution , il monta sur l'échafaud , & s'adressant au Chevalier , il lui dit , après avoir juré comme un Grenadier : « Que vous êtes bon ,
» M. le Chevalier , d'avoir de la peur !
» Souvenez vous du tems que nous étions
» à l'armée ; imaginez vous que les boulets
» de canon vous frisent à chaque instant

» les cheveux ; la crainte n'est pas faite
» pour un homme comme vous. » Cette
exhortation militaire remit le cœur du
Chevalier , qui prit tout-d'un-coup son
parti , & souffrit la mort fort constam-
ment.



DANS une sédition , un homme d'une
excessive grosseur , se présenta pour ha-
ranguer. Tous les mutins qui s'étoient as-
semblés se mirent à rire. « Vous riez de ma
» grosseur , leur dit-il ; si vous voyez ma
» femme , elle est encore bien plus grosse
» que moi. Cependant, quand nous sommes
» d'accord , nous tenons fort bien tous
» deux dans le même lit ; mais , lorsque
» nous nous querellons , la maison n'est
» pas assez grande pour nous contenir ! »
A cette morale , les esprits se remirent , &
la sédition fut apaisée.





A la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne , le Parlement de Paris fut en corps le haranguer à son berceau. M. le Premier Président de Novion portant la parole , dit : « Monseigneur , nous ve-
» nons vous offrir nos respects : nos enfans
» vous rendront leurs services. »



DANS le tems que chaque Corps de Mé-
tier faisoit faire des Prières d'actions de
graces en diverses Eglises de Paris pour le
rétablissement de la santé du Roi , M. de
Benferade , dans un Eloge à ce Prince qu'il
récita à l'Académie , dit : « Le Marchand
» quitte son négoce pour aller aux pieds
» des Autels ; l'Artisan quitte son ouvrage ;
» le Médecin quitte son malade , & le ma-
» lade n'en est que mieux. »





UN Maire de Village , haranguant Monseigneur le Dauphin , fils de Louis XIV , commença ainsi sa harangue : « Monseigneur , ayant été abreuvé des préceptes » de la vertu , vous , &c. — Taisez-vous , » lui dit M. de Montausier ; c'est un âne » comme vous qu'on abreuve. »



JE n'ai point vu dans l'histoire de harangue plus noble que celle que le Duc de Grammont fit au Roi d'Espagne , lorsqu'il lui demanda , au nom du Roi , l'Infante sa fille. « Sire , lui dit-il , le Roi , mon maître , » vous donne la paix ; » & puis s'adressant à cette Princesse : « Et à vous , Madame , » son cœur & sa Couronne. »



DANS un combat sanglant entre l'armée d'Héraclius & celle des Sarrafins , il se répand un bruit que le Général Mahométan ,
nommé

nommé Dérar , est tué. Les Sarrafins en font épouvantés. Rasi , un de leurs Capitaines , les voyant fuir , s'écria : « Où courez-vous ? Ce n'est pas là que sont les ennemis ; on vous a dit que le Général est tué. Eh ! qu'importe qu'il soit au nombre des vivans ou des morts ? Dieu est vivant & vous regarde : marchez. »



EN 1666 Louis XIV passant à Reims , le Maire de la ville lui présenta du vin & des poires séchées ; la harangue dont il l'accompagna peut servir de modèle aux Orateurs. *Sire , nous apportons à V. M. notre vin , nos poires & nos cœurs. C'est tout ce que nous avons de meilleur à vous offrir. Le Roi lui frappant sur l'épaule , lui dit : Voilà comme j'aime les harangues.*

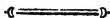


CHAPITRE XXXI.

Anecdotes de Médecins.



ANDRÉ BACCIUS , habile Médecin de Florence , mais très-fantastique , ayant été appelé pour voir une femme malade , commença par lui tâter le pouls ; & , lui ayant trouvé une grosse fièvre , il lui demanda , entre autres choses , l'âge qu'elle avoit ? Elle n'eut pas plutôt dit qu'elle avoit quatre-vingts ans , qu'il repoussa son bras , & lui dit tout en colère ? « Combien de tems » voulez-vous donc rester au monde ? » Il se retira sur le champ.



UN Chevalier voyant passer un Médecin , lui dit , pour se moquer de lui : « Où allez- » vous , Monsieur le Maréchal ? » Le Mé-

decin repliqua : « Je vais traiter votre Scienceurie. »



M. A. . . Médecin très-habile , mais avare & fort négligé sur ses habillemens , disoit à une Dame de qualité qui le consultoit pour un abcès qu'elle avoit à la cuisse : « Madame , il n'est rien de caché » pour les Médecins ; il est essentiel que » vous me montriez votre cuisse ». *C'est bien juste*, lui répliqua la malade , *il y a si long-tems que vous me montrez le derrière !*



UN Seigneur Anglois étoit dans son lit cruellement tourmenté de la goutte , lorsqu'on lui annonça un prétendu Médecin , qui avoit un remède sûr contre ce mal. » Ce Docteur est-il venu en carrosse ou à » pied , demanda le Lord ? — A pied , lui » répondit le Domestique. — Eh bien ! re-

» pliqua le malade , vas dire à ce fripon de
 » s'en retourner ; s'il avoit le remède
 » dont il se vante , il rouleroit carosse à six
 » chevaux ; & j'aurois été le chercher moi-
 » même , & lui offrir la moitié de mon
 » bien pour être délivré de mon mal.



UN Médecin avoit toujours sa poche pleine d'Ordonnances & de Recettes. Lorsqu'il étoit consulté par des malades , il leur disoit de prendre au hasard , & que le remède qu'ils tireroient , seroit sûrement le plus convenable à leur maladie. Une Dame , tourmentée d'un grand mal de gorge , eut recours à cet Esculape , fouilla dans sa poche ; & voyant que c'étoit l'ordonnance du clystère , elle se prit si fort à rire que son abcès creva , & elle guérit.



UN médecin violent & fantasque prit querelle en jouant contre quelqu'un , &

le menaça de le tuer. *Je ne crains rien,* lui dit celui qu'il attaquoit, *je ne vous enverrai pas querir quand je serai malade.*



UN autre médecin qui faisoit l'homme d'importance, disoit dans un cercle qu'il ne vouloit voir de malades que des gens de qualité. On apprit, dans le même moment, qu'un malade de grande condition venoit de mourir entre ses mains. Quelqu'un dit alors : *Si on le laisse faire, il rendra ce pays-ci commela Suisse, il exterminera la Noblesse.*



GOURVILLE, dont nous avons des Mémoires, étant tombé malade à Paris, envoya un homme de confiance à la porte des Ecoles de Médecine, un jour que la Faculté s'assembloit, avec ordre de lui amener, sans autre information, celui

des Médecins dont il jugeroit la complexion la plus conforme à la sienne. On lui en amena un tel qu'il le souhaitoit, & il s'en trouva bien.



M. Falconet, habile Médecin, fut appelé auprès d'une Dame malade imaginaire. Il l'interrogea; elle lui avoua qu'elle mangeoit, buvoit & dormoit bien, & qu'elle avoit tous les signes d'une santé parfaite.
 « Hé bien, lui dit le Médecin en homme
 « d'esprit, laissez-moi faire, je vous donne-
 « rai un remède qui vous ôtera tout
 « cela. »

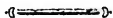


UN Roi de Perse envoya au Calife Musta-pha un Médecin très-célèbre, qui demanda, en arrivant, comment on vivoit à sa Cour. On lui répondit : « On ne mange
 « que lorsque l'on a faim, & on ne la fa-

» tisait pas entièrement. — Je me retire ,
» dit-il , je n'ai que faire ici. »



L'EMPEREUR Maximilien étant malade , manda plusieurs Médecins , plus pour s'en divertir que pour suivre leurs ordonnances ; il demanda à chacun d'eux en particulier *quot* ? Ils demeuroient confus , ne concevant pas l'idée du Prince. Un vieux routier d'entre eux comprenant que ce Prince , par ce mot *quot* , lui demandoit combien il avoit fait mourir de personnes , prit à pleine main sa barbe & lui dit *tot* , voulant dire qu'il avoit fait mourir autant de malades que sa barbe avoit de poils ; ce dernier fut le mieux reçu , parce qu'il parut par sa réponse plus spirituel & plus finèere.



UN Médecin , ayant un cheval malade , fit appeler un Maréchal. Celui-ci ayant guéri le cheval , le Médecin lui dit : « Mon

» ami, qu'est-ce que je vous dois ? — Rien,
» répondit le Maréchal ; nous ne prenons
» point d'argent de ceux de la profession. »



UN Médecin qui recommandoit beaucoup
l'exercice du cheval , disoit que Sydenham
l'ordonnoit à presque tous ses malades.
» Ce remède est si excellent , ajoutoit-il,
» que ce grand homme mourut à cheval. »



LE Médecin d'un Calife étoit un railleur ;
mais il ne put empêcher qu'un autre Mé-
decin ne lui fermât la bouche dans une
conversation en présence du frère du Ca-
life ; car ce Médecin , qui s'appeloit Ga-
briel , lui dit : « Vous êtes mon frère , fils
» de mon père » A ces mots Mesué , c'est
ainsi qu'on nommoit le Médecin railleur ,
dit au frère du Calife : « Seigneur , je vous
» prends à témoin sur ce qu'il vient de dire ;

» parce que je prétends partager l'héritage
» de son père avec lui. » Gabriel répartit :
» Cela ne se peut , les bâtards n'héritent
» point. »



SANCHE, Médecin de Montpellier, n'étoit pas aimé d'un Officier de la suite de M. le Cardinal de Richelieu. Celui-ci disoit un jour dans un endroit où Sanche étoit , & où il pouvoit bien l'entendre : « On croit » que Sanche est sçavant ; je veux être » pendu s'il sçait rien. — Tu te trompes , » mon ami , répondit Sanche , car je sçais » bien que tu es coeu. » Cela étoit vrai.

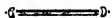


MOLIERE, l'ennemi des médecins , en avoit un pour ami. C'étoit Mauvillain , l'un des plus célèbres de la Faculté. Louis XIV qui le sut dit un jour à Moliere : *Vous avez un médecin , que vous fait-il ?* Sire , répondit le poëte , *nous causons ensemble.*

il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point & je guéris. Mauvillain est celui qui avoit fourni à Moliere le latin macaronique par lequel le malade imaginaire est terminé. On a remarqué de même que c'étoit un Conseiller des Requêtes du Palais qui avoit donné à Racine les traits les plus forts de sa Comédie des Plaideurs.



MONSIEUR Dumoulin, célèbre Médecin, étant à l'agonie, & environné de plusieurs Médecins de Paris qui déploreroient sa perte, leur dit : « Messieurs, je laisse après moi trois grands Médecins ; » & pressé par eux de les nommer, parce qu'ils croyoient tous être un des trois, il répondit : « L'eau, » l'exercice, la diète. »



L'ABBÉ de Bois-Robert a dit de lui-même qu'il étoit un grand dupeur d'oreilles. C'étoit par ce talent qu'il divertissoit le

Cardinal de Richelieu. Ce divertissement lui étoit si utile , que son premier Médecin avoit coutume de lui dire :
» Monseigneur , nous ferons tout ce que
» nous pourrons pour votre santé ; mais
» toutes nos drogues seront inutiles , si
» vous n'y mêlez une dragme de Bois-
» Robert. »



CHAPITRE XXXII.

*De quelques exemples imités & de plusieurs autres qui ne le seront pas. **

LE Prince des Tragiques , Sophocle conserva la force de son génie jusques dans un âge fort avancé. Ses enfans , avides d'une succession dont ils étoient indignes , l'accusèrent de démence , & osèrent solliciter son interdiction. Pour se justifier , Sophocle lut à ses juges une tragédie qu'il venoit d'achever. Cette lecture décida leur jugement ; ils prononcèrent tous d'une

* *Nota.* Dans cet article , comme dans les précédens , je ne suis qu'Historien. C'est aux gens de justice , aux courtisans , aux auteurs qui pourront le lire , à tâcher de faire mentir la seconde partie de mon titre.

voix en faveur du poëte, & les enfans furent couverts d'infamie.

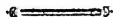


UN prédicateur du siècle dernier, dont la satire a rendu le nom ridicule, l'abbé Cotin, fut dans une occasion pareille l'imitateur de Sophocle. Une donation universelle qu'il avoit faite à un de ses amis pour se décharger du soin de quelque procès, avoit excité la jalousie de ses héritiers collatéraux. Ils présentèrent requête, pour lui faire créer un curateur. L'abbé, sans s'effrayer, alla voir les Magistrats, & les pria de venir entendre quelques-uns des sermons qu'il alloit prêcher dans le carême. Les juges le firent; l'Orateur eut le bonheur de plaire, & l'injustice des héritiers fut punie par une condamnation en tous les dépens.





LE second exemple imité fut donné précisément par l'ennemi de Cotin. Un Avocat célèbre, Olivier Patru, se trouvoit obligé de vendre ses livres pour avoir du pain. Boileau, son ami, apprit qu'il alloit les donner pour un prix modique. Aussi-tôt il vola chez Patru, & lui offrit près d'un tiers davantage. Mais l'argent compté, jl mit dans son marché une nouvelle condition. Ce fut que Patru garderoit sa bibliothèque comme auparavant, & que Despréaux ne l'auroit qu'après la mort de son ami.



Voilà le modèle, voici l'imitation. Elle fut faite encore par un homme de lettres qui eût été capable de donner le premier un si bel exemple, s'il n'avoit été prévenu. M. de Boze avoit été lié dès sa jeunesse avec M. Foucaut, Conseiller

d'Etat, qui avoit un recueil précieux de médailles & d'antiques. C'étoit le fruit de ses recherches & l'amusement de son loisir. Des conjonctures imprévues forcèrent ce Magistrat à s'en priver. M. de Boze qui l'apprit, lui demanda la préférence, sans négocier sur le prix, & ne mit au traité qu'une condition expresse sur laquelle il ne consentoit à s'expliquer qu'au moment de la signature. Cette condition fut l'usufruit qu'il laissa, par l'acte même, à M. Foucaut dont la générosité combattit longtemps, & ne céda qu'aux prières de M. de Boze. Jamais, dit le panégyriste de celui-ci, jamais Despréaux n'a plus heureusement imité les Anciens que M. de Boze ne l'imita lui-même dans cette occasion. Une dernière circonstance ajoute de part & d'autre au mérite de l'action. M. Foucaut, de l'aveu de son ami, mais sans s'ouvrir à lui du motif de sa réserve, avoit excepté de la vente deux belles antiques qu'il ne conserva que pour les laisser à M. de Boze par son testament.



THOMAS GUEULLETTE , Procureur au Châtelet, mort en 1738, voulut en mourant que sa charge fût vendue nue, & que les dossiers fussent rendus gratuitement à ceux de ses cliens dont la fortune n'étoit pas aisée. Son fils l'a exécuté avec la plus grande générosité ; & , pour enchérir en quelque sorte sur le désintéressement de son pere, il remit aux héritiers de sa femme tout le bien qu'elle avoit laissé, quoique son contrat de mariage lui en donnât la propriété. Il faut ajouter pour l'honneur des Lettres & de la Philosophie, que ce fils est celui qui a donné plusieurs pièces morales au théâtre Italien, & quelques autres ouyrages de littérature.



JULIEN COLLARDEAU, Poëte François du dernier siècle, & l'un des plus zélés panégyristes du Cardinal de Richelieu, fit en

l'honneur de ce ministre un poëme intitulé : *La description de Richelieu*, où l'on trouve du feu & cette expression forte qui semble distinguer sur le Parnasse le nom de Collardeau. Mais ce qui mérite le plus d'attention, & ce qui le fait citer dans cet article, c'est le courage avec lequel il osa mettre sous les yeux de son héros, l'éloge du duc de Montmorenci que le Cardinal avoit immolé à son ressentiment. Il ne craignit pas de dire aux mânes de ce guerrier malheureux :

Tes sublimes vertus dignes d'un meilleur sort,
Effacent à nos yeux la honte de ta mort, &c.



UNE Reine qui étonna l'Europe par un mélange de foiblesses & de grandes vertus, Christine, avoit agréé l'hommage du poëme d'Alaric par Scuderi. Elle avoit même destiné à l'auteur pour récompense une chaîne d'or de mille pistoles. Mais elle eût désiré que Scuderi retranchât quel-

ques louanges qu'il avoit données au Comte de la Gardie qui étoit tombé dans la disgrâce de cette Princesse, Il osa déclarer que des présens plus riches encore ne le détermineroient pas à cette lâche complaisance, & Christine ne lui donna rien. Ce trait seroit dans tous les livres, s'il n'étoit point d'un rimeur ignoré. Je voudrois que le chantre immortel d'Énée ne fût pas pour les sentimens au-dessous du chantre d'Alaric. Virgile eut la foiblesse de retrancher de ses Géorgiques l'éloge de Gallus, son ami, qu'Auguste avoit disgracié. Jeunes Poètes, écrivez comme l'un, mais agissez comme l'autre.



Le Poète Hénaut, qui n'est plus connu que par cent vers qu'il a traduits de Lucrèce, avoit fait dans le tems de la disgrâce de Fouquet, un sonnet contre Colbert à qui le Poète imputoit la ruine de son protecteur. Le Ministre fut bientôt

instruit de cet outrage ; mais il ne s'en vengea que par un acte de grandeur. Il demanda si dans le sonnet il n'y avoit rien contre le Roi. On lui dit que non. *Cela étant*, reprit-il, *je n'en veux point de mal à l'auteur*. Hénaut apprenant la sage réponse de Colbert, rougit de sa faute, & supprima autant qu'il put son sonnet qui étoit cependant son chef-d'œuvre, au jugement de Boileau.



Louis XIV demanda un jour au Maréchal de la Feuillade, à quoi M. de Catinat pouvoit être bon. » Sire, dit-il, si Votre » Majesté en veut faire un général d'armée, il est très-digne de cet emploi ; » si elle en veut faire un Chancelier. il » en remplira noblement les fonctions ; si » elle juge à propos d'en faire un Ministre, sa capacité ne sera point au-dessous » du Ministère. Quand M. de la Feuillade répondit ainsi, il étoit brouillé avec M. de Catinat.

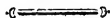


MÉNAGE, le Vadius des Femmes savantes, alla voir Madame de Rambouillet après la première représentation de cette pièce. » Eh! quoi, lui dit cette Dame, » souffrirez-vous, Monsieur, que cet impertinent de Moliere nous joue de la sorte? » Madame, répondit Ménage avec une modération qui l'honore plus que le titre de bel esprit dont il étoit si avide, » Madame, j'ai vu la pièce; elle est » parfaitement belle, & on n'y peut rien » trouver à redire, ni à critiquer.



CHAPITRE XXXIII.

*Origine de quelques Proverbes, &
Notes Historiques sur différens ob-
jets.*



JEAN II, duc de Montmorenci voyant que la guerre alloit se rallumer entre Louis XI & le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils Jean de Nivelles & Louis de Fosseuse, de quitter la Flandre, où ils avoient des biens considérables, & de venir servir le Roi. Ni l'un ni l'autre ne comparurent. Leur pere irrité les traita de chiens & les déshérita. C'est de-là qu'est venu le proverbe populaire : *Il ressemble au chien de Jean de Nivelles, il fuit quand on l'appelle.*

Ce proverbe est sur-tout très-commun en Flandres. La Fontaine l'a employé dans

une de ses fables ; mais il paroît avoir cru que c'étoit un chien appartenant à Jean de Nivelles, qui avoit fait naître ce dicton.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'étoit pas un sot, non non , & croyez m'en
Que le chien de Jean de Nivelles.



Les Chanoines de l'Eglise de Bayeux se levoient autrefois la nuit pour chanter les Matines, & ils avoient une façon assez singulière de punir ceux qui manquoient à ce devoir les jours de grandes fêtes. Immédiatement après l'office , les habitués de l'Eglise, avec la croix, la bannière & le benitier, alloient au logis du chanoine absent , & faisoient par cette Procession, une espèce de mercuriale à sa paresse. Cet usage qui duroit encore à Bayeux en 1640 , & qui étoit sans doute commun à d'autres Eglises, a donné lieu de dire à ceux qui se font attendre, *qu'on ira les chercher avec la croix & la bannière.*



C'est un proverbe & commun ris
Qu'à la coutume de Lorris
Quoiqu'on ait juste demande,
Le battu paye l'amende.

On donne deux explications de l'origine de ce proverbe. Pasquier prétend que celui qui avoit été vaincu dans les duels, payoit une amende de 12 sols, & que, si les deux athlètes jetoient leurs armes, ils n'étoient tenus de payer que 2 sols 6 den. Mais voici une étymologie plus nouvelle & plus juste. C'étoit la coutume à Orléans & ailleurs de prouver sa créance par duel; dans la Châtellenie de Lorris on se battoit à coups de poings seulement. Si le débiteur étoit vaincu, il payoit sa dette & une amende de cent sols; mais, s'il l'emportoit sur son créancier, celui-ci perdoit sa dette, & payoit l'amende. Ainsi quelque fût l'issue du combat, il étoit toujours vrai de dire que le battu la payoit.

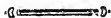


Le chœur de l'Eglise Royale de Saint-Quentin a été commencé en 1100 ; la nef n'a été achevée qu'en 1476 , & le portail qu'on projetoit n'a pas été exécuté ; il n'y a que les fondations qui sont sous terre. Aussi pour marquer qu'un ouvrage ne finissoit pas , on a dit long-tems : *C'est le Moutier de Chaint-Quintin que n'a ne commencement, ne fin.*



MÉNAGER la chèvre & le chou , expression proverbiale assez répandue , vient d'une question que l'on avoit faite à des enfans pour les accoutumer à réfléchir & à trouver des expédiens. Voici la question. Un homme a un bateau fort petit dans lequel il faut qu'il passe un loup , une chèvre & un chou ; mais l'un après l'autre. Lequel des trois prendra-t-il le premier ? Si c'est le loup , voilà le chou en proie à la chèvre. S'il prend le chou ,
le

le loup aura étranglé la chèvre avant le retour. Prendra-t-il la chèvre ? Ce sera toujours le même embarras pour le voyage suivant ; & pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura gardé pour le troisième , ou la chèvre , ou le chou seront mangés. Il y a pourrant un moyen. C'est de prendre d'abord la chèvre seule ; le chou reste avec le loup qui n'y touche point. Au second voyage on prend le chou & on ramène la chèvre , au lieu de laquelle il faut passer le loup qui étant à l'autre bord auprès du chou , n'y fera aucun tort. Alors le maître revient , reprend la chèvre restée seule , & ménage ainsi la chèvre & le chou,



ON a dit long-tems des vins de Bretigny près Paris , qu'ils faisoient *danſer les chèvres*. Aujourd'hui on explique cette phrase populaire assez naturellement. Il y avoit ; dit-on , à Bretigny , un habitant , nommé *Chevre* ; c'étoit le coq de son village , &

une grande partie du vignoble lui appartenoit. Cet homme aimoit à boire ; & dans la gaité que l'ivresse lui inspiroit, il avoit la folie de faire danser presque à toute heure sa femme & ses enfans. C'étoit ainsi que les chevres dansoient ; c'étoit ainsi que le vin de Bretigny les faisoit danser.



FRANÇOIS I s'étant égaré à la chasse, entra, vers les neuf heures du soir, dans la cabane d'un charbonnier; le mari étoit absent; il ne trouva que la femme, assise sur ses talons, auprès du feu. C'étoit en hiver, & la pluie qui étoit tombée en abondance, forçoit le Roi de demander retraite pour passer la nuit; il demanda aussi à souper. En attendant le retour du mari, il se chauffa, assis sur la seule chaise qui fut dans la maison. Vers les dix heures arrive le charbonnier, las de son travail, fort affamé & tout mouillé. A peine eut-il salué son hôte, & secoué sur lui un large chapeau imbibé de pluie, que prenant la place la plus com-

mode, c'est-à-dire, la chaise du Roi, il lui dit : » Monsieur, je prends votre place, » parce que c'est celle où je me mets tous » jours, & cette chaise, parce qu'elle est à » moi ». Puis, comme Sancho, il cita un Proverbe :

Et par droit & par raison,
Chacun est maître en sa maison.

François I applaudit à la citation, & se plaça, comme il pût, sur une méchante sellette de bois. Ils souperent; le Charbonnier, grand politique comme beaucoup de particuliers, régla les affaires du Royaume, & vouloit qu'on supprimât tous les impôts. Le Roi eut peine à lui faire entendre raison sur cet article; le Charbonnier se rendit à la fin & porta la conversation sur la chasse. Grands raisonnemens de part & d'autre sur les défenses & sur les permissions. Le maître du logis ne se défiant point de son hôte, s'ouvrit bientôt à lui : j'ai là, lui dit-il, un morceau de sanglier; je pense que vous ne me perdrez pas; mangeons-le, mais sur-

tout bouche close. François I promit tout , mangea de très-bon appétit le gibier volé sur ses terres , & le lendemain s'étant fait connoître , accorda la chasse à son hôte , pour prix de sa franchise. On prétend que c'est à cette histoire qui nous a été transmise par Monluc , qu'il faut rapporter l'origine du Proverbe : *Charbonnier est maître chez lui.*



DANS les treizieme , quatorzieme & quinzieme siècles , il falloit pendant les premiers jours de Mai porter sur soi une branche , un feuillage , quelque verdure ; sinon il falloit se soumettre à recevoir sur la tête un seau d'eau. Celui qui le jetoit disoit en même-tems : *Je vous prends sans verd.* Cette expression a passé en proverbe.



LES Feuillans marchoient toujours pieds nuds avec des socques , excepté lorsqu'ils

alloient à la campagne ; alors il leur étoit permis d'être chaussés , & c'est de là qu'est venu le proverbe populaire : *Vas te promener , tu auras des chausses.*



C'EST en Italie que les cartes à jouer ont été trouvées dans le quatorzième siècle. L'abbé de Longuerue , l'homme de France peut-être qui a le plus su de choses , avoit vu un jeu de cartes telles qu'elles étoient dans l'origine. Elles avoient sept à 8 pouces de longueur. On y voyoit un Pape , des Empereurs , & les quatre Monarchies qui combattoient les unes contre les autres ; ce qui a donné naissance à nos quatre couleurs. En 1390 , on introduisit le jeu de cartes en France pour divertir le Roi Charles VII alors en démence. La Chambre des Comptes passa une somme considérable pour le jeu , qui fut acheté. L'année suivante , un Peintre François , nommé Jacquemin Grigonneur , en inventa de par-

ticulières à la France. Argine, nom de la Dame de Treffle, est l'anagramme de *Régina* ; c'étoit la Reine, Marie d'Anjou, femme de Charles VII. Rachel, la Dame de Carreau, étoit Agnès Sorel. La Dame de Figue, sous le nom de la guetrière Pallas, désignoit la Pucelle d'Orléans ; & Isabeau de Bavière étoit représentée par la Dame de Cœur sous le nom de l'Impératrice Judith, Princesse très-galante. Dans David enfin qui est le Roi de Pique, on reconnoît aisément Charles VII persécuté par son père, comme David par Saül, & obligé, comme lui, de se défendre contre un fils rebelle. Les quatre valets, Ogier, Lancelot, la Hire & Hector sont des personnages historiques. Les deux premiers étoient des héros ou braves du tems de Charlemagne. Hector de Garland & la Hire étoient deux Capitaines distingués sous Charles VII. Le titre de Valet, anciennement Varlet, étoit un grade qui menoit à celui de Chevalier. Les quatre valets représentoient la noblesse ;

toutes les autres cartes depuis le dix désignoient les soldats ; les couleurs même étoient des emblèmes militaires. Par le *Cœur*, il faut entendre la bravoure, les armes par le *Pique* & les *Carreaux* ; enfin par le *Treffe*, les fourages qu'un Général doit avoir en vue lorsqu'il place son camp. On prétend aussi que l'*As* est le symbole des Finances qui sont le nerf de la guerre. C'étoit en effet le nom d'une monnoie chez les Romains, & même ils appeloient *As* tout le bien que possédoit un Citoyen.

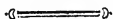


LE jeu de Dez, quoique plus ancien que celui des Cartes, est fort récent par rapport aux *tali* des Romains. Il est parlé des dez sous Philippe-Auguste ; leur figure n'étoit point quarrée comme celle des nôtres.



LES horloges à Roue, dont on attribue communément l'invention au Pape Gerbert

qui mourut en 1003, sont beaucoup plus anciennes. Elles étoient connues dès le quatrième siècle ; ce n'est que par degrés qu'on les a perfectionnées. Sous Louis XI, il y eut des horloges portatives à sonnerie. Un Gentilhomme ruiné par le jeu, étant dans la Chambre du Roi, prit l'horloge du Prince, & la mit dans sa manche où elle sonna. Louis XI, loin de punir le vol, lui donna généreusement l'horloge : Celle que Henri II fit construire à Anet vers le milieu du XVI siècle, mérite d'être remarquée. On y voit encore une meute de chiens qui marchent en aboyant ; c'est un cerf qui du pié frappe les heures.



L'USAGE des glaces aux carosses nous vient d'Italie, & Bassompierre est le premier qui l'ait apporté en France. Ce n'étoit d'abord que pour de petits carosses. Les autres avoient toujours de grandes portières & des rideaux comme les coches. Aussi la Reine Marguerite dans ses Mémoires dit toujours, *ma coche*.



C'EST au règne de Louis XIV qu'on doit fixer l'époque des jardins fruitiers & potagers. Sous les règnes précédens, ces jardins n'étoient qu'un amas confus d'arbres fruitiers presque tous de haute tige en plein vent, avec quelques buissons taillés à l'aventure, & très-peu ou point d'espaliers. Point de promenades, nulle propriété. On semoit sous ces arbres, sans aucun arrangement, les herbages & les légumes les plus communes qui n'y réussissoient que dans les saisons où la Nature les donne d'elle-même. Dès que Louis XIV. eut marqué quelque attention pour les jardins, ils commencèrent à se parer. On décora les murs de treillages peints, & on les garnit d'espaliers de fruits auxquels ce secours est nécessaire, ou du moins très-utile dans ce climat. On accompagna ces espaliers de plate-bandes larges & bien cultivées pour y conserver

pendant l'hiver des plants délicats. Toute l'étendue des jardins de Versailles fut partagée par des allées larges propres pour la promenade , & en quarrés à-peu-près égaux , autour desquels sont des lignes d'arbres tallés ordinairement en buissons. Cette taille est fondée sur des principes ignorés avant Louis XIV. Mais ce qui étoit principalement inconnu avant ce règne , ce sont les nouveautés dont on jouit chaque année. Il n'y a presque point d'herbages & de légumes dont l'art n'ait avancé la saison de plusieurs mois. Parmi les fruits , les melons ne se mangeoient à Paris que vers la fin d'Août & pendant Septembre ; encore les tiroit-on de Langeais. Aujourd'hui ils paroissent en abondance depuis le mois de Juin. Les figues , autrefois si rares dans ce climat , sont à présent très-communes , & même on en avance la maturité plus que d'aucun autre fruit. En 1730 , la Reine commença à en manger du potager du Roi , dès le 23 du mois d'Avril.



Le jeu des échecs est dû aux Indiens. Ce fut un Bramine nommé Sissa qui l'imagina pour donner une leçon à un Prince ivre de son pouvoir. Dans ce jeu le Roi, quoique la plus importante des pièces, ne peut ni attaquer, ni se défendre sans ses sujets & ses soldats. Le Prince Indien entendant parler de ce jeu, manda le Bramine pour en savoir les règles. Le Philosophe, au milieu de ces leçons frivoles, en mêla d'utiles, & le Prince reconnoissant voulut le récompenser. Sissa demanda qu'on lui donnât le nombre de grains de bled que produiroit le nombre des cases de l'Echiquier, un seul pour la première, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, ainsi de suite, en doublant jusqu'à la soixante-quatrième. Le Roi l'accorda sans examen; mais ce fut pour lui une source nouvelle de reflexions, lorsque ses trésoriers lui firent voir qu'il s'étoit engagé au-delà

de ce qu'il pouvoit fournir. On a évalué la somme de ces grains de bled à 16384 villes, dont chacune contiendrait 1024 greniers, dans chacun desquels il y auroit 174762 mesures, & dans chaque mesure 32768 grains.

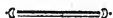


L'USAGE des jettons n'est pas fort ancien. Ce n'est qu'en France qu'on peut en trouver l'origine. Encore n'y remonte-t-elle pas au-delà du quatorzième siècle. On les appela d'abord *Gettoin*, *Geteurs*, *Giel*, *Gietons*, d'où s'est formé depuis plus d'un siècle celui de jetons, dont la racine est comme pour les autres le mot jeter, alors synonyme de compter. On disoit sous Louis XII : *Qui bien jettera, son compte trouvera.*



L'ORIGINE de l'usage qui oblige les Avocats de signer leurs écritures peut être rap-

portée à une Ordonnance du Roi Jean en 1363. Ce Prince, dans la vue de réprimer le luxe oratoire dont on se piquoit dans son siècle, plus encore qu'à présent, défend de plaider plus de deux fois dans la même cause, & proscriit sous des peines sévères toutes répétitions inutiles, toutes digressions, toutes déclamations. *Et afin, ajoute-t-il, que la science expérimentée des Avocats soit mieux connue de la Cour, & qu'ils soient de plus en plus animés à écrire bien, succinctement & essentiellement, ils mettront dans la suite leurs noms & leurs surnoms, en fin des mémoires & écritures qu'ils composeront pour leurs cliens.*



PLUSIEURS titres du moyen âge portent ces dates : *le lundi d'après les Buies, le vendredi d'avant les Brandons*. On donne plusieurs origines de ces formules. Quelques Savans regardent le jour des Buies & celui des Brandons comme le même

jour, & disent que c'étoit le premier dimanche de Carême. Ce nom, ajoutent-ils, lui vient d'un reste de paganisme qui subsiste encore en quelques endroits de la Champagne. Le soir de ce dimanche, les enfans portent dans les rues des flambeaux de paille, sans lesquels les payfans seroient alarmés sur le sort de leurs arbres & de leurs moissons. Un autre usage qui se pratique à Donchery, petite ville sur la Meuse, fait douter de l'origine qu'on vient de rapporter. On y donne le nom de Dimanche des Buïres au troisième dimanche de Carême, & ce jour-là le peuple va réciter des prières auprès d'une fontaine qu'on dit être miraculeuse, & en rapporte de l'eau dans des pots qu'on nomme *Buïres*. Le premier Dimanche de Carême est nommé le dimanche des *Boures*, parce qu'il est d'usage de brûler des étoupes à la porte de ceux qui ont des enfans à marier. Ce qu'il faut conclure de ce détail, c'est qu'on ignore l'origine de ces formules

comme celles de mille autres usages dont il nous reste quelques traces. Mais du moins la remarque peut n'en pas être inutile.



AUTREFOIS on estimoit beaucoup en France un grand pied ; & la longueur des souliers , sur-tout dans le 14^e siècle , étoit la mesure de la distinction. Les souliers d'un Prince avoient deux pieds & demi de long ; ceux d'un haut Baron , deux pieds. Le simple Chevalier étoit réduit à un pied & demi. M. de Saint-Foix pense que c'est de-là que nous est restée l'expression : *il est sur un grand pied dans le monde*. Cette expression , quelle que soit son origine , a souvent fait naître des plaisanteries. Un Boslu , qui savoit l'histoire apparemment , voulut un jour faire usage de ce Proverbe contre un homme qui avoit un pied très-grand , mais sans aucune prétention à la noblesse. *Il faut avouer*, lui dit-il ; *que vous êtes , Monsieur , sur un grand pied dans le monde*. L'homme

au grand pied se contenta de lui répondre froidement : *il est vrai, Monsieur, que la fortune ne m'a pas tourné le dos.*



A Tilly, dans l'Élection de Mantes, chaque Censitaire est obligé d'apporter à son Seigneur le jour de son mariage, deux poulets, deux gâteaux & deux bouteilles de vin ; c'est ce qu'on nomme *le plat du jeune marié.*



DANS le 16^e siècle il subsistoit encore au Bourg de Chillac en Auvergne un usage assez singulier. Le jour de S. Gal, c'est le 1^{er} Juillet, le Châtelain du Bourg achetoit, aux dépens du Seigneur, mille ou douze cens œufs, & accompagné de la justice, il alloit en cérémonie à la Ville de Langeac, dont S. Gal est le Patron. Ils y entroient par une porte consacrée à cette cérémonie & parcouroient plusieurs rues en jettant ces œufs

au peuple , parmi lequel ils excitoient bientôt des débats & des querelles. Cet usage , fondé sur une coutume très-ancienne , avoit toujours paru si sacrée , qu'en 1360 la Ville de Langeac étant fermée , à cause de quelques partis Anglois qui couroient l'Auvergne , on présenta requête au Seigneur pour obtenir l'ouverture d'une porte de la Ville , différente de celle où passoit la cérémonie , qu'on craignoit de troubler. Depuis , cet usage étant devenu une source de débats entre le Seigneur de Langeac & celui de Chillac , le Connétable de Bourbon , en qualité de Sire de Mercœur , l'abolit en 1522 , & tourna à son profit la dépense inutile qu'on avoit faite jusqu'alors.



LE Prieur de S. Thomas d'Epéron , dont le bénéfice doit tous les ans foi & hommage au Seigneur du château de Montorgueil , qui est uni à Rambouillet , est obligé , chaque année , de se trouver , au moins par

Procureur, le lendemain de Pâques, à la place où étoit l'ancien château de Montorgueil. Il doit être botté & éperonné, avoir l'épée au côté, une nappe blanche en écharpe, croisée d'une autre écharpe en pervenche *, sur la tête une couronne de la même plante & des gants blancs aux mains. Ainsi équipé, il monte sur un cheval qui doit avoir les quatre pieds & le chanfrein blanc, & à l'arçon de la selle doit être attachée une bouteille ronde de verre, couverte d'osier & remplie de vin. Pour le cavalier, il doit tenir devant lui un grand gâteau, fait de la fleur d'un minot de bled & orné de pervenche. C'est dans cet équipage qu'il se présente devant le château & crie trois fois : *Monseigneur de Montorgueil, êtes-vous ici ou gens pour vous ?* On lui donne acte de cet hommage, malgré les protestations du Procureur Fiscal de Montorgueil, qui doit les renouveler tous les ans. Outre ces formali-

* C'est une plante vulnérable, dont la fleur est bleue, du moins dans l'espèce commune.

tés, le Prieur d'Epéron amène avec lui un Maréchal, pour visiter ensemble l'équipage ou le cheval sur lequel il est venu. Un autre Expert est nommé par les Officiers de Montorgueil, & s'il manquoit le moindre clou aux fers, le cheval seroit confisqué, ainsi que l'année des dixmes du Prieur & le muid de bled dont on a fait le gâteau ; ce muid est évalué à 60 liv. Le gâteau même, les gants & la bouteille sont distribués à la Justice.



ON dit tous les jours pour affirmer un fait, *j'en mettrois ma main au feu*. Cette folle expression vient sans doute de l'usage du *jugement de Dieu par le feu*, si connu parmi nous dans les siècles de la Chevalerie. C'étoit une de ces épreuves superstitieuses, dont on appuyoit le serment dans les affaires douteuses. L'épreuve par le feu consistoit à soulever deux ou trois fois une barre de fer ardente, & quelquefois à mettre la main dans un gantelet de fer rouge. S'il ne paroïsoit

point de marque de brûlure, au bout d'un certain tems, ou suivant la nature & à l'inspection de la plaie, l'accusé étoit absous ou déclaré coupable, comme s'il avoit été jugé par Dieu lui-même. Pendant cette opération, des Prêtres récitoient les prières d'usage.



PHYSIQUE AMUSANTE

O U

CHOIX D'OBSERVATIONS

C U R I E U S E S ,

*AVEC quelques Jeux de Physique &
des Secrets, soit pour l'économie,
soit pour l'agrément.*





PHYSIQUE AMUSANTE.

CHAPITRE I.

*M É M O I R E (1) sur la prodigieuse
divisibilité de la Matière.*



PARMI un grand nombre d'expériences & d'observations qui établissent la divisibilité de la matière à l'infini, les Arts en présentent une preuve sensible dans la ductilité des métaux, c'est-à-dire, dans l'aptitude qu'ils ont reçu de s'allonger au gré de l'ouvrier. Cette propriété commune à tous les métaux,

(1) Ce morceau qui a été fait il y a quelques années, nous a été communiqué par une personne amie des arts. Comme il contient beaucoup d'observations curieuses, qui ne sont rassemblées dans aucun livre, nous avons cru devoir l'insérer dans un Recueil également consacré à l'instruction & à l'amusement.

est au` suprême degré dans l'or qui est le plus dur , le plus compact de tous.

Sans parler des calculs surprenans de Rohault (1) qui sont presque dans tous les livres , Boyle a prouvé qu'un grain d'or mis en feuilles , peut couvrir une surface de 50 pouces quarrés (2). D'où il conclut qu'un pouce pouvant se diviser au moins en cent parties sensibles , si on tire des lignes paralleles par tous les points de division , ce grain seul donnera plus de 500000 quarrés , à la vérité fort petits , mais néanmoins sensibles aux yeux d'un observateur attentif (3). M. de Réaumur , éclairé des lumières de ces premiers Physiciens , a découvert aussi qu'une once d'or , qui , sous la forme d'un cube , n'a pas la moitié d'un pouce dans ses trois dimensions , peut couvrir une surface de plus de 146 pieds quarrés. Or , com-

(1) Physf. Tom. I. Premiere Partie. Ch. 9.

(2) *De mirâ effluv. subtilitate.*

(3) Acad. des Scien. A. 1713.

bien faut-il de feuilles pour former une once ? Du tems de Pline, on en comptoit plus de 750 (1). Le P. Merfenne alloit jusqu'à 1600 ; mais les expériences du célèbre Académicien ont montré qu'on étoit encore au-dessous du vrai. Il y a donc telle feuille qui n'a pas un $\frac{1}{1000}$ de ligne, mais ce $\frac{1}{1000}$ est encore une épaisseur considérable, si on la compare à celle de l'or qui couvre les lames d'argent filées sur la soie. Je dis les lames d'argent ; ce n'est pas que l'or ne puisse produire lui seul un fil d'une longueur étonnante, de 800 pieds, par exemple, (2) comme l'a fait voir un Artiste d'Ausbourg (3). Mais renfermons nous dans l'expérience journalière ; outre qu'elle ne peut être révoquée en doute, elle réunit encore l'avantage de démontrer à la fois la ductilité prodigieuse de deux métaux.

Personne n'ignore que ce que l'on nom-

(1) Hist. Nat. L. 33. Ch. 3.

(2) Muschenbrœck. Ess. de Physiq. T. I.

(3) Encyclop. mots *Ductilité & Divisibilité*.

me communément fil d'or, n'est que du fil d'argent doré (1). On le tire d'une grosse barre d'argent, que l'on prend, du poids d'environ 45 marcs, & on lui donne la forme d'un cylindre, qui a 15 lignes de diamètre, & un peu moins de 21 pouces de hauteur. On le dore ensuite avec une quantité de feuilles qui n'excèdent jamais le poids de 6 onces & qu'on diminue quelquefois jusqu'à une; après cela, on le fait passer avec force par une filiere, c'est-à-dire, par un plan d'acier, percé d'une infinité de trous qui vont toujours en décroissant. Il s'allonge aux dépens de son diamètre, qui devient 9000 fois plus petit. Le lingot aussi fin, aussi délié qu'un cheveu, a, au lieu de 22 pouces, 10, 163, 520 pieds, qui, réduits en toises, donnent près de 97 lieues; à 200 toises la lieue. Mais ce n'est pas tout; on le fait encore passer entre deux rouleaux d'acier poli qui l'écrasent, l'applatissent & l'allongent d'un septième. Il égale donc à

(1) Réaumur, *ubi supra*.

présent 111 lieues; aussi est-il réduit en lames bien étroites, dont l'épaisseur n'est que de $\frac{1}{256}$ de lignes. Cependant la petite couche d'or n'a point quitté le lingot; (1) la vue la plus perçante, armée du meilleur microscope, n'y découvre aucun vuide: le fluide le plus subtil, la lumière elle-même, ne peut y trouver un passage. (2) Ajoutez que si l'on fait dissoudre dans de l'eau forte une pièce de cet or laminé, on n'aperçoit plus que la place de l'argent qui a été dissous, & l'or tout entier forme de petits tuyaux creux. Quelle en doit être la finesse! L'imagination se refuse d'abord à ce calcul qui l'effraye. Cependant, en supposant qu'on ait appliqué sur l'argent 2 onces d'or, & en supputant la surface qu'elles couvrent, après le travail des Tireurs, on trouvera qu'elles enveloppent chacune 1190 pieds quarrés, au lieu de 146 qu'elles occupoient sous les marteaux des Batteurs. Ainsi,

(1) Encyclop.

(2) Réaumur *loco cit.*

dans les endroits où l'or est le moins mince , leur épaisseur sera de 550000 lignes. Que sera-ce , si l'on n'emploie qu'une once ? Si le lingot pressé davantage entre les roues , se divise en 4 lames de 111 lieues , qui égalent ensemble 444 lieues ou 27006672 lignes , qu'un ouvrier adroit partageroit encore chacune en dix parties.

Cette expérience est frappante ; il n'est plus étonnant qu'on réduise l'or en poudre , qu'on l'applique si aisément sur des corps étrangers , enfin , qu'une simple trace de son passage sur quelque endroit , suffise pour y répandre l'éclat. Mais , me dira-t-on , ce qui prouve la ductilité d'un métal en particulier , ne semble pas décisif pour la divisibilité en général. Quelque étendue que vous donniez à vos divisions , vous trouverez enfin des bornes que vous ne pourrez franchir ; vous arriverez à un terme , au-delà duquel la matière ne fournira plus à vos opérations.

Il est vrai que le secours de l'art pourra manquer à l'homme ; aussi , pour démontrer

se que la grossièreté de ses instrumens ne permet pas d'exécuter, nous observerons ce que la nature fait faire tous les jours aux plus petites bêtes.

Tout le monde connoît ce ver merveilleux qui produit la soie ; il a sous sa bouche deux filières, par lesquelles il moule ce fil précieux. (1) Des Naturalistes en ont trouvé sur une des coques 930 pieds, qui ne pèsent pas 2 grains $\frac{1}{2}$; ce fil qui échappe presque à la vue ; est cependant double & collé dans toute sa longueur, ce qui revient par conséquent à près de 2000 pieds.

Il en est de même de l'araignée. Cet insecte qui ne se montre que pour périr, est celui qui peut le mieux nous apprendre jusqu'où la nature fait alonger une liqueur gluante. La soie dont il enveloppe ses œufs étant plus cassante que celle des vers, ne peut devenir flexible qu'après avoir été extrêmement divisée ; aussi l'est-elle à un point étonnant. Suivant la découverte de M. de Réaumur,

(1) Boyle, Pluche & autres.

qui a fait une anatomie délicate de cet insecte, il a, près de l'anus, six ouvertures, dont chacune plus fine qu'une tête d'épingle, donne passage à mille fils; & ces fils sont, à l'égard d'un cheveu, moins gros que ne l'est le *trait doré*, par rapport au cylindre dont il a été tiré. Cette merveille se voit dans une grosse araignée qui fait ses œufs. Que sera-ce des petites qui en sortent sept à huit cens à la fois? A peine elles sont nées, & déjà elles filent des toiles; déjà elles fournissent autant de fils que leurs meres. On peut juger de la ténuité de ces fils & de celle des filières par la proportion qui se trouve entre le corps de la grande araignée & celui des sept ou huit cens qui en sont sorties. » Si on en fait
 » soit le calcul, même en mettant au plus
 » bas pied, dit l'ingénieux Historien de
 » l'Académie, on tomberoit dans des
 » abymes de petitesse, & l'on auroit tort de
 » penser que ce fussent encore là les derniers ». Ces petits êtres sont immenses, si on les compare à mille autres, que la faiblesse de nos yeux nous dérobe,

Placés entre deux infinis, l'un de grandeur, l'autre de petitesse, il s'en faut, en effet, de beaucoup, que nous appercevions tout ce qui habite sur la terre. Nous voyons depuis l'éléphant jusqu'au ciron. Que nous sommes éloignés de croire qu'au ciron commence un peuple d'animalcules dont il est l'éléphant; qu'une goutte d'eau grosse comme un grain de millet en offre jusqu'à 45000; qu'un grain de sable, presque invisible, en peut contenir 294, 000, 000, très-vifs & très-variés; qu'ils pourroient sauter par milliers sur la pointe d'une éguille! Telles sont cependant les merveilles que le microscope a découvertes à plusieurs Physiciens célèbres, à Lewenœck, à Keil, à Malezieu, à Joblot, & qu'il peut découvrir tous les jours dans les infusions des végétaux, jusque dans une goutte de cette écume qui flotte sur les étangs. Mais nous ne sommes point au terme. Dès que nous admettons l'existence de ce petit peuple, nous ne pouvons refuser de reconnoître des parties encore plus petites, & c'est mê-

me, l'ordre & le nombre de ces parties qui mettent ces espèces d'atômes au rang des animaux. Ils ont des muscles, des nerfs, des veines, du sang; dans ce sang, des esprits, des humeurs; dans ces humeurs, des gouttes; dans ces gouttes, des vapeurs, composées elles-mêmes de mille autres corpuscules insensibles, à la vérité, mais étendus & par conséquent susceptibles de division. Que dire de la peau qui les couvre! Hérissée de poil ou de soie, peinte souvent de couleurs différentes, elle porte quelquefois des créatures encore plus petites, qui en soutiennent une multitude à leur tour. Allons plus loin, s'il est possible: ces animaux ont des petits; ceux-ci en renferment encore d'autres aussi bien organisés que les premiers; ainsi de suite, sans qu'on puisse jamais, dit M. de Fénelon, (1) » s'arrêter » dans cette composition infinie d'un tout » si infini ».

En effet, si l'art tout borné, tout grossier

(1) Démonst. de l'exist. de Dieu. N^o 21.

qu'il est, a pu produire des prodiges de délicatesse & de subtilité qui échappent à la vue, (1) s'il a pu tailler dans le marbre un char à quatre chevaux, assez petit pour être couvert avec son conducteur par l'aile d'un moucheron; (2) s'il a su creuser un grain de poivre qui pût contenir, sans être entièrement rempli, 1600 petits gobelets d'ivoire, soutenus chacun sur un pied: (3) pourquoi douterions-nous de la fécondité de la nature? pourquoi mettrions-nous des bornes à la puissance d'un Etre qui n'en connoît pas?

Le microscope, en nous découvrant un nouveau monde, fait donc sentir toute la force de ce mot de Pascal sur l'imagination: » Elle » se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir ». On peut contempler dans mille autres objets les sources intarissables de cette divisibilité; & d'abord on

(1) Plin. Hist. Nat. L. 36. Ch. 5.

(2) De Rham, Th. Phys. L. 8. Ch. 4. N° 11.

(3) Ray, Sagesse de Dieu, première Partie.

peut les admirer dans les qualités sensibles des corps.

Les odeurs, par exemple, consistent, de l'aveu de tous les Physiciens, dans des corpuscules qui s'exhalent des corps odoriférans, & qui viennent frapper les fibres du nez, plus ou moins agréablement, selon qu'ils sont plus ou moins grossiers, plus ou moins agités. Il suit de-là qu'on doit trouver de ces particules par-tout où les odeurs frappent nos organes. Or, à quelle distance ne les frappent-elles point ! Suivant *Varennius*, Géographe Hollandois, du dernier siècle, lorsque les épiceries sont dans leur maturité aux Isles du Levant, les marchands en sont avertis par l'odeur à 3 ou 4 lieues. (1). La canelle, en particulier, embaume toute l'Isle de Ceylan ; (2) & l'odeur qu'elle répand dans l'air est assez forte, assez divisée pour frapper les voyageurs à 10, & même à 30

(1) Chardin, Voyag. en Perse, in-12. Tom. III.

(2) Boyle, *De nat. determin. effluy.* Hist. Moderne, Tome V.

ou 40 lieues en mer. Enfin, si l'on en croit le P. du Tertre, (1) les Nègres des Antilles distinguent un Nègre d'un François, en sentant seulement la place sur laquelle ils ont marché. Peut-être ces faits ne sont-ils pas exemts de merveilleux ; mais du moins l'expérience journalière prouve qu'ils ne sont pas entièrement impossibles. Des chiens poursuivent un cerf pendant six heures, quelquefois sans avoir d'autre guide que l'odeur qu'il laisse échapper de son corps, & qui s'arrête sur les herbes qu'il a foulées dans la fuite. Quel est donc le nombre de ces corpuscules, puisqu'ils tracent la route à 40 animaux, à la vue desquels le cerf se dérobe souvent ! Nous sommes incommodés de la poudre & du soufre à une distance assez considérable. Le musc se fait sentir dans l'étendue d'un vaste appartement, & cela sans qu'il paroisse une diminution sensible dans le petit grain d'où l'odeur s'exhale.

(1) Hist. des Antilles, J. des Sçav. Avril 1767.

Pour citer enfin un exemple particulier , (1) Boyle avoit une paire de gans d'E(pagne , qui , depuis 30 ans , conservoient leurs parfums , quoiqu'il les eût souvent exposés au grand air ; effet que l'on doit moins attribuer à la quantité des odeurs qu'à leur prodigieuse divisibilité.

Si nous passons à la lumière, les preuves n'en seront pas moins surprenantes ; (2) Nieuwentyt a démontré que dans l'espace d'une seconde il sort d'une chandelle allumée 418660¹² de parties de lumière. Mais, sans nous arrêter à ce calcul auquel les expressions même se refusent, il suffira de remarquer que la diminution est encore moins sensible, par rapport au soleil. Ce vaste océan de lumière la prodigue par une effusion continuelle ; elle nous éclaire tous les jours ; tous les jours elle traverse 600000 lieues en très-peu de tems. Cependant , dans le système de Newton , le soleil ne perd par heure qu'une quantité de ma-

(1) *De mirâ subtilitate effluv.* Ch. 5.

(2) *Existence de Dieu.* L. 3. Ch. 2.

rière lumineuse , plus petite qu'un grain de sable. Ici l'arithmétique est facile : par jour il en perd donc 24 , par année 8760 ; enfin , depuis la naissance du monde jusqu'en 1762 , (1) il s'en est écoulé 50480882.

La théorie de la lumière nous conduit naturellement à celle des couleurs. Quoique leur nature dépende de l'assemblage & de la figure des petites lames qui la composent , cela n'empêche pas que la ténuité , plus ou moins grande de ces parties , n'en soit généralement reconnue pour la cause principale. La chymie nous met sous les yeux des mélanges de couleurs , qui prouvent également la porosité des corps & leur divisibilité. Telles sont ces fameuses liqueurs que l'usage a nommées *encres de sympathie*. Elles consistent , comme on sçait , l'une , dans une préparation de litarge & de vinaigre distillé , l'autre , dans un mélange de chaux vive & d'orpiment , délayés dans de l'eau commune

(1) C'est l'époque où ce Mémoire a été composé.

& digérés dix à onze heures sur un feu de sable. On écrit avec la première sur un papier blanc, des mots, des syllabes, qui ne paroissent point quand l'écriture est sèche. On le met alors dans les premières feuilles d'un livre d'une certaine épaisseur, & on étend sur la dernière feuille de ce volume la seconde liqueur, qui est fort spiritueuse & fort pénétrante. Après deux ou trois minutes, la vapeur, c'est-à-dire, cette liqueur divisée en très-petites parties, s'insinue à travers les 4 ou 500 pages du livre, & va colorer d'un brun noir les caractères tracés sur le papier.

Les dissolutions des métaux, loin d'être étrangères au sujet qui nous occupe, sont, au contraire, de nouvelles preuves de la même vérité. (1) Boyle, qu'on ne peut se dispenser de citer dans cette matière, jeta un grain de cuivre dissous par l'esprit de sel ammoniac dans une masse d'eau, du poids de 28534 grains, & dont le volume étoit de

(1) *De mirâ efflux. subtilitate.*

10257 pouces cubiques : toute cette quantité fut teinte en bleu. Un pouce cubique ayant un million de parties visibles , le grain de cuivre s'étoit donc divisé en 10257000000 de particules. On peut pousser plus loin l'expérience. Si l'on fait tomber une goutte de cette eau colorée sur une lampe allumée , (1) elle se divise encore assez pour produire une flamme bleue pendant une demie-heure.

Il en est de même des infusions des minéraux & des matières végétales. Un seul grain de vitriol teint sensiblement 9216 grains d'eau commune. (2) Le bois d'Inde & celui du Brésil en colorent aussi une grande quantité, en lui abandonnant le suc que la nature a placé entre leurs fibres. C'est enfin par des particules extrêmement divisées , que l'on donne cette agréable variété de couleurs , non-seulement aux étoffes , mais même aux pierres les plus dures.

(1) Regnault, Entret. Physiq. Tome I.

(2) Académie des Sciences , 1706.

Ces preuves se retrouvent dans la nature. D'où viennent les eaux troubles que roulent les rivières après les pluies & les fontes des neiges, sinon de ce qu'elles reçoivent alors d'autres eaux chargées de sables & de terre ? De même on a prouvé & c'est un témoignage de M. l'Abbé Noller, (1) l'opinion la plus commune & la plus vraisemblable, que la salure mêlée d'amertume qu'on remarque dans les flots de la mer, vient de ce qu'elle dissout dans son lit des mines de sel & de bitume. Les fontaines ont encore des phénomènes dont la divisibilité infinie de la matière donne l'explication. Elles s'impregnent la plupart dans le sein de la terre, de plusieurs corpuscules, qui, s'insinuant ensuite à la faveur de leur petitesse dans nos veines & dans nos artères, ou épaississent le sang & altèrent la santé, en renversant, par une fermentation extraordinaire, les loix de la circulation, ou dissipent les molécules, dégorgent les canaux & ren-

(1) Leçons de Physique, Tome I & IV.

dent au sang sa fluidité. De-là les qualités différentes des sources minérales.

On voit des eaux chargées d'huiles & des esprits volatils de matières combustibles, s'enflammer tout-d'un-coup lorsqu'on les présente à la chaleur d'une lampe, ou même simplement à l'air. (1) Quelques-unes comme celles du Lac Neaugh en Irlande, changent les corps qu'on y plonge, ou en pierres ou en métaux. D'où peut venir cette espèce de métamorphose, sinon des particules qu'elles ont entraînées en passant dans les mines & dans les carrières, & qu'elles déposent sur les corps qu'on plonge dans leur sein?

Les fluides considérés en eux-mêmes, peuvent encore fournir des preuves frappantes de la divisibilité. Suivant les expériences de différens Physiciens, un pouce cube d'eau peut être divisé sensiblement en dix mille millions de parties. Une seule goutte en contient plus de vingt-six millions. Elle acquiert

(1) Journal des Sçavans, Mai 1686.

par la dilatation un volume 1300 ou 1400 fois plus grand que celui qu'elle avoit avant l'action de la chaleur. Sans cette extrême petitesse, comment les parties seroient-elles si mobiles, si faciles à glisser les unes sur les autres? Il en est ainsi de l'air. Qui peut apercevoir cet élément dont Pyrrhon lui-même n'a pas osé contester l'existence? Cependant c'est l'air qui nous fait vivre par la respiration; il est le véhicule de la lumière, des sons, des odeurs. On doit encore admettre plus de subtilité dans les particules du feu, puisque, comme on l'apprend tous les jours, il n'est aucun mixte qu'elles ne décomposent, aucun corps où elles ne s'insinuent.

Concluons, de ces observations réunies, que la divisibilité des corps à l'infini n'est point une chimère. Si certaines parties de la matière ne peuvent point se diviser, ce n'est pas qu'il n'y ait plus de parties à séparer, c'est parce qu'il nous manque des instrumens assez subtils pour en interrompre la continuité. Infinie dans l'ordre métaphysique.

que , cette divisibilité est proportionnée dans l'ordre naturel , à l'activité des Agens que l'Ette Suprême a mis dans l'univers.



C H A P I T R E I I .

O U V R A G E S s u r p r e n a n s d e M é c h a - n i q u e .



NABIS, Tyran de Sparte, avoit inventé une Machine qui feroit honneur à son génie pour la Méchanique, si l'horrible usage auquel il l'employoit ne révoltoit pas l'humanité. Cette Machine qu'il nommoit *Apega*, du nom de son épouse, représentoit une femme revêtue d'habits magnifiques, & parfaitement semblable à la sienne. Lorsque Nabis vouloit obtenir de l'argent de quelque citoyen, & qu'on refusoit de se rendre à ses demandes, il disoit : « Peut-être n'ai-je » pas le talent de vous persuader ; mais » j'espère qu'*Apega* pourra y réussir ». Alors la Machine paroissoit, & Nabis prenant la fausse *Apega* par la main, la conduisoit à

l'homme qui le refusoit. La femme prétendue, dont les mains, les bras & le sein étoient hérissés de pointes de fer, que les habits cachoient, embrassoit le citoyen infortuné, & le serrant entre ses bras, le forçoit, par ses caresses meurtrières, à livrer ses biens au cruel auteur de cette invention. Quelques ressorts placés dans l'intérieur de la Machine, la rendoient susceptible de tous ces mouvemens.



UN des plus grands Méchaniciens que l'Europe ait eu, c'est J. Trucher, Carme, plus connu sous le nom de P. Sebastien, qui étoit son nom de religion. Il avoit inventé pour Louis XIV une Machine à transporter de gros arbres tout entiers, sans les endommager, de sorte, dit M. de Fontenelle, son historien, que du jour au lendemain, Marly changeoit de face, & étoit orné de longues allées arrivées de la veille.

Deux tableaux mouvans qu'il avoit en-

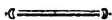
core fait pour Louis XIV , n'étoient pas moins dignes d'admiration. Le premier , que le Roi appeloit son petit Opéra , changeoit cinq fois de décoration à un coup de sifflet qui sortoit du Tableau même. C'étoit une petite boule , placée au bas de la bordure , qui donnoit ce coup quand on la tiroit un peu. Elle étoit aussi le principe de tout le mouvement de cet Opéra. Les cinq actes étoient représentés par des figures qui jouoient , par leurs gestes , & exprimoient ainsi les sujets dont il s'agissoit. Cet Opéra recommençoit quatre fois de suite , sans qu'il fut besoin de remonter les ressorts ; & si on vouloit arrêter le cours d'une représentation à quelque instant que ce fût , on le pouvoit , par le moyen d'une petite détente cachée dans la bordure. Ce Tableau , long de seize pouces six lignes sans la bordure , & haut de treize pouces quatre lignes , n'avoit qu'un pouce trois lignes pour renfermer les machines , dont le nombre étoit aussi prodigieux que leur délicatesse.

Le second Tableau , plus grand , & encore

plus ingénieux , représentoit un paysage , où tout étoit animé. Une riviere y couloit ; des tritons , des sirenes , des dauphins ; nageoient de tems en tems dans une mer qui bornoit l'horison. On chassoit , on pêchoit ; des soldats alloient monter la garde dans un citadelle élevée sur une montagne ; des vaisseaux arrivoient dans un port ; le Pere Sébastien lui-même étoit là qui sortoit d'une église , pour remercier le Roi d'une grace nouvellement obtenue par les Carmes ; le Roi y passoit en chassant avec toute sa suite.



ON voyoit à Paris vers 1690 un carrosse ou chaise , que le laquais , monté derriere , faisoit marcher. Il n'avoit qu'à appuyer alternativement les deux pieds sur deux pièces de bois , qui communiquoient à deux petites roues cachées dans une caisse posée entre les roues de derriere , & attachées à l'essieu du carrosse.



M. de Camus , gentilhomme Lorrain , auteur d'un Traité des Forces Mouvantes , avoit fait un petit carrosse fort singulier , pour amuser le Roi dans son enfance. Ce carrosse tournant sur une table vers les bords , les chevaux alloient en courbette , plioient les jambes & posoient à terre les pieds de derriere. Le petit cocher avoit la facilité de tirer les rênes des chevaux , soit pour tourner , soit pour aller en ligne directe , & de tems en tems il donnoit des legers coups de fouet. Le carrosse ayant fait un certain chemin , s'arrêtoit ; le page qui étoit couché sur la soupente , alloit ouvrir la portiere , pendant qu'un laquais descendoit de derriere le carrosse. La Dame , tenant un plaçet à la main , sortoit aussi de sa voiture , & le présentoit après avoir fait une révérence très-respectueuse. Pendant ce tems-là le page , attaché à la portiere , s'amusoit à la faire remuer. La Dame , après avoir

avoir attendu quelque tems , comme pour écouter la réponse , faisoit une seconde révérence & remontoit dans son carrosse. Le page ayant refermé la portiere , se replaçoit sur sa soupente ; le cocher touchoit ses chevaux , & , quand ils étoient partis , le laquais couroit après le carrosse pour sauter à sa place.



IL n'est presque personne qui n'ait entendu parler du Flûteur Automate , fait par M. de Vaucanson , vers 1738. C'est une statue de bois de cinq pieds & demi de haut , copiée sur le Faune de Coisevox , qu'on voit aux Thuilleries , assise comme lui sur un bout du rocher , & placée sur un piédestal quarré , de quatre pieds & demi de haut sur trois pieds & demi de large. Cette statue qui , sous le ciseau de Coisevox , paroît jouer de la flûte traversière , exécutoit réellement , grâce aux soins de M. de Vaucanson , douze airs différens , avec une précision très-étonnante.

Voici le mécanisme de ce Flûteur Automate : A la face antérieure du piédestal ; le panneau étant ouvert , on voit à la droite un mouvement qui , par le moyen de plusieurs roues , fait tourner en dessous un arc d'acier , de deux pieds six pouces de long , coudé en six endroits dans sa longueur , par égale distance , mais en des sens différens : A chaque coude sont attachés des cordons qui aboutissent à l'extrémité des panneaux supérieurs de six soufflets , de deux pieds & demi de long sur six pouces de large , rangés dans le fond du piédestal , auquel leur panneau inférieur est attaché à demeure , de sorte que lorsque l'arc tourne , les six soufflets se haussent & se baissent successivement les uns après les autres.

Au-dessus de chaque soufflet est une double poulie , dont les diamètres sont inégaux , pour donner plus de levée aux soufflets autour du grand diamètre de trois de ces poulies ; du côté droit se roulent aussi trois cordons qui aboutissent aux panneaux supérieurs de trois autres soufflets placés sur le

haut du bâti. Lorsque chaque cordon commence à tirer le panneau du soufflet où il est attaché, il fait mouvoir un levier placé au-dessus entre l'arc & les doubles poulies. Ce levier, par différens renvois, aboutit à la soupape qui se trouve au-dessous du panneau inférieur de chaque soufflet, & les neuf soufflets mus sans bruit & avec peu de force, communiquent leur vent dans trois tuyaux séparés, dont chacun reçoit celui de trois soufflets.

Pour introduire le vent dans la bouche de la figure, ces trois tuyaux aboutissent à trois petits réservoirs placés dans la poitrine, & forment, par leur réunion, un seul tuyau, qui, montant par le gosier, vient former dans la bouche une cavité, terminée par deux petites lèvres posées sur le trou de la flûte. Au dedans de cette cavité est une languette mobile, qui ouvre & ferme au vent le passage que lui laissent les lèvres de la figure.

Les mouvemens nécessaires pour modifier le vent qui entre dans la flûte, en variant sa

vîresse suivant les différens tons , s'exécutent au moyen d'un cylindre de deux pieds & demi de long , sur lequel est un clavier , & de plusieurs claviers dont sept répondent aux doigts , quatre pour la main droite , & trois pour la gauche. Chaque bout du doigt est garni de peau , pour imiter la moelle du doigt naturel , & boucher exactement le trou sur lequel il est posé.



EN 1754 on a fait voir à Paris un autre Automate , qui n'excita pas moins l'attention des Curieux & des Physiciens. Il articuloit des mots , & faisoit aussi plusieurs mouvemens semblables à ceux d'une figure animée. Le Roi a fait démonter la machine devant lui , parce qu'on répandoit qu'un enfant caché dans l'intérieur , étoit la cause de toutes ces opérations , dont le principe est toujours une énigme pour le spectateur ordinaire. On a reconnu par l'examen , que l'Auteur , pour imiter le son de la voix , s'étoit servi d'une hanche de haut-bois , qu'un

soufflet faisoit jouer. L'articulation étoit aussi formée par le moyen d'un cylindre, qui faisoit mouvoir des lèvres. Pour rendre le son plus analogue à celui de la voix humaine, il y avoit un tonneau placé de manière qu'il répondit aux deux autres pièces. La puissance qui mettoit la machine en mouvement, étoit toute renfermée dans une petite boîte, & la simplicité de cet ouvrage étoit ce qu'on y trouvoit de plus surprenant.



M. de Kempel, Conseiller Aulique & Directeur Général des Salines en Hongrie, s'est montré digne rival de M. de Vaucanson. On voit dans son Cabinet à Presbourg un Automate qu'il a achevé en 1769, & qui peut jouer aux échecs contre les plus habiles joueurs. Cet Automate représente un homme de grandeur naturelle, habillé à la manière Turque, assis devant une table d'environ trois pieds & demi de longueur sur deux pieds & demi de largeur. Cette ta-

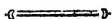
ble sur laquelle est un échiquier , est posée sur quatre pieds à roulettes , pour pouvoir être changée facilement de situation , & pour éviter tout soupçon de communication. Quand on veut jouer une partie avec l'Automate , on est étonné de la précision & en même tems de la variété des mouvemens du bras avec lequel il joue. Il lève ce bras & l'avance vers la partie de l'échiquier où est la pièce qu'il doit jouer. Ensuite , par un mouvement de poignet , il ramene la main au-dessus de la pièce , ouvre cette main & la referme bientôt pour saisir la pièce & la placer sur la case où il veut ; après ce mouvement , il repose son bras sur un coussin qui est à côté de l'échiquier. S'il doit prendre une pièce à son adversaire , par un mouvement entier du bras , il met cette pièce hors de l'échiquier & revient prendre sa pièce pour lui faire occuper la case que l'autre laissoit vacante.

Le merveilleux de cet Automate , c'est qu'il n'a point une suite de mouvemens déterminés : s'il se meut , c'est toujours d'a-

près la façon de jouer de l'homme qu'on lui oppose. On essaya une fois de lui faire une petite supercherie, en prêtant à la Dame la marche du Cavalier. L'Automate n'en fut pas la dupe; il prit la Dame & la remit à la case d'où on l'avoit fait partir. Tout cela, dit M. Dutens, homme de lettres connu, se fit avec la promptitude d'un joueur ordinaire. » J'ai fait, ajoute-t-il, des parties » avec plusieurs personnes qui ne jouoient » ni si bien, ni si vite que l'Automate, & » qui cependant auroient été fort choquées » qu'on les eut comparées avec lui ».

La cause de ce mouvement est dans le jeu de roues, de ressorts & de leviers, dont la table & la figure sont remplies. Pendant que les parties se faisoient, M. de Kempel se tenoit indifféremment ou à côté de la table, ou éloigné, quelquefois de cinq à six pieds. On s'est assuré que l'aiman n'avoit aucune part à la direction de ce jeu si digne de l'admiration du Mécanicien le plus instruit.





ON voit à Rome & dans les environs , des orgues hydrauliques. L'eau seule produit le vent sans le secours d'aucun soufflet , en même tems qu'elle fait aller une roue , dont le pignon engrenne dans un cylindre qui fait lever les touches. La plus curieuse de ces machines & la mieux entretenue est celle qui se voit dans la *Villa Pamphili*. Les airs en sont justes & agréables , & se répètent en écho.



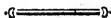
DANS la cuisine des Augustins de Rome , on remarque un Tourne-Broche qui va aussi par le moyen de l'eau , & le mécanisme non moins ingénieux de leur Marmite , qui avertit lorsqu'elle bout trop vite , ou qu'on y met de l'eau en trop grande quantité. *La Lande voyage en Italie.*





LE P. Kircker, célèbre Jésuite, connu par ses travaux sur l'Antiquité & sur la Physique, avoit imaginé & fixé dans sa chambre un tuyau, de manière que, quand quelqu'un l'appeloit, même à voix basse, à la porte du jardin qui étoit contigue, il l'entendoit aussi distinctement que s'il eût été auprès de lui, & il répondoit avec la même facilité. Il transporta ensuite sa machine dans son *Musæum*, & l'adopta avec tant d'art à une figure automate, qu'on la voyoit ouvrir la bouche, remuer les yeux, & qu'elle rendoit des sons articulés. Il vouloit par là donner une idée de la manière dont les Prêtres Payens trompoient un peuple crédule, en attribuant à des oracles divins ce qui n'étoit que l'ouvrage de la Méchanique.





DEUX ouvriers Allemands , l'un Orfèvre , l'autre Horloger , voulurent prouver , à l'envi , l'excellence de leur art. L'Orfèvre fit un petit charriot d'argent , où il y avoit des hommes & des femmes ; ce qui surprit davantage , c'est qu'il prit une mouche qu'il attacha avec de la cire contre le siège du cocher. L'insecte voulut s'échapper , & ses efforts faisoient aller le charriot. L'Horloger , de son côté , fit voir une araignée de cuivre , imitant le naturel , mais qui surprit moins. On alloit donner le prix à l'Orfèvre , lorsque l'Horloger prit l'araignée dans sa main , & la remit sur la table , sur laquelle on la vit courir comme si elle eût été vivante. C'étoit l'effet de ressorts d'une petitesse inconcevable.





EN 1680 on fit voir un cheval artificiel , capable de faire , en un jour , sept à huit lieues dans une plate campagne. *Voyez le Journal des Sçavans de 1680.*



CHAPITRE III.

Singularités d'Histoire Naturelle.

ARTICLE I.

De quelques Grottes célèbres.

Aux environs de Naples , près du Lac d'Anagno , est la fameuse Grotte du chien , haute d'environ neuf pieds , large de quatre & profonde de dix ; elle est creusée dans un terrain sablonneux ; on apperçoit à la voûte dans certains tems quelques gouttes d'une eau fort limpide , qui filtrent à travers le rocher & qui s'amassent en petit volume au fond de la grotte : mais le bas de la Grotte est continuellement occupé par des vapeurs chaudes & vitrioliques.

Aucun animal ne peut vivre dès qu'il est exposé à l'action de ces vapeurs ; les mou-

ches, qu'il est si difficile de faire périr dans la machine pneumatique, meurent dès qu'elles sont posées sur le sol de la Grotte. On dit que Charles VIII, Roi de France, y fit mourir un âne des plus robustes.

Les torches, dont la flamme est la plus vive, s'y éteignent aussi-tôt & sans bruit; la poudre n'y prend point feu. A l'entrée de la Grotte, les vapeurs sont plus actives que dans le fond; elles semblent même s'y élever à quelques pouces plus haut. Ces vapeurs qui sont très-épaisses, paroissent bleuâtres quand la porte de la Grotte est fermée.

Celui qui en a la clef a toujours près de lui un chien destiné à faire l'expérience de ces vapeurs aux yeux des curieux qui voyagent. M. l'Abbé Richard en parle ainsi dans sa Description d'Italie. » J'y ai vu, dit-il, l'ex-
 » périence du chiea, qui, en allant, étoit vif
 » & gai. Son maître le prit & le coucha sur
 » le dos en le caressant; il ne fit aucune dif-
 » ficulté d'obéir, mais tout de suite la va-
 » peur commença à le tourmenter, il se dé-
 » battit & poussa des cris excités par les an-

„ goisses qu'il éprouvoit ; ces cris dimi-
 „ nuèrent sensiblement & très-vîte ; alors il
 „ ne fut plus nécessaire de tenir le chien , il
 „ se roidit , ses yeux se tournèrent & il resta
 „ sans mouvement ; il étoit au point d'expi-
 „ rer , lorsque je le fis jeter hors de la Grot-
 „ te , sur le bord du Lac , où d'abord il fut
 „ absolument immobile ; peu-à-peu on le
 „ vit respirer , & remuer la tête comme s'il
 „ fut revenu d'un évanouissement. Ce pau-
 „ vre animal essayoit en vain de se soutenir
 „ sur ses jambes , qui lui refusoient le ser-
 „ vice ; cependant il paroissoit très-joyeux ,
 „ remuoit la queue , caressoit même les étran-
 „ gers ; enfin il se releva tout-à-fait , & se
 „ mit à courir sur le bord du Lac , sans cher-
 „ cher l'eau „ .

Le P. della Torre , célèbre Dominicain ,
 qui a donné une Histoire du Vésuve , éprou-
 va en 1748 , qu'un crapaud résistoit à cette
 vapeur pendant une demie-heure , & qu'un
 lézard n'étoit pas encore mort après trois
 quarts d'heure. Les oiseaux sont suffoqués
 beaucoup plus vîte. On assure qu'il y a en-

core aux environs de Naples d'autres Grottes, où l'on éprouve les mêmes effets que dans celle du chien. Celle-ci a pris ce nom ; (*Grotta del Cane*) de l'usage immémorial où l'on est d'éprouver sur des chiens le danger des vapeurs qu'on y respire.



A deux lieues de Verone, du côté de Padoue, on trouve une Grotte qui est fameuse par un autre genre de célébrité. C'est une espèce de labyrinthe creusé dans l'intérieur d'une montagne ; on y voit des salles, des allées, des routes, des arcs commencés, des sources, des incrustations, &c. Ces cavernes passent pour avoir une lieue de longueur : elles ne sont, sans doute, que des carrières qu'on a creusées anciennement, à peu-près comme le vaste souterrain de Conflans près Paris, qui s'étend jusque sous le Château de Vincennes & dont on trouve une description dans les *Nouvelles Recherches sur la France, Tome I. p. 234.*



QUELQUES curieuses que soient ces Grottes, elles n'approchent pas, sans doute, de celles d'Arcy-sur-Cure, Village à sept lieues d'Auxerre.

A cinq cens pas au-dessus de ce Village est une grande roche ceintrée, large d'environ quinze toises & ouverte en arcade, c'est l'entrée des grottes; elle est assez facile, mais après quinze ou vingt pas le terrain s'élève, & pour passer sous la voûte il faut se baisser & descendre ainsi sur le vrai plan de la Grotte. Sa largeur en cet endroit est de dix toises. Elle en a environ trois cens de profondeur.

Les congelations dont ces Grottes sont remplies, sont blanches, & la voûte où elles sont attachées, paroît haute de vingt, vingt-cinq & même trente pieds, la hauteur n'étant pas égale par-tout.

Celles qui pendent perpendiculairement du haut de la voûte en bas, forment des culs de lampe de toute grosseur, & qui descen-

dent , les uns plus , les autres moins , avec la plus grande diversité , dans leur configuration. Les côtés de la voûte en sont ornés , & quelquefois en si grand volume , que le chemin en est coupé. Elles forment des rustiques admirables , dont les Grottes artificielles des jardins peuvent donner une idée , mais qui n'ont pas cet agrément que présentent les productions qui ne doivent rien qu'à la nature. Elles offrent de tous côtés une multitude de figures différentes , où l'imagination retrouve aisément tous les objets qu'elle peut connoître ou se représenter.

Mais ce qui frappe le plus , ce sont plusieurs colonnes qui semblent cannelées & posées chacune sur leur piedestal , qui porte sur le plan même de la Grotte ; ces colonnes ont plus de quinze pouces de diametre , & sont de la hauteur de la voûte. Une congelation plus singuliere encore mérite d'être rapportée ici. Une portion de colonne de sept à huit pieds de hauteur , pendante à la voûte , soutient en l'air un petit dôme de cinq à six

pieds de diametre , creux & évasé comme une coupe , travaillé en ondes , tant en dedans qu'en dehors. Il est suspendu en l'air à la hauteur de six pieds , & n'a d'autre soutien que cette partie de colonne qui tient à la voûte , & qui semble lui servir de lanterne.

Parmi les congelations qui ornent les côtés de la voûte , on remarque à main droite cinq ou six gros tuyaux de six à sept pieds de haut , de huit à dix pouces de diametre , creux en dedans & rangés sur un même allignement près l'un de l'autre , cependant sans se toucher. Lorsqu'on les frappe avec un bâton , ils rendent différens sons. On les appelle les orgues , & le son qu'ils rendent y a quelque rapport , en ce que l'élevation , la largeur & la profondeur de ces voûtes , qui sont toutes de pierres , forment par-tout des échos qui répètent & prolongent les sons , les adoucissent par une espèce de roulement , qui dure assez pour juger de la longueur des Grottes par la nature même du son. Il va toujours en diminuant , & l'on ne cesse de l'entendre qu'à une distance sensible,

A gauche de la voûte principale, on trouve des cavités pratiquées dans le rocher, qui ressemblent à de petits cabinets, dont l'entrée est étroite & difficile; ils sont également remplis de congelations de toutes sortes de figures. Perraut, qui les vit vers 1670, parle d'un de ces cabinets, où il avoit remarqué une espèce de siège & de table, formée par des congelations, & à côté un petit bassin où se ramassoit l'eau qui tomboit de la voûte, qui étoit fort claire & agréable à boire.

On trouve de l'eau en abondance en plusieurs endroits de ces Grottes. A soixante pas environ de l'entrée, on voit à droite un amas d'eau, que les gens du pays appellent l'Etang; il commence au milieu de la Grotte, & s'étend par le côté jusqu'au pied de la voûte, qui s'écarte & s'abaisse beaucoup en cet endroit. Cet Etang peut avoir quarante pieds de largeur sur cent-trente de longueur. L'eau en est si claire, que l'on y marcheroit sans s'en appercevoir, si l'on n'en étoit averti.

A l'extrémité de la Grotte on trouve , d'espace en espace , de petits bassins remplis d'une eau de même qualité. Ils sont formés par l'inégalité du plan ou par les morceaux considérables de congélation répandus partout. Mais ce qu'il y a de plus singulier dans ce genre , c'est l'espèce de parquet que l'on voit dans le fond même de la Grotte. Il est composé d'une multitude de petits bassins en coquille , chacun d'environ un pied & demi de largeur , & tous couverts d'eau à la hauteur de deux ou trois doigts. La distillation continuelle qui forme les congelations & les amas d'eau , n'est presque point sensible ; seulement on entend d'intervalles à autres , des gouttes d'eau qui tombent de la voûte dans les différens bassins dont nous avons parlé.

Vers le milieu de la Grotte , on voit dans le roc une ouverture de trois pieds de largeur , à laquelle répond vis-à-vis une ouverture semblable. Elles sont traversées l'une & l'autre dans certains tems de l'année par une espèce de torrent , qui ne se ré-

pand point dans le reste de la Grotte , à ce qu'assurent les gens du pays.

La hauteur de la voûte étant inégale, ainsi que nous l'avons dit , les diverses parties qui la composent , semblent former autant de Grottes différentes , qui toutes sont meublées de congelations, à l'exception d'une espèce de salle assez vaste , où l'on n'en voit aucune. Cette différence ne peut être occasionnée que par la qualité de la pierre qui en forme la voûte ; elle est , sans doute , trop compacte pour qu'aucun fluide puisse la pénétrer , & dès-lors il ne peut s'y former de congelations. La voûte en est fort élevée ; d'une pierre grise , unie & sans ceintre ; mais tout le plafond est couvert d'une sorte de broderie assez fine , plus brune que le fond de la pierre , guillochée & à compartimens presque égaux , à peu-près comme les traces que font les vers sur le bois , & que l'on voit lorsqu'on a enlevé l'écorce à demi-pourrie qui les couvre ; on appelle cette partie de la Grotte , *la Salle du Bal ou de M. le Prince.*

On trouve à chaque pas de nouveaux sujets d'admiration. On y voit la représentation de toutes sortes d'animaux, de fruits, de plantes, de meubles, d'ustensiles, des parties de bâtimens, des rustiques, des draperies ; enfin, c'est un assemblage très-curieux de tout ce que l'imagination peut se représenter en ce genre.

La matière dont ces congelations sont formées, est blanche à l'extérieur ; les figures qu'elles forment sont ordinairement raboteuses & couvertes de petites élévations, ou rondes ou pointues. Celles qui sont pointues & que l'on détache aisément du corps principal où elles tiennent, n'ont de blanc que la surface ; à l'intérieur, elles sont percées d'un bout à l'autre, & la matière dont elles sont formées est jaunâtre, transparente comme du talc de plâtre, avec quelques petits brillans, semblables à ces parties cristallines qui brillent dans le Le blanc, qui est à l'extérieur, s'enlève aisément & ressemble au sucre dont on couvre les fruits ; à l'extrémité des pointes & des culs de lame ;

pes, on sent, en y portant la main, que la matiere est plus molle ; dans quelques-unes même, on voit la goutte d'eau qui n'a pas encore acquis le degré de congelation qui doit la rendre aussi blanche que le reste de la matiere extérieure à laquelle elle est attachée.

La matiere solide qui compose ces différens corps, est rangée par couches circulaires, appliquées les unes sur les autres, mais que l'on distingue aisément : au moyen de ces couches on peut juger du tems qu'il faut pour les former, de même qu'on juge de l'âge d'un arbre par les degrés d'accroissement que la sève y donne chaque année, & qui sont marqués par les lignes circulaires que l'on y voit, lorsqu'il est coupé horizontalement.

M. Dorat, dont le pinceau agréable sembloit consacré aux seuls tableaux de l'Amour, a rendu en vers quelques-uns des effets de ces Grottes célèbres, malgré les difficultés qu'un sujet de cette nature imposoit à la poésie. Voici quelques traits de sa description ; c'est la peinture fidèle des effets

les plus frappans des Grottes dont nous parlons.

PAR son mobile poids, dans les airs soutenue,
 La liqueur quelquefois demeure suspendue,
 Elle est prête à tomber, rien ne peut l'arrêter,
 Le doigt, en la touchant, va la précipiter :
 Mais bientôt, de ces lieux étonnante magie !
 Cette même liqueur par degrés épaissie,
 Se resserre, durcit sous le tact incertain,
 Forme un globe solide, & repousse la main.
 Ce sont ces changemens dont la pompe mouvante,
 Orne de ces réduits la scène transparente ;
 De-là ces beaux salons de rocailles ornés,
 Sans le secours de l'art, avec art ordonnés ;
 Ces magiques piliers dont la cime hardie
 Observe, en s'élevant, l'exakte symmétrie,
 Ces rocs, qui des rubis dardent tous les rayons,
 Ce buffet d'orgues prêt à recevoir des sons,
 Ces ifs qui, sans les soins d'une vaine culture,
 S'échappent, tout taillés, des mains de la nature.

Quelque tems qu'on reste dans les Grottes d'Arcy, on n'y ressent aucune incommodité ; l'air y est bien tempéré, & c'est encore une merveille qui distingue ces Grottes, des autres souterrains.



Les grottes où se forment les stalactites, & les stalagmites sont communes. On remarque, en particulier, celle de Merveys, près de Mende dans le Gevaudan. Il y en a encore dans d'autres Provinces. La grotte de Chablais, l'une des moins connues des Physiciens, est une de celles qui méritent le plus de l'être. Elle est située dans des rochers affreux, au milieu d'une forêt d'épines, à deux petites lieues de Ripaille, dans la paroisse de Faterné. Ce sont trois grottes, en voute l'une sur l'autre, taillées à pied par la nature, dans un roc où l'on ne peut aborder qu'en montant par une échelle, & en se tenant ensuite à des branches d'arbres. Cet endroit est appelé par les gens du lieu, *les grottes des Fées*. Chacune a dans son fond un bassin, dont l'eau passe pour avoir la même vertu que celle de Ste. Reine, c'est-à-dire, de guérir les maladies de la peau.

Tame III.

I

L'eau qui distille dans la supérieure , à travers le rocher , y forme dans la voûte la figure d'une poule qui couve des poussins. Auprès de cette poule est une autre concretion qui ressemble parfaitement à un morceau de lard avec sa couenne, de la longueur de près de trois pieds. Dans le bassin de cette même grotte , on trouve des figures de ces dragées , connues sous le nom de pralines , & à côté la forme d'un rouet avec la quenouille. Les femmes des environs prétendent avoir vu dans l'enfoncement une femme pétrifiée au - dessous du rouet ; mais les Observateurs ne l'ont point trouvée. Peut-être les concrétions stalactites avoient dessiné autrefois une figure informe de femme ; & , c'est ce qui fit nommer cette caverne la grotte des Fées. Il fut un tems qu'on n'osoit en approcher. Depuis que la femme a disparu , on est devenu moins timide.

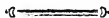




ARTICLE II.

De quelques Rivières , Lacs & Fontaines, remarquables.

A UNE demi-lieue de Mariembourg , dans le pays de Liège , la petite rivière , appelée l'Eau Noire , s'ouvre une entrée au pied d'une haute montagne , dont les côteaux sont couverts de bois , & dont le sommet est une plate-forme spacieuse. Après avoir traversé son épaisseur , qui est de près d'un quart de lieue , elle sort de cette espèce de prison , & reparoît auprès du village de Nismes. Là , reprenant son cours , elle fait tourner un moulin , d'où elle coule vers sa décharge.



LA rivière de Cure , dont nous venons de parler , en décrivant les grottes d'Arcy , offre dans sa course une pareille singularité. Elle se perd sous terre , coule par-dessous

les grottes , & reparoit de l'autre côté de la montagne , où elle fait aussi tourner un moulin.



IL y a , dans la vallée de Brounizza , dans la Carniole , un lac qui a près de deux milles de long , & qu'on appelle la Mer de Kirknichyer. Il est plein d'eau la plus grande partie de l'année ; mais , au mois de Juin , cette eau rentre dans la terre , & le terrain fournit une grande provision de foin pour l'hiver. L'eau revient au mois de Septembre , mais avec violence ; elle s'élève quelquefois comme un jet de la hauteur d'une pique.



NOUS avons en France , dans le duché de Vendôme , un lac qui regorge d'eau durant sept ans , & qui reste à sec pendant le cours de sept autres années. Les habitans , en observant la hauteur de ce lac , connoissent si les sept années , pendant lesquelles

il doit être à sec , seront abondantes ou stériles.



PRÈS des ruines de Velleia , dans le duché de Parme , on voit deux sources singulières ; l'une qui bouillonne , sans que l'eau soit chaude ; l'autre , dont l'eau s'enflamme aux approches d'un flambeau allumé , & cette flamme dure jusqu'à ce que quelque coup de vent l'éteigne. Près de-là est un petit terrain ardent comme celui du Dauphiné , dont la lumière paroît sur-tout lorsque le tems est couvert.



LA Fontaine ardente qu'on met au nombre des sept merveilles du Dauphiné , tire sa source d'un rocher ; l'eau en est froide , mais un peu mêlée de soufre & de bitume. Pour peu qu'on en approche du soufre en poudre , il s'enflamme à l'instant ; la paille s'y allume de même , sur-tout lorsque le tems est nebuleux.



Les eaux d'un lac creusé aux environs de Périgueux , s'enflamment aussi à l'approche d'une torche allumée.



Au pied de la montagne de Misene , il ya ; dans la mer même , une source d'eau douce qui sort avec assez de force pour conserver sa douceur. On croit que c'étoit celle du Temple des Nymphes , bâti par Domitien ; où il y avoit une fontaine intarissable. Dans le golfe de la Spezza , près de Gênes ; il y a une pareille source d'eau douce au milieu de l'eau salée. Elle y occupe un espace de quelques pieds , sans se mêler avec elle. On pourroit citer encore plusieurs exemples de cette singularité.

Belle Aréthuse , ainsi ton onde fortunée ,
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un crystal toujours pur , & des flots toujours
 clairs

Que jamais ne corrompt l'amertume des mers ;

VOLTAIRE.



A Pusteny , près Tirnan en Hongrie , il y a au milieu du fleuve Way une source si chaude , que le thermomètre y monte à 52 degrés ; cette chaleur se renouvelle & se conserve sans se communiquer au reste du fleuve.



LA fontaine de Colmar , dans le Diocèse de Senes en Provence , est remarquable par la fréquence de ses retours ; elle s'arrête & elle coule environ huit fois dans une heure. Ces variations dépendent du plus ou moins d'eau qui abonde à la source , suivant que la saison est plus ou moins pluvieuse.

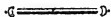


DANS un coin de la Lande du Vion , Paroisse dépendante du Marquisat de Sablé dans le Maine , il y a une fontaine , connue sous le nom de Fontaine sans fond ,

des rochers. Ils ne tarissent jamais , & ne gèlent point , même dans les plus rudes hivers : le plus grand de ces lacs contient une isle flottante d'environ un demi mille de circuit , élevée sur l'eau de 5 à 6 pouces , & qui y est enfoncée de 18 , avec de longues racines filamenteuses à ses côtés. Quand on veut monter sur cette isle , on l'approche de terre , & on prend une espèce d'aviron pour la gouverner , comme si c'étoit un véritable bateau.



ON trouve dans l'Islande des fontaines si chaudes , qu'en moins d'un quart d'heure , on y fait bouillir une grosse pièce de bœuf. Mais il faut qu'elle soit plongée dans une chaudière de fer remplie d'eau froide , sans quoi elle durciroit & se racorniroit d'abord.



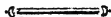
TOUT au tour de la même isle , l'eau de mer battue avec des avirons ou des per-

la source , coulant sur un terrain plus élevé que celui du ruisseau , a continué de déposer sa matière pierreuse ; mais cette matière s'est arrangée d'elle-même en espèce de voûte , pour que la Tiretaine pût passer librement dessous. Au-delà du ruisseau , la source a repris sa chute naturelle , & elle a fait un massif qui tient lieu de pile. La singularité de ces opérations a plu aux habitans du lieu ; ils avoient imaginé , pour les voir continuer , de détourner le ruisseau de son lit , & de le faire passer au-delà de la pile. Une seconde arche a commencé en effet à se former ; mais les Bénédictins de S. Allire , craignant que cette masse pierreuse ne servît qu'à donner l'entrée chez eux à toutes sortes de gens , ont , à leur tour , changé le cours de la source , & l'ont coupée en plusieurs branches pour diminuer sa vertu. Ils ont réussi ; l'eau n'incruste plus que les corps sur lesquels elle tombe perpendiculairement.





A Alren , dans le Diocèse de Rieux , il y a aussi un pont naturel formé dans le roc par l'eau d'un ruisseau , nommé Lairole , dont les eaux forment une cascade singulière à quelque distance de-là , dans un précipice affreux. Tout auprès , il y a une grotte dont la hauteur & l'étendue sont également surprenantes.



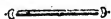
A une demi-lieue de Landernau , petite ville de la Basse-Bretagne , sont situés plusieurs rochers qui sont remplis de cristaux de différentes figures. Il s'en détache quelquefois des fragmens assez considérables , qui paroissent , au premier coup-d'œil , sales & jaunâtres , mais qui pourroient être travaillés avec soin. En général , tous les rochers qui bordent les côtes de Bretagne , fournissent des pierres semblables. Quand on est obligé de faire sauter quelques-uns

de ces rochers avec de la poudre , soit pour bâtir des magasins , soit pour élever des batteries , on trouve des crystaux en forme de quille , qui sont collés les uns aux autres , & qu'on ne peut séparer sans quelque violence. Le plus souvent on rencontre des morceaux de roche vive , sur lesquels paroissent comme enchassées des pointes de crystal sans nombre. Ces pointes regardées avec une loupe , semblent , dit M. Deslandes , être une véritable semence crystalline.



PRÉS de Pontarlier en Franche-Comté , on a trouvé des cornes d'ammon qui sont dorées en feuillage à la superficie , & qui dans l'intérieur , paroissent de vraies marcassites d'or & d'argent. On a voulu en essayer dans le creuset. On n'a pu achever l'opération à cause de l'odeur de soufre qu'elles rendoient avant de se mettre en fusion.





ON trouve à six mille de Genes , un sable noir magnétique que l'on ramasse sur le bord de la mer après les tempêtes. Il y a aussi à Livourne un sable ferrugineux , qui a de même les propriétés de l'aiman , & dans un degré assez fort pour déranger les boussoles en mer.



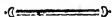
LA plus singulière peut-être de toutes les plantes qui croissent à la Chine , est le *Hias-taa-tonchom* , nom composé , qui signifie , que pendant l'été , cette plante est une herbe , mais que , quand l'hiver arrive , elle devient un ver. En effet , si on la considère de près , rien ne présente mieux un ver long de neuf lignes , de couleur jaunâtre. On voit bien formés le corps , la tête ; les pieds , les deux côtés du ventre , & les divers plis qu'il a sur le dos. Cette plante est rare dans le pays même.



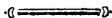
EN 1754, on fit voir à Londres, un homme dont toute la peau, excepté celle du visage, de la paume des mains & de la plante des pieds, étoit couverte d'écailles brunes, fermes & élastiques. Cet homme avoit 33 ans. Il eut la petite vérole, les écailles tombèrent, & revinrent ensuite. Elles tomboient aussi annuellement en automne & en hiver. Mais il étoit alors obligé de se faire saigner, & jouissoit d'une santé parfaite. Cet homme a eu six enfans, qui tous, au bout de neuf semaines, ont été comme leur père, couverts d'écailles.



CHAPITRE IV.

Effets singuliers de Physique.

A Marfanne , village du Dauphiné , à deux lieues de Montelimard , on entend toutes les nuits , vers les onze heures , un bruit singulier , que les gens du pays appellent le *Piqueur* ; il semble , en effet , que l'on donne plusieurs coups sous terre.



P R É s de Rosneath , belle maison de campagne , à 17 milles au-dessous de Glasgow , il y a un écho très-remarquable à l'ouest d'un Lac d'eau salée , qui se perd dans la rivière de Clyde. Ce Lac est environné de collines , dont quelques-unes sont des rochers arides , les autres sont couvertes de bois. Quelques personnes curieuses d'en-

tendre l'écho qui se trouve dans ce lieu sauvage , y ont amené un homme qui sonnoit parfaitement de la trompette ; il s'est placé sur une pointe de terre que l'eau laisse à découvert , & s'étant retourné du côté du nord , il a sonné un air , & s'est arrêté : aussitôt un écho a repris l'air qu'il a répété très-distinctement & très-fidèlement ; mais d'un ton plus bas que la trompette. Quand cet écho a cessé , un autre écho , d'un ton encore plus bas , a répété le même air avec la même exactitude : ce second a été suivi d'un troisième , dont le ton étoit à l'égard du second , ce que celui-ci étoit au premier. Cette expérience , répétée plusieurs fois , a toujours été également heureuse.

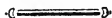


P R È S de Beziers , il y a un écho qui représente très - distinctement le claquet d'un moulin , situé au-dessous des murailles de Béziers , sur la rivière d'Orbe.



UN des échos les plus singuliers qu'on ait remarqué , est celui qu'on entendoit à Conflans , près Charenton , avant que les Carmes Déchaussés y eussent été établis. Dans l'enclos du terrain qui leur fut donné , & qui étoit rempli d'inégalités , il y avoit un vieux bâtiment découvert , qu'on nommoit la Grange à Piliers : c'étoit-là que l'écho se faisoit entendre. Une seule parole étoit répétée dix-sept à dix-huit fois très-distinctement & par égale mesure. Le P. Ignace de Ste Marie , Carme , qui en a parlé dans son Histoire des Comtes de Pontbieu , dit qu'un seul instrument formoit un concert dans cet endroit ; & l'on voit dans un autre Historien du tems , (Dachesne) « que le » son en étoit si violent , que les boulers » de canon emportés des feux & de la poudre , ne siffoient pas avec plus de véhémence. « On ajoute même , & c'est une tradition reçue , que l'écho ne se bornoit pas à ces dix-huit réponses ; dès qu'il les avoit

faites, il pressoit un peu la mesure, & affoiblissoit la voix par degré, jusqu'à 30 fois. La disposition de l'édifice produisoit cet écho, qui attiroit en ce lieu tous les étrangers. Deux grands pignons de 7 à 8 toises de haut, étoient appuyés & soutenus de trois grands arcsboutans, dont chacun avoit vingt-deux arcades sur plusieurs piliers de pierres de tailles, élevés de cinq à six toises. Pour appeler l'écho, il falloit monter sur une grosse pierre, au pied du pilier du côté de Paris, & se tourner vers le côté opposé. Le bâtiment que les Carmes ont élevé vers 1628, sur les débris de cet ancien édifice, a fait cesser cet écho.



A trois lieues de Verdun, il y a deux grosses tours éloignées l'une de l'autre de 36 toises. Lorsqu'on parle un peu haut dans la ligne qui sépare ces deux édifices, la voix se répète 12 ou 13 fois, toujours en s'affoiblissant. Les deux tours se renvoient le son alternativement, comme deux miroirs qui

se regardent , multiplient l'image d'une bougie placée entre eux.



L'ÉCHO de Wostock , près d'Oxford , répète dix-sept syllabes pendant le jour , & vingt pendant la nuit.

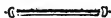


Les vapeurs & les exhalaisons qui s'élèvent dans l'air , forment plusieurs phénomènes , connus sous le nom de météores. En 1666 , on vit à Chartres quatre soleils ; en 1677 , on observa à Paris une croix blanche au-dessus de la lune ; le soleil avoit une couronne autour de lui. Quelques jours après , le phénomène changea , & l'on aperçut trois soleils. En 1686 , le P. Kircker vit à Leipsik un globe de feu si éclatant , qu'on pouvoit lire pendant la nuit. Celui qui parut à Boulogne en 1719 , étoit beaucoup plus gros , & de couleur de camphre enflammé. Ceux qui l'observèrent , y re-

marquèrent quatre gouffres qui vomissoient de la fumée ; la queue étoit sept à huit fois plus grande que son diamètre.



Les globes de feu sont quelquefois redoutables. Il en parut trois en 1718 à une lieue & demie de Brest ; le diamètre de chacun étoit de 3 pieds & demi. Ils se réunirent sur l'Eglise d'un village , appelé Gournon , qu'ils percèrent à deux pieds au-dessus du raz-de-chaussée : deux personnes qui sonnoient furent tuées , les murs furent abattus , les toits emportés , quelques unes des pierres lancées à plus de 136 pieds de distance , & d'autres enfoncées en terre à deux pieds de profondeur.



En 1691 , lorsqu'on rétablit un des clochers de Notre-Dame de Chartres , on trouva que la rouille étoit en quelques endroits un aimant très-pur , qui n'avoit rien du fer

auquel il devoit son origine. On avoit déjà remarqué cet effet , lorsque le tonnerre avoit renversé la croix du clocher de S. Jean d'Aix en Provence. La rouille , qui étoit sur le fer , avoit acquis la vertu magnétique.



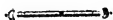
Le tonnerre tomba un jour dans une chambre , dans laquelle il y avoit une caisse remplie de couteaux & de fourchettes d'acier ; le plus grand nombre fut fondu & brisé : ce qui resta sans être endommagé , fut aimanté assez fortement pour lever de gros clous.



Les principaux effets du tonnerre sont connus ; on fait qu'il fond quelquefois une lame d'épée sans toucher au fourreau qui la renferme. Voici un fait arrivé en Anglererre ; c'est l'histoire d'un paralytique qu'il a guéri en 1761. M. Winder, Ecclésiastique du comté de Kent , tomba dans un accès de paralysie

si violent, qu'il perdit presque entièrement l'usage de la parole & de ses membres. Les remèdes qu'il fit ne purent lui ôter une oppression de poitrine, qui étoit accompagnée d'un abattement insupportable. Dans cet état cruel, il se coucha le 24 Août 1762, & s'endormit. Au commencement de la nuit, le ciel se couvrit de nuages, l'air étoit fort épais ; aucun souffle de vent ne l'agitoit : vers dix heures du soir, il commença à tonner ; les éclats devinrent si forts, que M. Winder fut éveillé en sursaut. Au moment même de son réveil, il sentit une commotion violente qui affecta tout son corps, comme s'il eût été frappé de la foudre ; mais elle s'évanouit bientôt, & lui laissa dans l'esprit la même idée qu'il avoit conservée d'une commotion électrique. Dans le même moment, l'éclair remplissoit la chambre d'une lumière très vive qui disparut sur le champ ; mais qui laissa une forte odeur de phosphore. M. Winder, revenu de sa surprise, se sentit soulagé, & crut bientôt sa guérison achevée. Il ne se tromp

poit pas. En se levant , il recouvra l'usage de tous ses membres ; ses jambes & ses bras avoient repris leur vigueur & leur souplesse. Plus d'oppression dans la poitrine. Tous les symptômes de la paralysie avoient disparu avec l'éclair.



O N a conservé en Angleterre la mémoire d'un autre fait fort singulier , mais terrible. Un paysan & une paysanne , Jean Howet & Sara Drew , tous deux âgés de 25 ans , & prêts à s'unir par le mariage , se reposoient à l'ombre d'un hêtre , sur une meule d'orge. Tout-à-coup le ciel se couvre d'un nuage épais , le tonnerre gronde , & les éclairs qui sillonnent les nues , deviennent si effrayans , que tous les laboureurs abandonnent leurs travaux. Sara s'évanouit , Jean veut la secourir : alors un coup plus affreux se fait entendre : l'instant d'après , chacun demande à son voisin , s'il n'a pas été frappé. Jean & Sara ne répondent point ,
on

on s'avance en tremblant vers la meule que l'on trouve fumante. Les deux amans étoient sans vie. Jean avoit une main passée autour du cou de Sara, & la tenoit, comme s'il eût voulu la garantir du tonnerre. La paupière de l'œil gauche de Sara étoit tant soit peu brûlée, & l'on apperçut une tache noire sur son sein; son amant étoit tout noir. Pope a fait l'épigramme de ces deux victimes de la foudre, & a consacré la mémoire d'un événement qui doit effrayer le Physicien le plus intrépide.



UN des effets du tonnerre les plus communs, c'est de déranger toutes les boussoles voisines du lieu où il tombe, & d'ôter aux aiguilles aimantées, leur direction vers le nord. M. Deslandes, également connu dans la littérature, qu'il a enrichie de plusieurs ouvrages, & dans la Marine, dont il a été long-tems Commissaire-Général sur les ports de Franc, a fait imprimer, parmi ses

Tom III. K

traités de physique & d'histoire naturelle , publiés en 1753 , un petit mémoire , où il a réuni quelques effets du tonnerre , par rapport à l'aiguille aimantée. Voici comme il y raconte un fait dont il a été le témoin.

« Dans le tems que je séjournois dans les
 » Ports de mer (1) qui sont situés sur l'O-
 » céan , j'ai entendu plusieurs Navigateurs
 » se plaindre des ravages , & , si j'ose le
 » dire , des révolutions que le tonnerre
 » avoit causés dans leurs vaisseaux. Un ,
 » entr'autres , m'a assuré qu'étant en 1726 ,
 » dans la rade du Fort-Royal de la Marti-
 » nique , il avoit vu le tonnerre tomber
 » trois fois sur le navire qu'il commandoit :
 » ce qui avoit désanimé toutes les aiguilles
 » de ses boussoles , & les avoit rendues
 » folles , c'est-à-dire , qu'elles tournoient

(1) » J'ai séjourné, dit M. Deslandes, plus de vingt-
 » cinq ans à Brest & à Rochefort , tant en qualité
 » de Commissaire & Contrôleur de la Marine ,
 » qu'en qualité de Commissaire - Général , Or-
 » donateur.

» continuellement, sans jamais s'arrêter.
 » On éprouve quelque chose de semblable,
 » à l'approche des Terres Australes. Les
 » aiguilles aimantées deviennent *folles*,
 » mais elles se remettent peu-à-peu. Pour
 » la variation, elle diminue jusqu'à zéro,
 » de sorte que la matière magnétique sem-
 » ble avoir plus de force, quand on s'éloi-
 » gne du Pôle, que quand on s'en ap-
 » proche.

» Cependant toutes ces observations ne
 » m'avoient point persuadé, quoique je fusse
 » bien qu'une aiguille aimantée, rougie
 » au (1) feu, perdoit toute sa vertu. Je

(1) » Les aiguilles aimantées, en se rouillant
 » perdent aussi toute leur qualité magnétique.
 » L'aimant lui-même, quand on le laisse trop long
 » temps en un lieu humide, se pénètre de la
 » rouille qui s'insinue dans ses parties les plus in-
 » times, & cette rouille lui enlève toutes ses pro-
 » priétés. Mais cela n'arrive qu'à la longue: au
 » lieu qu'il ne faut que quelques heures au feu,
 » pour produire le même effet.

„ voulois voir les choses par moi-même ;
 „ & , comme il n'y avoit qu'un hazard
 „ heureux qui pût m'en procurer l'occasion ,
 „ j'attendois qu'elle se présentât.

„ Voilà ce que j'ai éprouvé le Dimanche
 „ 2 Septembre 1742. Il y avoit eu la veille
 „ un furieux orage , précédé d'une chaleur
 „ étouffante. Le Thermomètre de M. de
 „ Reaumur étoit à vingt-cinq degrés au-
 „ dessus de la congélation. Un autre Ther-
 „ momètre que j'avois fait venir d'Angle-
 „ terre , étoit à quatre-vingt degrés. La
 „ liqueur de ce Thermomètre étoit plus
 „ sensible que la liqueur du premier : & je
 „ m'y fiois davantage.

„ Le même orage continua tout le Di-
 „ manche , avec des éclairs & des tonnerres
 „ qui venoient de la partie du Sud-Est. J'en-
 „ trai sur les trois heures après - midi
 „ dans mon cabinet. Deux grandes croisées
 „ qui regardent le Soleil levant , étoient
 „ ouvertes. Je les trouvai en feu , & je restai
 „ quelque tems immobile. Les éclairs cepen-

» dant redoubloient, au point d'éblouir la
» vue la plus ferme.

» Sur les six heures du soir, l'orage étoit
» dissipé. Le ciel seulement me parut d'un
» rouge foncé, depuis l'Est jusqu'au Sud ;
» la chaleur diminua aussi de beaucoup, &
» la nuit fut tranquille.

» Je ne doute pas que quelque tourbillon
» de feu, poussé (1) par le tonnerre, ne
» soit entré dans mon cabinet. Une flamme
» légère sembloit voltiger sur les livres,
» & sur tous les meubles. Cependant je n'y
» ai trouvé aucun dommage, ni aucune

(1) » Qu'est-ce que le tonnerre, demande le
» Chevalier Newton ? Quelle en est la cause ? Il
» conjecture, avec beaucoup de vraisemblance,
» que les exhalaisons sulphureuses qui s'élèvent de
» la terre, lorsqu'elle est sèche, montent dans
» l'air, y fermentent avec les acides nitreux, &
» s'y enflamment. De là viennent les éclairs, les
» tonnerres & les autres météores ignés. En effet,
» l'air est imprégné de vapeurs acides, très-
» propres à la fermentation : ce qui se voit sans
» peine, en y exposant du fer & du cuivre, qui s'y

» brûlure , ni aucun de ces accidens qu'on
» attribue ordinairement au tonnerre. J'en
» excepte quatre boussoles , qui étoient pla-
» cées dans quatre endroits différens de ce
» cabinet , & qui me parurent tout-à-fait
» dérangées le lendemain à sept heures du
» matin , que je m'avisai curieusement de
» les examiner.

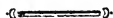
» L'aiguille d'une de ces boussoles , assez
» semblable à celles qu'on embarque sur
» les vaisseaux , étoit devenue *folle*. Elle
» tourna & s'agita pendant cinq jours ,
» sans ordre ni mesure. Elle s'arrêta enfin ,
» & sa déclinaison fut de 14 degrés 50 mi-
» nutes vers le Nord-Ouest.

» L'aiguille d'une autre boussole , que
» je dois à M. le Cordier , Professeur d'Hy-

» rouillent en peu de tems. Cet air , d'ailleurs ,
» sert à allumer & à entretenir le feu , & il fait
» vivre tous les animaux , en animant les ressorts
» nécessaires à la respiration... *Vide in Rohaulti*
» *Phys.adnotationes Samuëlis Clarke.*

» drographie à Dieppe , étoit fixée au Sud-
 » Sud-Est , mais d'une manière si forte ,
 » qu'en agitant cette boussole , j'avois de
 » la peine à faire mouvoir l'aiguille. Elle
 » n'avoit point encore repris sa direction
 » Nord le 13 de Septembre.

» Outre ces deux boussoles , j'en avois
 » dans mon cabinet deux autres de la façon
 » du Sieur le Maire , Ingénieur pour les
 » instrumens de Mathématique , à Paris.
 » Ces deux boussoles , quelle que soit l'in-
 » dustrie avec laquelle il les fabrique , sont
 » ici véritablement sans déclinaison. Mais ,
 » après l'orage du 2 Septembre , elles sont
 » devenues si indolentes , qu'il faut des
 » heures entières pour savoir à quel point
 » du compas les aiguilles s'arrêtent. «



EN 1735 , un ouragan qui arriva dans le
 mois de Janvier , forma un Havre à Ber-
 nières dans le Diocèse de Bayeux. L'his-
 toire de ce Havre consiste en ce que la ri-
 vière de Seullès avoit eu autrefois deux

embouchure ; l'une à Courseulles , l'autre à Bernières. Le Port qui se trouvoit dans cette embouchure avoit été détruit , parce que les Seigneurs de Courseulles avoient coupé le bras de la rivière qui alloit à Bernières. L'ouragan fit entrer une si grande quantité d'eau de la mer dans l'embouchure de Courseulles , qu'elle inonda le pays , & rentra dans le canal ancien. Elle le déboucha , & le creusa de plus de 20 pieds. On a depuis négligé d'entretenir ce Port rétabli par la nature , & à peine les Matelots de la côte s'en souviennent-ils aujourd'hui.



Le Golphe de Santorin , dans l'Archipel , est depuis long-tems fameux par les nouvelles Isles qu'il a produites , & peut-être l'Isle de Santorin elle-même , autrefois appelée *Thera* , ou *Theramena* , est sortie aussi

du fond de la mer. (1) L'an 196 , avant la naissance de Jesus-Christ , on y vit , avec étonnement , naître l'Isle appelée autrefois *Hiera* ; & en 1573 , il en parut une autre plus petite. Vers le commencement de ce siècle , il s'en est formé une nouvelle entre ces deux premières , avec des circonstances aussi curieuses pour les Physiciens , qu'effrayantes pour les habitans de Santorin , qui en furent témoins.

Le 23 Mai 1707 , des Mariniers ayant vu de grand matin , les premières pointes de l'Isle naissante , sans pouvoir distinguer ce que c'étoit , s'imaginèrent que ce pouvoit être les restes de quelque naufrage ; & , dans l'espérance d'en profiter , ils y allèrent en diligence. Mais , ayant reconnu que c'étoient des rochers , & une terre solide , ils s'en retournèrent fort effrayés. Ils communiquèrent leur frayeur à tout Santorin , où l'on savoit que ces nouvelles Isles

(1) Le Port de cette Isle n'a point de fond.

n'avoient jamais paru sans causer de grands défaits dans toute l'Isle. Deux ou trois jours après, quelques habitans furent assez hardis pour aller reconnoître de près la nouvelle terre, & même pour y descendre. Ils trouvèrent par-tout une pierre blanche qui se coupoit comme du pain, & qui en imitoit si bien la figure, la couleur & la consistance, qu'il étoit facile de s'y tromper. Ils trouvèrent aussi quantité d'huitres fraîches attachées aux rochers, chose rare à Santorin. Mais bien-tôt après, les tremblemens de terre qu'ils sentirent sous leurs pieds, les obligèrent de se retirer au plus vite. En effet, presque dans le moment, l'Isle s'éleva à la hauteur de vingt pieds, & devint plus large de la moitié. Ces accroissemens continuèrent chaque jour, quoique inégalement. Quelquefois même, elle s'abaissoit d'un côté, tandis qu'elle s'élevoit de l'autre, & de grands rochers qui se faisoient remarquer entre les autres, dispa-roissoient au bout de quelques jours. Pendant ce tems-là, la mer changea plusieurs

fois de couleur. Elle parut d'abord d'un verd éclatant ; ensuite de couleur rougeâtre , & enfin , d'un jaune pâle ; mais elle exhaloit toujours une mauvaise odeur.

Le 16 Juillet on vit , pour la première fois , la fumée sortir d'une chaîne de rochers noirs , qui s'élevèrent tout à coup à 60 pas de la nouvelle Isle , d'un endroit de la mer , où jusqu'alors on n'avoit point trouvé de fonds , & ces rochers devinrent depuis le centre de toute l'Isle. On s'aperçut bien-tôt des langues de feu qui s'échappoient parmi la fumée , & cette fumée , pendant la nuit , paroissoit elle-même toute de feu , & s'élevoit si haut , lorsqu'il ne faisoit pas de vent , qu'on la voyoit de Candie , de Naxie , & de plusieurs autres Isles éloignées. On vit ensuite , durant un mois entier , la mer bouillonner aux environs de la nouvelle Isle , & pendant tout ce tems-là , on trouva sur le rivage un nombre prodigieux de poissons morts. Ce fut-là comme le prélude de ce qui arriva bien-tôt après. Des montagnes de feu sortirent de

l'Isle , avec un fracas épouvantable , qui imitoit le bruit du canon , ou du tonnerre , & quelquefois ressembloit à celui de plusieurs rochers qui tombent tout-à-la-fois dans un puits profond , & la mer , pendant tout ce tumulte , bouillonnait encore plus qu'auparavant. Outre un grand fourneau , qui brûloit sans cesse sur la cime de l'Isle , on comptoit jusqu'à 60 feux différens , tous d'un éclat très-vif ; & , si l'inquiétude des habitans de Santorin leur avoit permis d'être sensibles à quelque divertissement , c'en eût été un pour eux que le spectacle qu'ils virent ensuite. Trois fois il s'éleva du grand fourneau , trois des plus grosses fusées volantes , d'un feu très-brillant & très-beau. Souvent , après les coups ordinaires du tonnerre souterrain , on vit partir des gerbes étincelantes , qui , après s'être élevées très-haut , retomboient , comme une pluie d'étoiles sur l'Isle qui paroissoit ornée d'une illumination brillante.

Bien-tôt tout parut s'appaiser ; mais le calme ne dura que trois ou quatre jours. On

entendit un coup plus terrible que les premiers, & l'on vit chanceler le gros roc, sur lequel le Fort Scaro est bâti. Ce fut le signal de nouveaux effets qui continuèrent pendant huit ou neuf mois encore, après lesquels la tranquillité revint, & ne fut plus troublée par aucun accident.



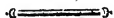
CHAPITRE V.

Expériences & découvertes curieuses.

C E fut au bain , que le fameux Archimède trouva la solution du problème de la couronne d'or , ou , pour mieux dire , le principe , qui , à l'aide du calcul algébrique , en donne la solution. Voici quelle fut l'origine de cette découverte. Hieron , son parent & son ami , étant parvenu à la couronne de Syracuse , & voulant laisser un monument de sa reconnoissance envers les Dieux à qui il croyoit devoir cette faveur , fit faire une couronne d'un grand prix , & il en fournit l'or à l'ouvrier. Celui-ci apporta , dans le tems marqué , une couronne d'or du poids qu'il avoit reçu : l'ouvrage fut approuvé & placé dans le Temple. Bien-tôt après , la fidélité de l'ouvrier fut soupçon-

née. Le Roi voulut découvrir la fraude, sans endommager l'ouvrage. Archimède fut consulté, & tout plein de cette pensée, il alla au bain, suivant son usage. Il s'aperçut qu'à mesure qu'il enfonçoit dans la cuve, l'eau s'en alloit par-dessus les bords ; il sortit sur le champ ; &, sans songer qu'il étoit nud, il se mit à crier dans les rues de Syracuse : *je l'ai trouvé, je l'ai trouvé*. De retour chez lui, il prit deux lingots ; l'un d'or pur ; l'autre d'argent, chacun du poids de la couronne. Il plongea d'abord le lingot d'argent dans un vaisseau plein d'eau ; elle s'écoula par-dessus les bords, à proportion du volume du lingot. Archimède ayant mesuré l'eau qui étoit sortie du vaisseau, connut d'abord quelle quantité d'eau répond à une masse d'argent d'un certain poids. Après cette expérience, il remplit d'eau le même vaisseau jusqu'aux bords, comme la première fois, y plongea le lingot d'or, mesura ensuite l'eau qui venoit de s'écouler, & trouva que le lingot d'or en avoit fait moins sortir que le lingot d'argent. Cette

même poids , ou , pour s'expliquer suivant les termes de l'art qui ont plus de précision , qu'il y avoit une proportion entre les quantités écoulées , & les volumes de deux lingots de métaux différens & de même poids. Cette première découverte étoit la plus difficile : le calcul fit le reste. Archimède ayant remarqué , en plongeant la couronne , qu'elle faisoit sortir plus d'eau que le lingot d'or qui étoit du même poids , reconnut qu'il y avoit de l'alliage ; & , raisonnant ensuite sur les quantités d'eaux écoulées aux expériences , il fit voir clairement combien l'ouvrier avoit mêlé d'argent à la Couronne.



La pesanteur de l'air a été inconnue très-long-temps. Galilée même l'ignoroit ; Galilée, le père de la Physique moderne ! En 1643, Toricelli , son disciple , mécontent d'une quantité étoit autant moindre que l'or a moins de volume que l'argent , qui est de

réponse que son maître avoit donnée aux Fontainiers du Grand Duc de Toscane, prit un tube de quatre pieds de long , fermé par un bout , & ouvert de l'autre. Il le remplit de mercure , & , après avoir mis le doigt sur l'orifice ouvert , il retourna le tube , & le plongea dans le mercure. Il ôta alors son doigt ; le mercure descendit de 20 pouces & demi , c'est-à-dire , que le fluide s'arrêta à 27 pouces & demi au-dessus du niveau du mercure du vase. Toricelli jugea que la colonne , ainsi suspendue , étoit soutenue par les colonnes d'air environnantes. L'explication fut contestée par quelques savans de Rouen , qui soutinrent que le vuide apparent entre la surface supérieure du mercure & le haut du tube , étoit rempli d'esprits évaporés de ce fluide , ce qui soulageoit la nature , & lui faisoit éviter le vuide ; son mortel ennemi. Pascal , l'auteur des Provinciales , aussi grand Physicien qu'écrivain ingénieux , entreprit de convaincre les Savans de Rouen par leurs propres principes. Ayant fait attacher à un mât deux

tubes de verre de 40 pieds de long, il les invita à être témoins de l'expérience. Vous devez convenir, leur dit-il, qu'il y a plus d'esprits dans le vin que dans l'eau, & que l'expérience de Toricelli faite avec ces deux liqueurs, donnera des résultats très-différens. Le vin laissera en haut du tube un espace plus grand que l'eau. Après avoir mis du vin dans l'un, de l'eau dans l'autre, l'ascal plongea les deux tubes dans leurs liqueurs respectives, l'eau s'arrêta à trente-un pieds un pouce quatre lignes, le vin à 33 pieds trois pouces. On changea les liqueurs d'un tube dans l'autre, sans remarquer de différences dans les hauteurs. Cette expérience faite en 1646, sur la place de la Verrierie à Rouen, est ce qui a fait abandonner le système de l'horreur du vuide, imaginé par Aristote, & soutenu avec enthousiasme par ceux qui ne l'entendoient pas.



ROBERVAL, l'un des premiers membres de l'Académie des Sciences, a gardé pendant

15 ans de l'air comprimé dans une canne à vent, & après cet espace de tems, l'air avoit toute la force, tout son ressort.



LES Volcans sont l'effet de l'effervescence de quelques matières propres à exciter le feu. M. Lemery fils, pour constater ce principe, fit enfouir dans terre à un pied de profondeur, pendant l'été, cinquante livres d'un mélange fait avec parties égales de limailles de fer & de soufre pulvérité. La terre se gonfla en quelques endroits au bout de huit à neuf heures. Il en sortit des vapeurs sulfureuses & chaudes. Une plus forte quantité de ce mélange mise à une plus grande profondeur, en auroit fait un véritable Etna.



M. Dodart, Médecin célèbre, voulant connoître la transpiration du corps humain,

fit une expérience singulière. Il trouva le premier jour de carême de l'an 1667, qu'il pesoit 161 livres une once. Il fit le carême comme il a été fait dans l'Eglise jusqu'au douzième siècle, ne buvoit ni ne mangeoit que sur les 6 ou 7 heures du soir, vivoit de legumes la plupart du tems, & sur la fin du carême, de pain & d'eau. Le samedi de Pâques, il ne pesoit plus que 107 livres 12 onces; c'est-à-dire, que, par une vie si austère, il avoit perdu en 46 jours, huit livres 5 onces, qui faisoient la quatorzième partie de sa substance. Il reprit sa vie ordinaire, & au bout de quatre jours, il avoit regagné quatre livres. M. Dodart avoit fait aussi des observations sur la saignée, & avoit découvert que 16 onces de sang se reparoient en moins de vingt jours dans un sujet qui n'étoit affoibli par aucun excès.





HOFFMAN , célèbre Médecin , dit qu'un homme qui étoit tourmenté de la goutte , en fut guéri par un chien , qui la prit en couchant dans son lit. L'animal ressenoit de tems-en-tems les atteintes qui avoient tourmenté son maître. Un autre Auteur , cité par l'Abbé de Vallemont dans sa Philosophie occulte , assure qu'une jeune étudiant qui étoit attaqué d'une fièvre maligne , la donna de même à un chien , qui en mourut , tandis que son maître échappa au danger.



C'EST le hasard qui a découvert aux Physiciens le phosphore artificiel. (1) Un Bour-

(1) On appelle *phosphore* , ou *portelumière* , tout corps qui brille dans l'obscurité. Les diamans , surtout les jaunes , & quantité de pierres fines sont des

geois de Hambourg , appelé Brandt , travailloit sur l'urine , dans l'espérance d'y trouver ce qui peut décomposer l'or. Il y trouva une matière lumineuse , facile à s'enflammer. Kunkel , Chymiste de l'Electeur de Saxe , fit de son côté, la même découverte , & est parvenu à lui donner son nom. En 1682 , on fit , à Paris , quelques expériences sur ce phosphore. Il arriva , par hasard , que M. Cassini , qui en pressoit entre ses doigts un grain sec enveloppé dans un linge , vit sur le champ , le feu prendre au linge. Il voulut l'éteindre sous son pied ; mais son soulier s'enflamma lui-même. Ce ne fut qu'avec une règle de cuivre , qu'il parvint à éteindre ce feu. La règle jeta durant deux mois des rayons dans l'obscurité , par l'endroit qu'avoit touché le feu allumé par le phosphore. Le grain de ce phosphore

phosphores naturels. Il en est de même du scarabé femelle , & de la mouche , appelée *luciola* , qui est si commune en Espagne & en Italie , que l'atmosphère en est quelquefois éclairé.

ayant été jeté sur des charbons allumés, il en sortit une grande flamme.



VERS 1750, on a fait, à Naples, la découverte d'une lumière perpétuelle. Le Prince de Sansevero travailloit à un procédé chymique. Il ouvrit à une heure après minuit, quatre cucurbites de verre. En voulant les examiner un peu de trop près avec un bougie, la matière contenue dans un de ces vases, prit sur le champ, & donna une flamme jaune très-vive. Il enleva promptement ce vase de la table sur laquelle il étoit posé, & laissa brûler pendant 6 heures la matière qu'il renfermoit. La flamme, au bout de ce tems, s'étant trouvée aussi belle & tout aussi forte qu'au premier instant, il étouffa en couvrant le verre, qui en avoit à peine contracté une chaleur sensible. Le lendemain, il voulut inutilement rallumer cette matière, dont le poids n'étoit pas diminué. Il en mit dans un tuyau

de verre , & y enfonça une mèche. Il ne put parvenir à lui faire prendre feu , qu'après y avoir ajouté environ un quart d'once de la même matière. La flamme qu'elle produisoit étoit plus foible que celle d'une lampe ordinaire. Elle allumoit une bougie , & brûloit la main , quand on la tenoit élevée de quatre pouces au-dessus. Sa fumée noircissoit le papier à la même distance : on lisoit auprès , sans peine , l'écriture la plus menue. La moindre inclinaison du tuyau la faisoit trembler , de façon qu'elle menaçoit de s'éteindre ; mais , étant bien perpendiculaire , elle formoit un cône parfait. Elle a brûlé de cette manière pendant six mois , sans mouvement , sans aucun changement pour la clarté , & sans diminution du poids de la matière. Le Prince de Sansevero , pour examiner mieux la nature de cette flamme , fit faire au-tour une grande lanterne carrée , à laquelle il essaya de mettre un couvercle. La flamme aussitôt devint tremblante , & fut toute prête à s'éteindre. Il fit faire , à différentes hauteurs , des trous aux parois de
de

de la lanterne. Chaque fois, il observa que la flamme cessoit d'être perpendiculaire, & qu'elle dirigeoit sa pointe vers le trou qui l'attiroit, jusqu'à faire un angle droit avec sa mèche. Dès qu'on enlevoit la lanterne, elle reprenoit sa direction perpendiculaire. Cette découverte peut justifier la perpétuité des lampes sépulchrales, que des Savans ont traitée de fable.



On mesure continuellement à l'Observatoire Royal, la quantité de pluie qui tombe pendant le cours de l'année, comme on fait en Angleterre, en Italie, en Hollande, & dans plusieurs villes d'Allemagne. Ces sortes d'observations se font par le moyen d'un vase quarré ou cylindrique, gradué par dedans selon sa hauteur, que l'on expose dans un lieu découvert, mais cependant à l'abri du vent. Chaque fois qu'il pleut, on marque sur un Journal de combien de lignes l'eau s'est élevée dans le

vaisseau ; au bout de l'année , on fait une addition de toutes les quantités , dont la somme est la pluie qui est tombée dans les 12 mois. En procédant de cette manière , on a appris que , dans les années moyennes , il tombe à Paris environ 19 pouces d'eau ; à Londres , 37 pouces & demi , mesure d'Angleterre , ce qui fait environ 35 pouces de France ; à Rome , 20 pouces ; à Zurich , 32 pouces ; à Utrecht , 24 , c'est-à-dire , environ 23 de notre mesure.



ON s'est assuré , par le calcul , que la quantité d'eau qui tombe en pluie est beaucoup plus grande que celle que les rivières déversent. Mariotte , l'un des premiers membres de l'Académie des Sciences , a trouvé qu'il passoit sous le Pont-Royal cent cinq milliards cent vingt millions de pieds cubes par an , & que les terres qui fournissent l'eau à la Seine , recevoient des pluies cent quatorze milliards cent cinquante mil-

lions de pieds cubes dans un an , en supposant même qu'il ne tombe en pluie par année , que quinze pouces d'eau , au lieu que , comme on vient de le dire , il en tombe 19 dans les années communes.



UNE pointe de rochers escarpé ferma le passage à Annibal sur le haut des Alpes. Les Historiens disent qu'il la rendit calcifiable , ou du moins facile à diviser par le fer , en l'échauffant par un grand feu , & en y versant du vinaigre. Les siècles suivans ont douté de la possibilité du fait « Tout ce » que je fais , dit M. de Voltaire , (1) c'est » qu'ayant pris des éclats d'une de ces roches » à grains , qui composent la plus grande » des Alpes , je la mis dans un vase rempli » d'un vinaigre bouillant ; elle devint en » peu de minutes , friable comme du sable ; » elle se pulverisa entre mes doigts. »

(1) Singularités de la Nature , ch. IX.



MADAME la Marquise du Châtelet , cette ingénieuse Emilie , qui fut assez savante pour être connue , quand M. de Voltaire ne l'auroit pas célébrée , a fait une expérience qui nous apprend que les couleurs sont cause des impressions différentes que le feu fait sur le même corps. Elle fit teindre un morceau en sept couleurs , telles que celles de l'arc-en-ciel : après l'avoir mouillé également dans toute sa surface , elle l'approcha du feu. Le violet sécha le premier , ensuite l'indigo , le bleu , le verd , le jaune , l'orangé & le rouge.



L'ELECTRICITÉ , cette propriété des corps ,
(1) si long-tems inconnue , & dont la dé-

(1) Son nom vient d'*Electrum* , qui veut dire
ambre jaune ; les Anciens lui connoissaient la pro-

couverte fait honneur à notre siècle, a donné naissance à des phénomènes très-curieux & à des expériences que les Physiciens se sont empressés de recueillir & de multiplier. Une des premières, est celle qui est connue sous le nom de l'expérience de Leyde. Muschembroek, célèbre Physicien Hollandois, dont on a des Institutions de Physique, voulant essayer en 1746, si l'eau pourroit recevoir & propager l'électricité, mit une certaine quantité d'eau dans un grand vase de verre de

priété d'attirer des corps légers, lorsqu'il étoit échauffé. Pour avoir les phénomènes électriques, on suspend sur des cordons de soie des tuyaux de fer-blanc, ou de carton doré, ainsi qu'une barre de fer ou canon de fusil, dont on tire la matière nécessaire pour faire les expériences. On fait monter sur un *gâteau*, c'est-à-dire, sur une masse de quinze pouces en carré, remplie de résine & de cire jaune fondue, un homme qu'on veut électriser, en lui faisant prendre en main une chaîne de métal nommé *conducteur*, parce qu'il communique à un globe de verre ou de soufre que l'on fait tourner tandis qu'on le frotte avec les mains sèches.

Böhème , & y plongea un fil de laiton , suspendu par une de ses extrémités à la barre qu'on électrisoit.

Il tenoit le vase d'une main , & ayant approché l'autre de la barre , il fut frappé si violemment aux bras , aux épaules & dans la poitrine , qu'il écrivit à M. de Reaumur , qu'il ne s'y exposeroit pas une seconde fois , quand on lui offriroit le royaume de France. Depuis on a répété cette expérience sans danger. M. l'Abbé Nollet assure qu'une personne a ressenti une commotion semblable à celle qui caractérise l'expérience de Leyde , en frottant d'une main le dos d'un chat , tandis que l'autre main étoit à une très-petite distance du nez de l'animal. Mais il faut un tems très-propre à l'électricité , & un chat qui soit aussi très-électrifiable.

Voici un fait singulier , qui terminera ce que nous disons de l'expérience de Leyde. » J'ai rencontré , dit le P. Abat , dans ses amusemens Philosophiques imprimés à Marseille en 1763 , » un homme qui étoit » tout-à-fait insensible aux coups & aux

» secouffes électriques de cette expérience,
 » Ceux qu'il tenoit par les deux mains ,
 » l'un à droite , & l'autre à gauche , sen-
 » toient ces secouffes , comme on les sent
 » ordinairement , & il en étoit de même
 » de tous les autres qui formoient la chaîne
 » de cette expérience ; lui seul restoit fans
 » être frappé du coup électrique. Je l'ai fait
 » changer de place , j'ai varié l'expérience ,
 » je l'ai répétée en différens tems ; il a tou-
 » jours conservé la même insensibilité.....
 » Cet homme étoit âgé d'environ vingt-cinq
 » ans , il étoit d'une santé très-robuste ;
 » mais j'ai observé que bien d'autres qui
 » étoient aussi robustes que lui , étoient
 » très-sensibles à ces secouffes. «

C'est à Marly-la-Ville , près Paris , que
 l'on a fait l'expérience qui constate le rap-
 port du fluide électrique avec la matière du
 tonnerre. Un Quaker célèbre , M. Fran-
 klin , Imprimeur à Philadelphie , avoit as-
 suré que les nuages étoient électrisés dans
 le tems de l'orage. M. d'Alibard saisit cette
 remarque , & le 10 Mai 1752 , il fit plan-

ter une barre de fer de 40 pieds de longueur dans un gâteau de résine. Il s'éleva à deux heures vingt minutes, un orage, au-dessus du lieu où elle étoit. Le Curé de Marly s'y transporta, toucha la barre, & tira des étincelles très-fortes. Cette expérience a été confirmée de toutes parts; on a vu même que le nuage pouvoit être déjà fort loin, sans que la barre cesse d'être électrisée. M. Delor (1) a tiré des étincelles à Paris, le nuage étant au-dessus de Vincennes, c'est-à-dire, au moins à deux lieues de lui.

L'expérience de Marly-la-Ville a été suivie du cerf-volant électrique. Ce fut M. de Romas, Lieutenant-Assesseur du Présidial de Nerac, capitale du Duché d'Albret, qui imagina le premier de rendre utile à la

(1) Ce Physicien a fait long-tems les expériences dans les Colléges de l'Université de Paris. On a de lui une Lettre sur l'Electricité, traduite de l'Italien de Beccaria, & c'est d'après ses conseils, qu'a été fait l'*Essai de Physique en forme de lettres*, Paris, Hérissant fils en 1768.

Physique , un instrument destiné à l'amusement de l'enfance. Le 14 Septembre 1753 , il lança son cerf-volant vers les 10 heures du soir , le ciel étant fort serein , la lune étoit levée , la nuit fraîche & agréable , le vent du nord étoit très-moderé. Ce cerf-volant , qui avoit sept pieds cinq pouces de haut sur trois de large , étoit sans pointe , mais fait de papier comme les autres ; toute la préparation consistoit à entortiller la ficelle d'un fil trait de métal , & à l'isoler , (1) au moyen d'un cordon de soie qu'on tenoit dans la main. On avoit ajouté au bas de la ficelle , un tuyau de fer-blanc d'un pied de long sur un pouce de large. Le cerf volant fut élevé à une hauteur considérable. La corde , qui avoit plus de 700 pieds de longueur , mais qui étoit fort inclinée , à cause de la foiblesse du

(1) Isoler , en termes d'électricité , c'est suspendre & tenir séparé des autres corps , celui qui doit s'électriser par communication. *Nollet.*

vent , étant toute déployée , les assistans approchèrent le doigt du tuyau. Il en sortit rapidement des étincelles très-brillantes , & dont le pétillement s'étendoit au loin. Elles partoient quelquefois à la distance d'environ deux lignes. Douze des assistans se donnèrent la main , & ils éprouvèrent tous à-la-fois la même commotion ; leurs bras étoient secoués assez brusquement , & l'ébranlement se faisoit sentir jusqu'aux pieds. Mais , bien loin que ces différentes-secousses leur fissent aucun mal , deux personnes de la compagnie furent soulagées d'une douleur au bras , qu'elles avoient depuis long-tems. Le tuyau de fer-blanc attira trois pailles qui dansèrent , en quelque façon , au-tour de lui. Il tomba quelques gouttes de pluie , & l'on entendit un bruit continuel , assez semblable à celui d'un soufflet de forge. La paille la plus longue fut attirée par le tube , & il y eut aussi-tôt une explosion de trois éclats , qui se succédoient avec la précipitation de la foudre. Le feu qui parut , avoit dix pouces de longueur

& quatre à cinq lignes de diamètre environ. Au bout de trois quarts d'heure, le vent ayant cessé tout-à-coup, le cerf-volant tomba, & ce fut dans le moment de sa chute ; que l'électricité fut la plus forte.

Cette expérience ingénieuse s'étant répandue, & ayant excité la curiosité des Physiciens, M. de Romas crut devoir détailler précautions qu'il est nécessaire de prendre pour la faire sans danger. Les voici telles que les Journaux les ont exposées dans le tems.

1°. On se souviendra de ne pas lancer le cerf-volant, si l'orage est déjà fort proche. En cas qu'on le fasse, il faut avoir l'attention que, pendant tout le tems qu'on développera la ficelle, elle touche continuellement un mur ou quelque arbre, qu'il faut toujours placer entre le cerf-volant & la personne qui tient la corde. La raison de cette pratique, dont on s'est assuré par expérience, est que le feu électrique se dirige invariablement vers la terre, lorsqu'un corps électrisable y aboutit, & que d'ail-

leurs ce même feu se porte constamment par le chemin le plus court; d'où il suit que, si le feu venoit avec abondance, au lieu de parvenir jusqu'à la personne qui tient la ficelle, il se dissiperoit sur le mur ou sur l'arbre interposé, comme l'épreuve en a été faite.

2°. Quand toute la ficelle sera développée, il est important que le cordon de soie qu'on attachera à un anneau de metal, intimement uni au fil-trait, près du bout inférieur de cette même ficelle, ait au moins 10 à 12 pieds de longueur, & sur-tout, qu'il soit bien sec.

3°. On attachera l'autre extrémité du cordon de soie, sous un auvent de maison, ou sous un hangard de campagne, afin qu'il ne se mouille pas: car, si ce cordon devenoit humide, au lieu de rester électrique, & d'arrêter le feu de l'électricité, il serviroit au contraire de véhicule à ce même feu, qui pourroit porter le ravage sous le hangard ou l'auvent.

4°. Il faut avoir soin d'éviter les explo-

sions spontanées qui effraient toujours les Observateurs les plus intrépides , qui ne fauroient s'y attendre. On tâchera pour cet effet , que la corde du cerf-volant soit toujours à dix ou douze pieds de distance de la terre , des murs , des planchers , des poutres , & de tous autres corps électrisables , qui ne seront point isolés.

5°. Par la même raison , celui qui conduira l'expérience , & les assistants observeront de se tenir éloignés de cette ficelle à la distance de 15 ou 20 pieds , & si , dans cet éloignement , on sentoit au visage une légère impression , comme celle d'une toile d'araignée , il faudroit encore s'écarter , jusqu'à ce qu'on ne sentît plus rien. On sera moins sujet à cet accident , en prenant la précaution dont il nous reste à parler.

6°. Lorsque la ficelle sera toute développée , & dans le tems qu'elle touchera encore ou le mur , ou l'arbre , ainsi qu'on l'a recommandé , on aura soin de passer dans l'anneau attaché au bout de la ficelle , un fil de métal fort souple , long d'environ 10 à

ce fera sur lui seulement, comme on en a l'expérience, que le feu électrique se disposera. Ce feu, de plus, prendra la forme d'aigrettes ou de gerbes, s'il se dissipe à une distance où les explosions ne puissent se faire, ce qui dépendra du plus ou moins d'abondance de la matière électrique. S'il n'excède point, en se dissipant, la distance où se font les explosions, il sortira du poids, des lames de feu qu'on pourra diriger à son gré, & appliquer à tous les effets qu'on aura dessein de produire. En observant ce procédé, sans en négliger la plus petite circonstance, on sera toujours sûr d'opérer utilement & sans danger.

L'expérience dont il nous reste à parler, n'est qu'agréable, & ne cause aucune crainte d'accident. On suspend plusieurs timbres à une planche; celui du milieu est attaché à un fil d'archal, & ceux des côtés, à deux cordons de soie. On isole entre le timbre du milieu & les timbres latéraux, de petits morceaux de cuivre pour servir de marteaux. Lorsqu'on électrise la planche, le

timbre du milieu attire les marteaux, les électrise par excès, & les repousse. Les timbres qui l'environnent, communiquent avec le plancher, & n'ont que l'électricité naturelle; ils attirent les marteaux, & en reçoivent l'excès de fluide électrique que leur avoit donné le timbre du milieu. Les marteaux ainsi attirés & repoussés par le timbre électrisé & ceux qui ne le sont pas, les frappent alternativement, & il résulte une espèce de carillon. C'est cette expérience qui a servi de fondement au Claveffin électrique que le P. de la Borde, Jésuite, a inventé, & sur lequel il a fait un livre imprimé en 1760.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer, en l'honneur des Sçavans qui ont fait ces expériences vraiment curieuses, que ces jeux, presque magiques, firent de l'électricité la science de tout Paris. Les femmes même coururent en foule se faire électriser, & bien-tôt les bonnets à l'électricité furent inventés par la mode. Si les Etrennes de la St. Jean, cette bêtise échappée à des

gens d'esprit , peuvent passer à la postérité ,
 nos neveux y trouveront (1) des preuves

(1) » On me proposa , y fait-on dire à un
 » Marchand Bonnetier , de me mener au bout
 » du Pont-Neuf pour me faire déléctrifier ; je
 » songeai à y mener ma femme : elle veut savoir
 » de tout. Mlle. Rognon , notre cousine , voulut
 » aussi en être , ainsi que l'Abbé Tricot , mon neveu
 » Nous voilà arrivés. Nous voyons une grosse boule
 » qui tournoit , & à côté une petite verge de
 » fer. On fait monter ma cousine & l'Abbé sur
 » un boisseau. Qu'arrive-il : mon compère ? Voilà
 » que la verge de fer touche , comme un clin
 » d'œil Mlle. Rognon , qui fait un cri , se jete
 » * dans un fauteuil , & qui se met à dire , *faue*
 » *qu'on me marie.* Et l'Abbé Tricot , me
 » direz-vous ? Oh ! vraiment il a bien sa folie
 » aussi. La verge l'avoit touché au front comme
 » il se baïssoit pour la regarder. Oh ! bien de
 » puis cela , il va toujours donnant des bénédiction
 » d'ions de la main droite & de la main gauche
 » disant qu'il est Evêque , ni plus ni moins que
 » le Clergé. Voyez , mon cher compère , ce que
 » c'est que de se faire déléctrifier. « Quelque grave
 censeur me dira , que tout ceci n'est qu'une bouff

de la manie dont nous parlons. Chacun étoit Electriseur , comme on a été depuis Economiste. Boissy , qui faisoit tous les Vaudevilles de son siècle , n'a pas négligé celui de l'électricité : voici ce qu'on lit dans son ingénieuse Comédie de la Frivolité , jouée en 1733. C'est la Frivolité qui parle au nom des François :

Newton plus que Dupré nous paroît admirable ;
Et l'électricité nous frappe uniquement ;
Ses invincibles coups qui tiennent de la Fable
Comme ceux de l'amour , exercent à présent
Un empire aussi fort qu'il est inexplicable.

Nous l'employons universellement ,
Et dans notre fureur , jusqu'au feu du tonnerre
Nous électrifions tout impitoyablement.

Nouveaux Titans , dans cette guerre ,
Nous voulons défarmer le Roi du firmament ,
Et soumettre le ciel au pouvoir de la terre.

sonnerie ; je le fais comme lui , mais faut-il ne jamais rire pour être bon Physicien , & n'est-il pas permis de réimprimer une folie dans un tems où Monsieur l'Abbé Quille a trouvé des Lecteurs ?



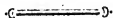
PLUSIEURS plantes fournissent une poussière qui présente deux phénomènes fort singuliers. En la jetant sur la flamme d'une chandelle, lorsqu'elle est bien sèche, elle prend feu sur le champ. Il n'y a point de plante dont la poussière soit plus inflammable que celle du *Lycopodium* : on pourroit s'en servir pour imiter les éclairs dans les feux d'artifice. Elle est en usage à l'Opéra depuis quelques années. C'est un Danseur qui l'apporta d'Allemagne, & la fit connoître. Elle a l'avantage de donner un feu très-brillant, & qui ne produit aucune fumée. On s'en sert dans les Ballets des Furies, pour procurer aux flambeaux une plus grande quantité de flamme en un instant & à volonté. On la renferme dans une espèce de globe, percé de petits trous à sa partie supérieure, & entouré d'éponges imbibées d'esprit de vin, auquel on met le feu, lorsqu'on veut une flamme plus abondante. Le

Danseur secoue son flambeau , cette poussière s'élance à travers la flamme de l'esprit de vin , s'embrase , & répand un feu considérable. Une autre propriété de cette poussière , c'est de ne contracter aucune union avec l'eau ; en sorte que , si , après en avoir frotté sa main , on vient à la tremper dans l'eau , on la retire sans être mouillée.

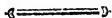


LA culture des sciences , & principalement de la Physique a fourni bien des fois des moyens d'étonner le vulgaire stupide & grossier. Peu de tems après la conquête du Canada , un Officier instruit , employa un stratagème bien simple pour faire rentrer dans le devoir, des Sauvages révoltés. Après les avoir assemblés. Savez-vous , leur dit-il , quel Maître vous osez braver ; savez-vous quel est mon pouvoir ? vous allez en voir les effets. Qu'on m'apporte un sceau d'eau. Ses gens, qui avoient le mot , lui présentent un sceau rempli d'esprit de vin ; il y mit

le feu. Les Sauvages étonnés , tombent à ses pieds. Perfides , ajoute-t-il , c'est ainsi que je brûlerai votre fleuve St Laurent , si vous avez seulement la pensée de vous écarter de l'obéissance qui m'est due.



C'EST sur cette inflammabilité de l'esprit de vin qu'est fondée toute la magie de ces Bateleurs , qui brûlent un linge aux yeux du peuple , sans jamais qu'il se consume. On trempe d'abord le linge dans l'eau , on l'exprime un peu , afin qu'il ne soit qu'humide , ensuite on l'imbibe dans l'esprit de vin. Lorsqu'on met le feu , l'esprit de vin brûle , & l'eau empêche la flamme d'attaquer le linge.



ON trouve des plantes dont les seules émanations sont inflammables. Combien de plantes aromatiques dont on voit les exhalaisons s'enflammer lorsqu'on en ap-

proche une bougie allumée. La Fraxinelle est très propre à cette épreuve. Le Roi en fit plusieurs fois l'expérience à Trianon , où l'on en cultive une grande quantité. Ce dut être un spectacle plus singulier & plus surprenant encore , lorsqu'on vit naître une véritable inflammation du mélange de deux liqueurs froides : voici le procédé dont les Chymistes se servent pour produire ce phénomène. On prend trois gros d'huile de thérébentine , on les verse dans un verre ; dans un autre , on mêle ensemble un gros de bon esprit de nître & autant de vitriol concentré ; on verse en deux ou trois tems , mais à très-peu de distance l'un de l'autre , ce mélange sur l'huile de thérébentine. Ces deux liqueurs prennent feu , il en sort une flamme qui s'élance jusqu'à la hauteur de 15 ou 18 pouces.



LE fameux Corneille Drebell , Hollandois , inventa non-seulement la construction d'un

bâteau, qu'on pouffoit à la rame sous l'eau, mais aussi une liqueur qu'il savoit conduire dans ce bâteau, & qui suppléoit au défaut d'air frais, en rétablissant celui qui y étoit renfermé. Il construisit un tel bâteau pour le Roi Jacques I^{er}, où sans compter les autres personnes, il y avoit douze rameurs. On en fit l'expérience sur la Tamise. Boyle tenoit ce fait d'une personne qui l'avoit oui dire à un de ceux qui avoient été dans ce bâtiment, & qui de son tems étoit encore en vie. Quant à la liqueur, Boyle dit qu'il a appris d'un Médecin qui avoit épousé la fille de Drebell, qu'on s'en servoit de tems-en tems ; lorsque l'air renfermé dans le bâteau étoit trop chargé des exhalaisons de ceux qui étoient dedans, & ne pouvoit plus servir à la respiration.



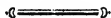
ON a vu, quoique assez rarement, tomber en forme de pluie ou de grêle, des matières qui n'étoient pas de l'eau ; mais

il s'en faut bien que ces phénomènes aient le merveilleux qu'on leur attribue. Des taches rouges dont les murailles & les couvertures des maisons se sont trouvées teintes en différens endroits, ont fait croire au peuple ignorant & préoccupé par la crainte, qu'il avoit plu du sang. Les Historiens même n'ont pas manqué de transmettre à la postérité ces prodiges effrayans. Quelques Savans attentifs dissipèrent bien-tôt le prestige : ils remarquèrent que la prétendue pluie de sang avoit marqué des endroits couverts, comme le dessous des entablemens des portes & des fenêtres, & qu'immédiatement après, l'air se trouvoit rempli d'une multitude innombrable d'insectes d'une même espèce, d'où il fut aisé de conclure que cette pluie de sang n'étoit autre chose que des gouttes d'une sérosité rouge que les papillons déposent, lorsqu'ils sortent de leurs cloisons.



Av mois de Septembre de l'année 1766,
deux

deux femmes dans le fauxbourg St Antoine, virent sur le soir une lumière éclatante, qui, après avoir filé dans l'air, descendoit sur une fenêtre. On trouva que cette lumière, qui étoit verdâtre & si vive, qu'à peine les yeux en pouvoient soutenir l'éclat, parloit d'un insecte vivant. On l'enferma, & M. de Fougereux de l'Académie des Sciences, à qui on l'apporta, le reconnut bientôt pour le maréchal, espèce de scarabée qui habite Cayenne, & qui ne vit que dans les pays les plus chauds. Cet insecte avoit été apporté en France, sous la forme de ver, dans quelque pièce de bois destinée à l'ébénisterie, &, s'étant trouvé ici dans une saison favorable, il y avoit subi sa métamorphose en scarabée.



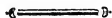
Si l'on établit sur trois petits cloux, ou d'une manière équivalente, une pièce de monnoie de cuivre, d'argent ou d'or, & qu'on allume dessus & dessous de la fleur de soufre, la pièce se sépare en deux, selon

son plan , & fort souvent l'une des deux parties plus mince & plus cassante , laisse l'autre assez bien marquée pour ne paroître pas sensiblement diminuée : aussi certaines gens abusent-ils de cette opération pour altérer la monnoie.



ON peut aussi fondre une pièce de six liards dans une coquille de noix. On met dans cette nouvelle espèce de creuset deux parties de fleur de soufre , autant de rapure de quelque bois tendre tamisée , trois parties de salpêtre. On place la coquille ainsi chargée sur du sablon , afin de lui procurer un support qui s'accommode à sa convexité : on met le feu à la poudre avec une allumette ; ce mélange s'enflamme & fuse pendant quelque temps , après quoi , on apperçoit au fond de la coquille le métal fondu , qui se ramasse en forme de bouton.





A la fin du mois d'Août 1752, on sema dans un potager à Copenhague, quelques grains d'avoine, choisis un-à-un, & placés dans un certain espace, pour donner plus de liberté à la végétation. Leurs tiges s'élevèrent bientôt. On les coupa à plusieurs reprises, pour les empêcher de monter en épis, ce qu'on ne leur permit qu'au bout d'un an. Mais ce n'étoit plus de l'avoine; on vit en sa place une plante moins commune, que les Botanistes connoissent sous le nom de *bromus scialis*. Il n'y eut qu'une seule plante qui produisit plusieurs épis de seigle. Cette expérience a fait renaître une ancienne opinion que les progrès de la Botanique avoient fait abandonner; la transmutation des grains est en effet la seule manière d'expliquer le phénomène dont il s'agit; & voici comme on conçoit qu'elle peut s'opérer. En coupant la plante à plusieurs reprises, on interrompt la végétation; le cours en est changé, conséquemment on en altère le prouit.

M ij

CH A P I T R E V I .

J E U X D E P H Y S I Q U E .

A R T I C L E I .

R É C R É A T I O N S C H Y M I Q U E S .

*Rallumer une chandelle avec la pointe
d'un couteau.*



METTES au bout de la pointe d'un couteau un petit morceau de phosphore d'Angleterre , de la grosseur d'un petit grain d'avoine , & ayant mouché une chandelle , éteignez-la à dessein ; prenez aussi-tôt votre couteau , posez sa pointe sur le lumignon de cette chandelle en écartant la mèche , & vous la verrez aussi-tôt se rallumer : observez qu'il ne faut point la moucher de

trop près, afin qu'il reste assez de chaleur pour animer les parties de phosphore.



Couleur qui paroît & disparoît par le défaut d'air.

METTEZ dans un flacon bien bouché, de l'alkali volatil dans lequel vous aurez fait dissoudre de la limaille de cuivre, & vous aurez une belle teinture bleue; si on bouche le flacon, cette couleur disparoîtra peu après, & si ensuite on le débouche, la couleur bleue reparoîtra aussi-tôt, ce qui peut se répéter un assez grand nombre de fois.



Inflammation & imitation du Tonnerre.

PENEZ une bouteille de verre fort de la mesure d'environ un poisson, renversez-y

une once d'esprit de vitriol concentré , & jetez par-dessus deux gros de limaille de fer , bouchiez la bouteille ; si on agite ensuite la bouteille , & qu'ayant ôté son bouchon , on mette une chandelle allumée proche l'ouverture de la bouteille , qu'on doit un peu incliner , il se formera aussi-tôt une inflammation avec un bruit considérable , qui sera d'autant plus fort , que la bouteille aura été bouchée pendant quelques instans.



Autre imitation du Tonnerre.

METTEZ séparément en poudre trois parties de salpêtre fin & bien séché , deux parties de sel de tartre , & deux parties de soufre : mêlez ensuite ces trois drogues , & en ayant mis deux gros dans un cuillier de fer ou sur une pêle , faites chauffer cette composition sur un feu de charbon qu'il ne faut pas trop pousser. Ce mélange prend feu ; la flamme s'élançant avec rapidité ,

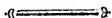
ébranle l'air avec impétuosité par une secousse violente & un bruit éclatant qui ressemble assez bien à un coup de tonnerre. Si la cuilliet est de fer forgé, & qu'elle ait au moins une ligne d'épaisseur, elle en vaudra mieux pour l'expérience.



Rose changeante.

PRENEZ une rose ordinaire & qui soit entièrement épanouie, allumez de la braise dans un réchaud, & jetez-y un peu de soufre commun réduit en poudre; faites-en recevoir la fumée & la vapeur à cette rose, & elle deviendra blanche : si on la met dans l'eau, elle reprendra, cinq à six heures après, sa couleur rose. On peut, par ce moyen, donner à une personne une rose blanche, qui se trouvera rouge le lendemain matin.





*Former une écriture invisible & la
faire paroître quand on voudra.*

ÉCRIVEZ sur du papier un peu fort avec une dissolution de vitriol de Mars nouvellement faite , & laissez sécher l'écriture. Elle disparaîtra absolument. Quand vous voudrez rendre lisible ce qui est écrit sur le papier, vous passerez dessus avec un pinceau de poil doux , un peu d'infusion de noix de galles , aussi nouvellement faite , & qui n'ait point bouilli.

C'est avec ces deux liqueurs mêlées ensemble, qu'on fait l'encre commune ; quand elles sont réunies , de quelque manière que ce soit , elles produisent du noir.



Encre sympathique d'or.

FAITES dissoudre dans l'eau régale autant d'or qu'elle en peut dissoudre , & affoiblir.

sez ensuite cette forte dissolution avec deux ou trois fois autant d'eau commune distillée.

Faites dissoudre à part de l'étain-fin dans l'eau regale , & , lorsque le dissolvant sera bien chargé de cette substance métallique , ajoutez-y une pareille quantité d'eau commune distillée.

Ecrivez sur du papier avec cette dissolution d'or , & laissez bien sécher à l'ombre les caractères que vous aurez écrits, lesquels ne paroîtront pas pendant les premières sept ou huit heures ; trempez un pinceau ou une petite éponge très-fine dans la dissolution d'étain , & passez la bien légèrement sur cette écriture invisible, elle paroîtra aussitôt de couleur pourpre foncé.



L'Écriture dans la poche.

PRENEZ plusieurs petits quarrés de papier , & écrivez en tête avec de l'encre ordinaire différentes questions, telles que vous ju-

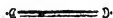
gerez à propos ; au bas de chacune de ces questions , écrivez leurs réponses avec l'encre sympathique d'or dont on a donné ci-dessus la composition. Conservez ces papiers en les tenant bien enfermés dans un livre ou porte-feuille , & lorsque vous voudrez vous en servir , présentez-les à une personne , & lui dites d'y choisir telle question qu'elle désirera , de mettre ensuite ce papier dans sa poche & de le poser chez elle sur sa cheminée ou en tout autre endroit où il ne soit pas renfermé , & que le lendemain il se trouvera que l'on aura écrit au bout de ce papier la réponse à la question qu'elle aura faite.



Encre sympathique jaune.

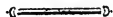
PRENEZ des feuilles de la fleur qu'on nomme communement soucy , & mettez-les tremper sept à huit jours , au moins , dans du bon vinaigre blanc distillé ; pressez le tout , & en tirez une eau claire , que vous

garderez dans une bouteille bien bouchée : si vous voulez une couleur plus pâle en vous en servant , vous y mettrez alors plus ou moins d'eau.



Encre sympathique rouge.

PRENEZ de l'esprit de vitriol , ou bien de nitre noyé dans huit à dix fois autant d'eau , pour avoir une encre plus ou moins rouge.



Encre sympathique verte.

FAITES dissoudre dans une suffisante quantité d'eau de rivière , du sel de tartre blanc , & le plus sec que vous pourrez trouver.





Encre sympathique violette.

EXPRIMEZ le jus d'un citron , & le conservez autant qu'il se pourra dans une bouteille bien bouchée ; tout ce que vous écrirez sur du papier , & tous les corps blancs , tels que la toile & la soie que vous aurez trempés dans ces encres , paroîtront dans les couleurs ci-dessus désignées , lorsqu'on les aura trempés dans une infusion de tournesol.



Encre sympathique tirée du safre. (1)

FAITES dissoudre du safre dans de l'eau régale , autant qu'elle en pourra dissoudre ,

(1) Minéral de couleur bleuâtre , tirant sur le gris-noir , dont on fait le bleu d'émail. On en trouve aisément dans le commerce.

à l'aide d'une douce chaleur. Décantez cette dissolution, jusqu'à ce qu'elle soit bien claire, versez-y de l'eau distillée en assez grande quantité : cette préparation faite ; ayez quelques dessins gravés au trait seulement, ou peu ombrés ; enluminez-les dans certaines parties avec cette liqueur que vous emploierez avec la plume ou le pinceau. Le papier, en se séchant au frais, ne gardera aucune marque sensible de cette enluminure ; dès qu'on le chauffera, le dessin paroîtra d'un beau verd-bleu, par-tout où le pinceau aura passé ; l'habit d'un cavalier, la robe d'une femme, un bouquet de fleurs dessinés sur un écran, prendront couleur sous les yeux d'une personne qui s'en servira devant le feu.



Le Bouquet magique.

FAITES faire par les Ouvriers qui font des fausses fleurs, une certaine quantité de feuilles faites avec du parchemin blanc, &

des petites fleurettes de toile ou coton blanc , tels que des roses , des jonquilles , des œillets , enfin , toutes autres que vous jugerez les plus convenables. Lorsque vous aurez ces différentes feuilles & fleurs , trempez les roses dans l'encre sympathique rouge , les jonquilles dans l'encre sympathique jaune , les œillets dans celle qui est violette , & les feuilles dans l'encre sympathique verte : laissez sécher le tout & les assemblez ensuite pour en former plusieurs petits bouquets , qui paroîtront tous blancs.

Si vous trempez un de ces bouquets dans un vase rempli d'eau , dans laquelle on aura fait tremper du tournesol , toutes les fleurs & les feuilles différentes se coloreront aussitôt , eu égard aux différentes espèces d'encre sympathiques dans lesquelles elles auront été trempées.





Faire trouver sur une carte blanche enfermée & cachetée dans un papier, une figure semblable à celle d'une autre carte tirée d'un jeu.

Ayez une carte blanche, sur laquelle vous dessinerez un as de pique avec du jus de citron. Faites tirer adroitement à une personne, par exemple, un as de pique, & dites lui de la cacher; montrez lui une carte blanche, ou faites lui en choisir une parmi quantité d'autres également préparées; enfermez la carte choisie dans un papier, de la même manière que si vous faissiez une enveloppe à une lettre, & en la cachetant à l'endroit où se trouve l'as de pique dessiné avec du jus de citron, la chaleur de la cire fera paroître ce point. Donnez cette lettre à la personne qui a choisi l'as de pique, en lui disant de l'ouvrir, & qu'elle y trouvera une carte semblable à celle qu'elle a tirée du jeu.



A R T I C L E

*ILLUSIONS DE L'OPTIQUE ET
DIVERS PROBLÈMES AMUSANS.*

*Une pièce d'argent ayant été mise
dans une assiette , en faire paroître
deux , dont l'une soit beaucoup
plus grande que l'autre.*

REMP LISSEZ d'eau claire un gobelet de verre , & mettez-y une pièce de monnoie , par exemple , une pièce de vingt - quatre sols , posez une main sous l'assiette , & l'autre sous le gobelet , & renversez le tout promptement , afin que l'air , n'ayant pas le tems d'entrer , l'eau ne puisse pas s'échapper. Si l'on regarde la pièce qui se trouvera sur l'assiette , elle paroîtra de la grandeur d'un écu , & on la verra , en outre , dans la même grandeur , un peu élevée au dessus de

cette première, ce qui fera croire à ceux qui ne connoissent pas les effets singuliers de la réfraction, qu'il y a effectivement sous le gobelet un écu & une pièce de vingt-quatre sols.



Portrait magique.

Ayez un miroir rond & convexe, de ceux qui diminuent de beaucoup les objets, & qu'il ait environ trois pouces de diamètre. Avant de le faire mettre au teint, collez-y une tête peinte, dont la partie du visage, ainsi que celle qui fait le fond du tableau, soit découpée à jour, de façon qu'il ne paroisse derrière la glace, autre chose que la coëffe & la partie de draperie qui forme le buste de cette figure. Cette préparation étant faite, faites étamer ce miroir du même côté que vous avez mis la peinture, & posez-le dans la bordure. Lorsqu'une personne se regardera dans ce miroir, en s'éloignant à la distance convenable, afin

que la représentation de son visage paroisse de la même grandeur , & remplisse entièrement l'ouverture faite au papier peint & découpé , elle verra son portrait peint en miniature & au naturel , différemment coëffée & habillée. Une jeune Dame verra si l'habillement d'un Cavalier lui sied bien ; une personne âgée , si les ajustemens de la jeunesse ne pourroient pas retrancher , en apparence , quelques-unes de ses années ; une coquette qui autoit une suffisante quantité de ces tableaux magiques , représentant les différentes coëffures , que la mode change si souvent , pourroit se faire apporter le matin à sa toilette cette agréable collection , afin de se déterminer plus promptement sur le genre de coëffure qui lui convient ce jour-là.





Découvrir sur un cadran l'heure à laquelle une personne a secrètement choisi de se lever.

DITES à une personne de poser l'aiguille de la montre sur une des heures , par exemple , sur VII , & ajoutez , en vous-même , le nombre XII à l'heure ainsi indiquée ; ces deux nombres forment XIX. Supposons encore que l'heure où la personne a résolu de se lever , soit IX. Dites-lui de compter jusqu'à XIX , en l'obligeant seulement de ne compter que depuis l'heure qu'elle a choisie secrètement , & de partir du nombre VII indiquée par l'aiguille. Alors elle tombera juste sur IX , qui est l'heure qu'il faut découvrir. Pour comprendre ce problème , il suffit de faire attention qu'en comptant par I sur le nombre VII , & ainsi retrogradant sur IX , on trouvera XI , que par II on auroit XII , &c. D'où il suit que , si l'on compte IX sur VII , toujours en retrogradant , on trouvera XIX sur le nombre IX.



Trouver l'heure au soleil, sans cadran.

LEVEZ les mains en l'air à la hauteur de votre visage ; étendez-les , & faites en sorte qu'elles soient élevées également , autant qu'il sera possible. Collez vos pouces l'un contre l'autre par leur bout , & écartez vos mains le plus que vous pourrez ; tournez - les ensuite perpendiculairement étendues du côté du soleil , de façon que l'ombre du doigt du milieu de la main gauche , porte sur les doigts de la main droite.

Si l'extrémité de cette ombre se termine au bout du doigt du milieu de la main droite , il est six heures du matin ou du soir : si elle se termine au bout de l'index , il est sept heures du matin ou cinq du soir. Il en est huit du matin ou quatre du soir , si c'est à la première jointure de l'index ; neuf ou trois , si c'est à la seconde jointure ; dix ou deux , s'il se termine à la troisième ; onze ou une ,

si c'est à la racine de l'index ; enfin midi , si la terminaison se fait au milieu du grand muscle qui sépare le pouce de l'index. Il faut observer que ce cadran n'est bien sûr que les jours des équinoxes , ainsi que quelques jours avant & après le 21 Mars & le 23 Septembre.



Une personne ayant secrètement caché dans sa main un nombre de jetons , découvrir quel est ce nombre.

PRENEZ en votre main une quantité de jetons , que vous jugiez être plus forte que celle que cette personne aura prise , & dont vous connoissiez le nombre , & dites-lui d'en prendre des vôtres un nombre suffisant pour aller jusqu'au nombre que vous saurez avoir dans votre main, en la faisant compter, à commencer du nombre qu'elle a dans la sienne , & ce qui vous restera sera égal au

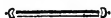
nombre qu'elle avoit caché dans sa main. Soit, par exemple, le nombre de 4 que la personne a secrètement caché dans sa main, & 14 celui que vous avez dans la vôtre ; en disant à cette personne de prendre de vos jetons pour aller jusqu'à 14 ; il vous restera en main même nombre que celui qu'elle avoit dans sa main.



*Partager une pomme , sans en rompre
la peau.*

Ayez une petite aiguille enfilée de soie ; ou de fil ; commencez à percer la pomme à la tête ou à la queue , en passant légèrement sous la peau. Faites ainsi tout le tour du fruit , & revenez à l'endroit que vous aurez percé d'abord , & où vous aurez laissé un bout du fil. Prenez ensuite les deux bouts , & tirez-les doucement ; la pomme sera divisée en deux , ou en autant de parties qu'il vous plaira. Les trous de l'aiguille étant

petits , ne paroissent pas , & il ne semblera pas que la pomme soit coupée.

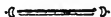


*Rompre un bâton posé sur deux verres,
sans les casser.*

PRENEZ un bâton dont les extrémités soient amenuisées en pointe , & qui soit également gros dans toute la longueur. Vous poserez les deux bouts , sans trop appuyer , sur les bords des deux verres , dont l'un ne doit pas être plus élevé que l'autre. Frappez ensuite avec un autre bâton , un coup sec sur celui qui est ainsi posé. Il se rompra aussi-tôt.

Au lieu de verres , on pourroit se servir de deux brins de paille , que l'on tiendrait en l'air , & sur lesquels on appuieroit le bâton , comme sur les bords des verres.



*Tours de Cartes.*

APRÈS avoir fait battre un jeu , vous en faites tirer une carte , puis vous disposez les autres en deux tas , & vous y faites poser celle que l'on a tirée sur un des deux tas , ayant cependant mouillé le dos de votre main droite avec de la salive , & mis les deux mains l'une dans l'autre , vous poserez le dos de la droite sur le tas où l'on a mis la carte ; par ce moyen vous l'enlevez , & en tournant un tour , vous la mettrez dans votre chapeau , la figure en-dessus , pour voir ce que c'est. Vous faites mettre une main sur le tas où l'on a mis la carte que l'on a tirée ; pendant ce tems-là , vous prenez l'autre , & la mettez sur la carte qui est dans le chapeau. Vous remettez le second tas sur la table avec la carte dessus : vous demandez ensuite à la personne où elle a mis la carte ? *sur le tas où j'ai posé la main ,*

main, répondra-t-elle. Vous direz qu'elle est sur l'autre, & vous la leverez après l'avoir nommée, pour étonner bien d'avantage ceux qui auront la patience de vous regarder.



Paroître deviner toutes les cartes d'un jeu, les unes après les autres.

ELOIGNEZ-vous de deux ou trois pas, battez les cartes, & tâchez de remarquer celle de dessus & celle de dessous. Mettez ensuite le jeu derrière votre dos, & annoncez que vous allez tirer le roi de pique, que je suppose avoir été remarqué. Vous le tirez en effet; mais en même-tems, vous en tirez un autre, que vous regardez avec adresse, & que vous annoncez en jetant l'autre sur la table. Ainsi de suite, jusqu'à la dernière du jeu.





*Trouver la carte que quelqu'un aura
pensée.*

DIVISEZ les cartes en cinq ou six tas ; de cinq ou sept cartes chacun ; mettez les tas l'un après l'autre : demandez dans lequel est la carte pensée , & comptez les cartes de chacun. Mettez ensuite les tas les uns sur les autres , en sorte que celui où est la carte , soit dessous. Il faut encore faire autant de tas qu'il y avoit de cartes dans celui où étoit la carte ; mais en faisant ces seconds tas , n'emploiez pas tout le jeu : gardez autant de cartes qu'il en faut pour en mettre une sur chaque tas. Remontrez ensuite les tas l'un après l'autre , & demandez de nouveau où est la carte. Elle sera précisément la première du tas que l'on vous indiquera.



*Paroître deviner tout - d'un - coup
cette carte que quelqu'un aura
pensée.*

PRENEZ un jeu de cartes, ouvrez-le, afin qu'on en pense une. Faites ensuite battre les cartes; quand on vous les aura rendues, vous en poussez une hors du jeu avec la pointe d'un couteau. Quand elle est un peu sortie, vous dites qu'on la tire, que c'est celle qu'on a pensée. Ozanam qui indique ce tour, comme celui qui doit terminer tous les autres, recommande de donner un coup du manche du couteau sur les doigts de celui qui tire la carte, ce qui fait beaucoup rire la compagnie.



C H A P I T R E V I I .

Choix de Secrets , utiles & curieux.

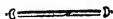
A R T I C L E I .

Secrets économiques.

§. I .

D E S B O I S S O N S .

*Moyen de connoître la qualité de
l'Eau.*



ON préfère communément l'eau la plus limpide , qui ne porte avec elle aucune odeur caractérisée , & qui ne fait aucune sensation sur l'organe du goût. Cette règle , quoique universellement admise , ne doit cependant pas l'être sans exception. Il y a

quantité d'eaux qui jouissent de ces propriétés, & qui n'en sont pas plus salubres pour cela. Telles sont celles qui tiennent en dissolution des parties terrestres, des pyrites, &c. Il ne faut pas non plus donner la préférence à celles qui sont plus légères. C'est une erreur de tenir toujours le pèse-ligueur en main, pour juger de la salubrité de l'eau qu'on doit boire. Les habitans des Alpes ne boivent que de celle qui provient de la fonte des neiges. C'est, sans contredire, la plus légère de toutes celles que nous connoissons; cependant, ils sont presque tous sujets à avoir des gôûtes, qui les incommodent beaucoup.

On ne peut pas, à la vérité, trouver d'eau qui soit parfaitement pure. Elles sont toutes imprégnées de substances étrangères, qu'elles rencontrent sur leur passage, qu'elles dissolvent & qu'elles entraînent avec elles. La meilleure est donc celle qui est chargée de substances qui ne sont point dangereuses par elles-mêmes, & qui en est la moins chargée.

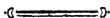
Mettez les eaux que vous voudrez éprouver dans différens verres. Versez dans les uns & dans les autres.

1°. De l'infusion de noix de galles. Celles qui tiendront en dissolution du vitriol de mars , s'obscurciront , & prendront une couleur tirant sur le violet.

2°. De l'huile de tartre par défaillance. Celles qui contiendront du sel marin , deviendront laiteuses.

3°. De la dissolution d'argent faite par l'esprit de nitre. Ces eaux prendront différentes couleurs , suivant la nature des substances étrangères qu'elles contiendront , & ces couleurs seront plus ou moins foncées , suivant la quantité de substances étrangères qui y seront répandues. Cette dernière épreuve est la plus sûre , & on peut donner la préférence à celle de ces eaux dont la couleur ne sera que très-peu sensible , en supposant toutefois , que cette eau pourra bouillir aisément , & qu'elle fondra uniformément le savon. C'est encore une condition

qu'on ne doit point omettre en pareille circonstance.



*Manière de dégraisser & de clarifier le
Vin en 24 heures.*

Si votre vin est devenu âpre , prenez des raiforts , raves ou radis , & après les avoir bien pêlés , raclez les bien menus , & jetez-les dans le tonneau par la bonde , ou bien jetez-y une chopine de la meilleure huile d'olive que vous pourrez trouver..

Pour clarifier le vin , prenez une douzaine de blancs d'œufs avec de l'alun en poudre , environ pour un sol ; battez & mêlez le tout ensemble , & jetez-le dans le tonneau ; remuez le tout avec un bâton , & laissez-le reposer ensuite : votre vin s'éclaircira en 24 heures , & deviendra aussi fin que le vin vieux le plus clair.





*Moyen de découvrir si l'on a mêlé
de la litarge dans le Vin.*

PRENEZ de la lessive de chaux vive & d'orpiment ; mettez - en six gouttes dans une once de vin ; il se troublera , & deviendra noir comme l'encre.

Autre secret. Versez dix gouttes d'huile de vitriol sur trois onces de vin. S'il y a de la litarge , il deviendra blanc comme du petit-lait.



Moyen de colorer le Vin.

OTEZ deux ou trois bouteilles de vin , de la pièce ; prenez une demi-douzaine d'œufs ; cassez-les dans un plat ; mettez-y une bouteille d'eau , & broyez le tout ensemble , blanc , jaune , coquille ; mettez le tout

dans la pièce ; remuez avec un bâton , puis remplissez la pièce de vin , & laissez la reposer quelques jours.



*Manières d'avoir , à peu de frais ,
une boisson imitant le Vin.*

PRENEZ trente livres de raisin cuit au soleil ; séparez les grains de la grappe ; mettez-les dans un tonneau , où il y ait eu récemment du vin , & ôtez-en le bondon. Versez sur ces raisins de l'eau de rivière ou de fontaine , jusqu'à ce que le vaisseau soit plein. Jetez-y un bon pot d'eau-de-vie , que vous mêlerez avec l'eau ; laissez fermenter le tout pendant 24 heures , avant de remettre le bondon au tonneau. Au bout de six semaines , vous aurez une boisson usuelle , d'un goût agréable.

Autre manière. Remplissez d'eau , à quelques pouces près , un tonneau de 90 pintes. Introduisez y vingt livres pesant de geniè-

vre, deux livres de graine de coriandre ; concassez trois livres de pain de seigle , fortant du four. Bouchez le tonneau , & laissez-le fermenter pendant quelques jours. Lorsque la fermentation sera apaisée , achevez de remplir la pièce avec de l'eau , & laissez-la reposer pendant trois semaines. Elle sera alors bonne à percer , & vous donnera une boisson fort agréable & stomachique. Si l'on veut , on peut lui donner une belle couleur de vin par le moyen suivant.

Coupez des Betteraves en tranches : faites les infuser , pendant douze heures , dans une suffisante quantité d'eau chaude , & versez cette teinture dans le tonneau. La boisson prendra une belle couleur veloutée de vin rouge.



Autre Boisson économique.

PRENEZ un quart de cidre de 36 pots. Celui qui est nouvellement passé , est préférable

pour cette préparation. Mettez-le dans plusieurs chaudières, que vous ferez bouillir doucement, pendant deux heures. Il en résultera un sirop, & les 36 pots se réduiront à 8 ou à 9.

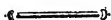
Remplissez un muid avec de l'eau de rivière, ou de fontaine, n'y laissant que la place suffisante pour y introduire le sirop, que vous y entonnerez par-dessus. Bondonnez fortement cette pièce, & roulez-la ensuite vigoureusement, afin que le sirop puisse s'incorporer comme il faut avec l'eau.

Mettez ensuite cette pièce sur des chantiers: laissez-la fermenter pendant l'espace de trois semaines, & vous aurez une excellente boisson, que vous pourrez rendre plus forte en augmentant la dose du sirop.



§. II.*DES FRUITS ET DES LEGUMES.*

*Moyens pour empêcher les Fruits noués
de tomber.*



POUR prévenir ce malheur , qui est fort ordinaire aux pommiers , & sur-tout aux poiriers , il faut percer l'arbre avec une tarière ou vilbrequin jusqu'à son centre , & point au-delà ; ce trou doit se faire dans la tige , à un demi-pied de terre. Prenez un coin de bois de chêne , de la longueur dont vous avez percé l'arbre , de manière qu'il n'entre dans l'ouverture qu'avec peine. Chassez ce coin jusqu'à ce qu'il parvienne au cœur de l'arbre , & que sa tête même y

soit cachée : avec le tems, il se formera un calus, ou une croûte qui couvrira la tête du coïn. Par ce moyen, l'arbre dans la suite retiendra ses fruits : on s'en appercevra dès la première année, mais encore mieux dans les suivantes. Cette méthode a été exécutée avec succès en Bretagne.



*Moyen de conserver les Fruits , tels
que les Pommes , Poires , Cerises.*

IL faut choisir sur l'arbre ceux qui paroissent les plus parfaits, & les cueillir avec attention & sans y toucher des doigts, ce dont on peut venir à bout, en passant, entre le fruit & l'œil où tient la queue du fruit, un fil ou ficelle de grosseur proportionnée au fruit. Ce fil étant passé sans toucher au fruit, vous le nouéz ferme à double nœud : & avec des ciseaux vous couperez la queue au-dessus du nœud : cette opération se fait par un beau tems &c.

dans le milieu du jour. Aussi-tôt que le fruit est détaché , on laisse tomber sur le bout coupé de la queue , une goutte de cire d'Espagne , qui le garantit de l'action de l'air. On a , en même-tems , une feuille de papier blanc roulée en cornet , ouvert par sa pointe. On passe le fil par cette ouverture , en sorte que le fruit soit suspendu dans le cornet : cette pointe du cornet se ferme avec de la cire verte & molle , & l'on a soin d'en clore la bouche , de façon que l'air ne puisse absolument y entrer. Alors on va l'attacher à un clou , au moyen d'une boucle que l'on fait au bout du fil , dans un lieu ni froid ni chaud ; mais absolument sec & tempéré. Le fruit ainsi suspendu & ne touchant à rien , se conserve sain & entier jusqu'à deux & rois ans.



*Moyen de conserver le Raisin.*

IL faut avoir un baril ou tonneau qui ne prenne aucun air par les jointures des douves. On a soin en même-tems d'avoir du son de froment bien desséché au four , ou des cendres tamisées. On en fait un lit suffisamment épais au fond du vaisseau , sur lequel on pose les grappes de raisin coupées , avec les précautions que l'on prend pour les autres fruits : on se garde bien de mettre deux grappes l'une sur l'autre , ni de les serrer entre elles. Sur les grappes , on met un nouveau lit de cendre ou de son , puis un lit de grappes & un lit de son , ainsi toujours alternativement , jusqu'à ce que le vaisseau soit comblé , avec cette précaution , que l'alternative doit finir par un bon lit de cendre ou de son. Foncez ensuite votre tonneau ou le bouchez , de sorte que l'air ne puisse pénétrer , c'est le

sans les blesser : sechez-le un peu devant le feu , tant pour raréfier l'air de l'intérieur du vase , que pour chasser l'humidité qui pourroit se tenir cachée à ses parois. Mettez-y ensuite les fruits qui soient sains & propres , & qui ne soient ni trop verts ni trop mûrs ; & prenez garde , sur-tout , qu'ils ne soient point humides. Mettez un bouchon ou un couvercle sur le verre , & le scellez hermétiquement , c'est-à-dire , unissez la marge du couvercle & les bords de l'ouverture , par la fusion à la flamme d'une lampe , en sorte qu'il ne fassent ensemble qu'un même corps. Si cette opération vous paroît trop périlleuse (car , en effet , le verre peut se casser , s'il est trop chauffé) servez-vous de quelques-uns des luts dont usent les Chymistes pour conserver leurs esprits. Un des plus estimés , est celui que l'on fait avec de la farine & du blanc d'œuf , mêlés & battus ensemble , en y ajoutant du sang de dragon & un peu de croûte de fromage de Hollande. Le tout

& dans un lieu un peu chaud. On voit alors se former au-tour de lui une croûte de glace , qu'il est facile d'enlever. Le fruit se trouve aussi sain , & presque aussi agréable que s'il n'eût pas été gelé.



*Manière de conserver les Haricots
verts & les Petits-Pois.*

FAITES cueillir sur la fin de l'été les haricots de la meilleure espèce , & les plus tendres que vous pourrez trouver , dans la quantité dont vous voudrez faire provision. Epluchez-les , c'est-à-dire , ôtez-en les pointes des deux bouts , & les fils des côtés sans les casser dans le milieu , comme l'on fait , quand on veut les manger tout de suite. Faites blanchir , après cela , ces haricots en les jetant dans de l'eau bouillante ; & les retirant presque-aussi-tôt , c'est-à-dire , quand ils y auront fait deux bouil-

lons seulement. Il n'en faut pas davantage, si l'on veut qu'ils conservent leur fraîcheur & leur goût. Pour faire cette opération plus sûrement & plus commodément, on a une grande chaudière sur le feu, dans laquelle l'eau bout, & on se sert d'un panier d'osier, avec lequel on plonge dans cette eau les haricots, & on les en retire quand ils ont tant soit peu bouilli. Il n'est pas nécessaire d'y mettre toute la provision en une seule fois. On peut le faire par parties, & à différentes reprises; mais toujours dans la même proportion.

A mesure qu'on retire ces haricots de l'eau bouillante, on les verse sur des claies, qu'on tient prêtes pour les y laisser égoutter. Il faut les bien éparpiller sur ces claies, pour qu'ils se ressuient mieux, & les mettre un peu sécher à l'ombre. Mettez ensuite ces claies dans un four, après qu'on en aura retiré le pain; mais il faut que le four ne soit guère chaud, & ne pas les y laisser long-tems; car la chaleur recui-

roit les haricots, & en les séchant trop, on en altéreroit la bonté. Pour éviter ce danger, si l'on a un grenier ou quelque autre endroit propre, & qu'on se trouve encore dans le tems des grandes chaleurs, il vaudra mieux porter les claies chargées dans ce grenier, & les y laisser sécher toujours à l'ombre, & jamais au soleil; parce que le soleil leur ôte la couleur, & même le goût naturel.

Quand les haricots sont bien secs, on doit les enfermer dans des sacs de papier, qui en contiennent chacun la quantité d'environ deux litrons. Ces sacs ne doivent être troués nulle part, & on les fermera bien, après y avoir mis les haricots, en collant leur ouverture, de manière que l'air n'y puisse entrer par aucun endroit; car c'est le vrai moyen de les conserver dans leur bonté. On ferrera ensuite les sacs dans un lieu sec & propre, jusqu'à ce qu'on veuille en faire usage.

Lorsqu'on en voudra manger dans le

tems de Carême , on prendra un ou deux de ces sacs , dont on retirera les haricots , que l'on mettra tremper dans de l'eau fraîche , pendant un jour entier , depuis le matin jusqu'au soir. Cette eau les fera enfler , & leur rendra leur première verdure. On pourra alors les faire cuire , les assaisonner & les servir sur table , comme s'ils venoient d'être cueillis. Le goût n'en sera pas tout-à-fait le même ; mais la différence ne sera pas bien grande , & sera beaucoup moindre que suivant toutes les autres méthodes.

A l'égard des petits-pois , on en fait sa provision dans le tems qu'ils sont à meilleur marché : on doit les choisir petits & tendres , & les accommoder suivant la méthode que nous venons d'indiquer pour les haricots verts ; cependant il seroit encore mieux qu'on les fît sécher à l'ombre , & qu'on les tint ensuite dans un endroit très-sec , jusqu'au moment qu'on veut les manger ; car alors , comme ils

féchent plus lentement, toute l'humidité en sort, au lieu que le four, ou la grande ardeur du soleil, en grille la surface, & empêche que l'humidité du dedans ne s'évapore; & alors il peut y avoir à craindre qu'ils ne moisissent.



Manière de conserver les Concombres pour l'hiver.

PRENEZ les concombres dans le fort de la saison, lorsqu'ils sont dans leur pleine grosseur. Après en avoir coupé les deux bouts, pèlez-les, coupez-les en quatre, & ôtez exactement les pepins. Rangez ensuite les morceaux bien serrés dans des pots de grais propres; puis versez-y une saumure composée de deux tiers d'eau, d'un tiers de vinaigre & de sel, dont la quantité se règle sur celle de la saumure dont on a besoin: par exemple, pour trente con-

combres , quatre pintes & chopine d'eau , & demi-septier de vinaigre & deux fortes poignées de sel. La saumure doit surnager. Avant de la mettre sur les concombres , il faut la faire bouillir , jusqu'à ce que le sel soit tout-à-fait fondu , & ne la verser , que lorsqu'elle est froide. Après quelques jours , on couvre les pots avec de l'huile , ou du beurre fondu.

Quand on veut manger ces concombres , il faut les mettre tremper pendant trois jours dans l'eau tiède , que l'on renouvelle trois ou quatre fois dans la journée. Après quoi , l'on fait cuire à l'ordinaire : ils sont également bons au gras & au maigre.



Manière de conserver les Asperges.

FAITES blanchir les asperges , & , quand l'eau boût par-dessus , retirez & mettez les dans de l'eau froide : ensuite étendez les

asperges sur du linge neuf pour refroidir. Mettez-les ensuite dans une forte saumure, composée de 2 pintes de vinaigre blanc pour deux bottes, de 2 bonnes poignées de sel, avec quatre pintes d'eau. Quand le tout sera refroidi, mettez les asperges dans les pots, & conservez.

§. I I I.

AUTRES SECRETS UTILES.

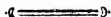
Manière de retirer du Sucre de plusieurs plantes de notre pays.



Les travaux multipliés des Chymistes sur les substances des différens règnes de la nature n'ont pas été toujours infructueux.

D'heureuses expériences leur ont fait découvrir que , plusieurs plantes de notre pays contiennent du sucre parfaitement semblable à celui qu'on a cru fort long-tems ne pouvoir être retiré que de la canne à sucre , espèce de roseau que les Botanistes ont appelé *Arundo Sacarifera* , qui croît dans les Isles. Les racines de la bete-blanche , du chervi , de la bete-rouge , vulgairement appelée betterave , donnent du sucre , en employant le procédé suivant. On coupe ces racines par tranches , on les expose à l'air dans un endroit où elles ne puissent point contracter d'humidité ; lorsqu'elles sont bien séchées , & conséquemment privées de leur mucilage , on les met dans un matras ; on verse par-dessus de l'esprit de vin , à la dose de deux livres sur une demi-livre de racine. On expose le matras dans l'eau bouillante pendant un certain tems : on filtre la liqueur ; on la verse dans une bouteille qu'on bouche exactement. Le sucre se crystallise au fond , comme nous voyons arriver aux sirops qui ont excès de sucre. La bete-blanc-

che est celle qui donne le plus de sucre : elle en donne une once par livre ; le charvi , six gros ; la bete-rouge , cinq.

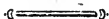


Secret pour conserver le Gibier & la Volaille aussi long-tems qu'on veut.

ON ouvre chaque pièce , & on la vuide ; on ôte aux oiseaux jusqu'au jabot ; mais on les laisse dans leurs plumes , ainsi que les lièvres dans leur poil. On les remplit ensuite de froment , & , après les avoir recousus , on les enterre dans un tas de bled.

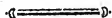
Nota. C'est un Gentilhomme du Poitou , qui a trouvé ce secret en 1753. Il a conservé , par ce moyen , du gibier pendant tout un Carême ; après Pâques , il s'est trouvé aussi bon , que s'il avoit été fraîchement tué.





Secret pour la bonne Encre.

PRENEZ du vitriol verd deux onces , de la noix de galle trois onces , deux onces de gomme arabique , une once de sucre , & une demi-once de vitriol bleu ; mettez le tout en poudre dans un pot de terre vernissé ; versez dessus une pinte d'eau bouillante ; mettez-le mélange sur les cendres chaudes pendant 42 heures , en l'agitant de tems en tems. Laissez déposer pour tirer à clair , & faites bouillir le marc dans une chopine d'eau pendant une bonne demi-heure , pour l'ajouter à la première liqueur.



*Vernis pour conserver les pièces de
Menuiserie.*

PRENEZ deux livres de térébenthine cuite , & deux pintes de bon esprit de vin ; faites

prendre un bouillon au total, & , tandis qu'il refroidit , ajoutez-y un peu de sublimé corrosif en poudre. On peut prendre encore la même dose de térébenthine cuite , & la dissoudre dans ce qu'il faudra d'huile de térébenthine.



Manière prompte & sûre de nettoyer les Tuyaux des Cheminées & d'en faire tomber la suye , sans avoir besoin de Ramoneur , ou lorsqu'on n'en a pas facilement.

BROYEZ bien dans un mortier chaul , & & mêlez ensemble trois parties de salpêtre , deux parties de sel de tartre , & une partie de fleur de soufre. Mettez en sur une pelle de fer , autant qu'il en peut tenir sur un liard. Exposez la pelle sur un feu clair , près du fond de la cheminée. Si vous ne voulez pas entendre une explosion , pareille à un coup de canon , retirez-vous. Sitôt que

le mélange commencera à bouillir , il fulminera de manière que le seul mouvement subit de l'air élastique contenu dans le tuyau de la cheminée , fera tomber , sans aucun dommage ni danger , la suie , aussi bien & mieux que ne le pourroit faire un Ramoneur.

Si le premier coup ne suffisoit pas pour nettoyer le tuyau aussi bien qu'on le desire , on pourroit répéter l'opération : elle n'est pas coûteuse.



Cire pour les souliers & les bottes , qui ne tache ni les mains ni les bas.

PRENEZ une chopine de bière , pour dix sols de noir d'ivoire en poudre , pour deux sols de sucre candi , deux sols de gomme arabique , & trois sols de cire vierge. Mettez le tout ensemble dans un poi de terre à trois pieds : faites-le bouillir deux minutes , puis laissez - le refroidir. Ce noir

s'étend liquide & froid sur le soulier avec un pinceau : on se sert d'abord d'une brosse neuve & douce pour l'étendre également partout, ensuite d'une brosse un peu plus rude pour sécher le noir & le polir. Cette quantité de noir suffira pendant un an pour cirer tous les jours une paire de souliers.

ARTICLE II.

SECRETS POUR L'AGRÉMENT.

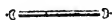
*Moyen de produire de la variété dans
les Fleurs.*



UN bon moyen pour perfectionner les plantes & leur faire donner des fleurs doubles, au lieu de simples, c'est de les transf-

planter souvent; par exemple, d'abord dans le printems, ensuite en automne, puis encore au printems suivant, & ne les laissant pas fleurir dans tout tems: par ce moyen, des giroflées simples, sont parvenues à porter des fleurs doubles. 2°. Pour diversifier la couleur d'une fleur, il faut l'arroser uniquement avec de l'eau teinte à fond de la couleur dont on veut qu'elle soit. 3°. Un autre moyen, plus sûr & plus facile, de se procurer des fleurs diversifiées, soit pour la couleur & la multiplication des fleurs, est de semer les graines de ces plantes dont on veut avoir des fleurs variées, dans une terre riche, & qui soit différente de celle qui étoit naturelle à ces plantes, quand elles étoient sauvages; car, si vous semez la graine d'une giroflée simple, par exemple, dans un bon terrain, entre grand nombre qui porteront des fleurs simples, vous en trouverez qui donneront des fleurs doubles, & quelques unes d'une odeur, autre que celle de la mère-plante. Vous pourrez ensuite les multiplier de bouture & de mar-

cotte. Les plantes qui sont les plus propres à être diversifiées ainsi en les semant, sont les giroflées, les anémones, les oreilles-d'ours, les œillets, les tulipes, les violiers jaunes, les pieds d'alouettes, les marguerites, les violettes, les crocus, & les hépatites.



*Moyen pour varier la couleur des
Roses.*

POUR avoir des roses ou d'autres fleurs, blanches, rouges, vertes, jaunes, incarnat, il faut prendre une terre bien grasse, la faire bien sécher au soleil, & la réduire ensuite en poudre très-fine. On la met dans un pot, où l'on plante telles fleurs que l'on veut, en observant de ne les arroser qu'avec ce qui suit. Si on les veut rouges, on fait bouillir, dans l'eau, du bois de brésil coupé menu, jusqu'à ce que l'eau soit réduite au tiers. Lorsqu'elle est refroidie, on

arrose la plante soir & matin, jusqu'à ce qu'elle paroisse avoir pris racine, & qu'elle soit hors de danger, après quoi on peut l'arroser avec de l'eau ordinaire. Les veut-on vertes? on fait bouillir de l'eau comme ci-dessus, avec le fruit de l'airbrisseau nommé Nerprun, &, dans quelques endroits, Bourg-épine.

Pour les avoir jaunes, on prend le même fruit, non mûr; &, de sa décoction, on arrose, au moins l'espace de quinze jours. Enfin, si on les veut noires, on emploie de la même façon de la noix de galle, avec un peu de vitriol. Il faut observer, qu'avec ces divers arrosemens, la tige retient partie de sa couleur naturelle, & partie de la couleur factice; de sorte qu'elle est de deux couleurs. Veut-on les avoir de trois couleurs? On arrose le matin un côté de la plante d'une eau colorée, & le soir, l'autre côté d'une couleur différente, de manière qu'elle soit impregnée le matin & le soir de deux couleurs.



*Autre manière de faire venir des Roses
vertes , & des jaunes.*

LA nature ne produit jamais des roses vertes, si elle n'est secondée par l'art. C'est l'effet d'une greffe qui leur donne cette couleur ; & il est très-facile de s'en procurer. Il y a bien des années qu'on s'est avisé de faire venir des roses jaunes. C'est la même opération. Plantez un houx auprès d'un rosier , & , lorsqu'il a pris racine , fendez un brin de ce houx par le milieu , & infinuez-y un brin de votre rosier , jusqu'à un œil que vous faites passer de l'autre côté. Puis , quand l'œil de votre rosier que vous avez fait passer au-dehors , a poussé son jet , coupez le rosier de l'autre côté de la branche du houx ; les roses qui en proviendront , seront vertes. Pour avoir des roses jaunes , on fait la même opération sur un genêt , au lieu du houx.



Grefse fingulière.

EN 1753, on trouva dans un vallon près de Florence, un arbre dont le tronc étoit d'un oranger, & dont les branches, les feuilles, les fleurs & les fruits étoient de trois différentes espèces. Les fleurs & les feuilles étoient un mélange de celles d'oranger, de citronnier & d'une espèce qui tenoit de ces deux premières. Quant aux fruits, il y avoit de véritables oranges; d'autres n'en avoient que la rondeur; d'autres étoient alongés comme des citrons; d'autres participoient de l'un & de l'autre. Quelques-uns avoient le goût pur de l'orange, d'autres en avoient seulement l'écorce, avec la chair du citron. Le fruit, en général, avoit une très-forte odeur, & l'écorce étoit extrêmement amère. Ce même arbre portoit encore une sorte de citron, mais en moindre quantité que des autres espèces: il s'en trouvoit qui étoient à-la-fois

citron , limon , & orange. Les fruits varioient aussi beaucoup pour la forme ; il y en avoit de gros , de petits , de raboteux , d'unis , de velus. Autre singularité plus remarquable encore ; ces fruits , ou n'avoient point de pepins , ou n'en avoient que très-peu , ou ceux qu'ils avoient , étoient vuides. L'origine de cet arbre singulier , provenoit d'un oranger greffé sur un tronc de citronnier-limonier.



Manière d'avoir des Pêches ou des Pommes d'Api qui portent le chiffre de votre Maîtresse , ou telle autre inscription.

Tout le monde sait que le soleil est le principe de toutes les couleurs. Les années , où l'été est sec & chaud , les fruits sont très-colorés , au lieu que , lorsqu'il arrive des pluies continuelles , ils sont pâles ,

aqueux & insipides. C'est sur ces observations , qu'est fondé le procédé suivant. On figure avec du papier les lettres dont on veut que les fruits aient l'empreinte ; on les colle avec un peu de gomme sur la surface des fruits exposés au soleil : en été , on en écarte les feuilles qui les environnent , afin qu'ils puissent recevoir plus facilement les rayons de cet astre. Les parties des fruits qui ne sont point couvertes des lettres, prennent une couleur rouge tres-foncée. Lorsque les fruits sont mûrs , on enlève les lettres : les parties qu'elles couvroient , & qui n'ont pas reçu l'influence du soleil , représentent en blanc les lettres figurées en papier. On peut , à la place des lettres , mettre des armes , une devise , un chiffre , ou telle autre figure.





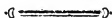
*Moyen de faire une eau des Barbades ;
très-bonne & très-fine.*

PRENEZ des citrons ; rapez-en l'écorce avec un morceau de sucre : par ce moyen , vous briserez les cellules qui renferment l'huile essentielle. Lorsque le sucre en sera suffisamment chargé , vous en raclerez la surface imprégnée avec un couteau : vous mettrez ce sucre dans un mortier de marbre , ou de verre ; vous en ajouterez d'autres , s'il n'y en a pas assez ; vous le dissoudrez dans une quantité suffisante d'eau , & vous y mêlerez de l'esprit de vin. Vous agiterez le tout , & laisserez reposer pour le clarifier. Ce ratafiat est bon à prendre sur le champ.



*Ratafiat de coing.*

Ayez des coings assez mûrs , rapez-les , laissez-les macérer une couple de jours , puis exprimez - en le jus ; prenez une pinte de ce jus & une pinte de bonne eau-de-vie ; mettez-les pendant quinze jours en digestion ; ajoutez-y alors douze girofles en poudre , un gros de canelle & une livre de sucre ; faites digérer de nouveau pendant quinze autres jours ; filtrez au bout de ce tems , & conservez dans des bouteilles.

*Ratafiat d'aillet.*

Ayez quatre onces d'aillets à ratafiat , faites-les infuser dans une pinte d'eau-de-vie avec cinq à six girofles pendant un mois ; au bout de ce tems , ajoutez six onces de sucre fondu dans une chopine d'eau , le tout étant mêlé , filtrez & gardez.

Il y a d'autres ratafiats qui se font avec des liqueurs déjà distillées, ou auxquelles on donne une consistance huileuse. On les appelle essence ou huile. Exemple.



Essence d'anis.

PRENEZ quatre onces de bon anis, ajoutez-y deux gros d'anis de la Chine & un gros de bois de Rhodes; versez dessus une pinte d'eau-de-vie, laissez macérer pendant une journée: mettez le tout dans un alambic avec une chopine d'eau, pour distiller à feu doux une pinte de liqueur: ajoutez à cette pinte, une livre de sucre fondu dans une pinte d'eau, &, après quelques jours de digestion, filtrez.

Lorsqu'on veut colorer ces sortes de liqueurs, on prend, par exemple, un peu de cochenille & d'alun, que l'on pile ensemble, pour les faire digérer sur de l'esprit de vin; ce qui donne une teinture rouge,

dont on met dans le ratafiat , ce qu'il en faut pour lui donner la nuance qu'on desire. Le safran traité de la même manière , donne le jaune. Le tournesol donne le bleu , ou plutôt le violet.



Huile de fleur d'orange.

METTEZ infuser dans une pinte d'eau-de-vie pendant quinze jours , à-peu-près , des fleurs d'orange entières , au poids d'une demi-livre : au bout de ce tems , passez & exprimez fortement. Faites un sirop avec une partie de sucre & deux parties d'eau , & mêlez à votre pinte d'eau-de-vie une pinte & poiffon de ce sirop. Agitez bien le tout , laissez-le digérer pendant quelques jours , puis filtrez au coton.

Cette manière de filtrer nous engage à dire un mot de cette opération importante dans l'art de faire des liqueurs. Filtrer , c'est faire passer une liqueur à travers un pa-

pier gris plié en forme d'entonnoir. Lorsque les liqueurs sont trop épaisses, on lui substitue du coton cardé, que l'on met au fond d'un entonnoir de verre, en l'y pressant fortement. Il faut toujours tenir couverts les entonnoirs, afin d'empêcher l'évaporation des liqueurs. Quelquefois encore on prend des chausses, qui sont des morceaux d'étoffes taillés & cousus en forme de capuchon. On y passe quelques liqueurs, sur-tout celles que l'on croit être trop grasses. On peut même dégraisser ces dernières, en y délayant un peu de lait, qui ne tarde pas à s'y grumeler, & à s'attacher aux parties les plus grossières. On y mêle encore, au lieu du lait, un peu de pâte d'amande épuisée de son huile.



Des Glaces.

ON se procure, dans l'été, l'agrément de boire frais par beaucoup de moyens. Le plus simple est de plonger les carafes pleines,

d'eau , ou d'autres liquides potables , dans des seaux pleins d'eau fraîche. On le peut, encore, en faisant en terre un trou un peu profond , & y déposant , ou plutôt y enfouissant les carafes.

Un autre moyen , est celui d'entourer les bouteilles avec un linge mouillé , & de les faire tourner ou mouvoir rapidement.

On conserve , dans les lieux profonds & bien ombragés naturellement ou artificiellement , la glace produite dans le grand froid , & on sent que c'est de tous les moyens de rafraîchir le plus efficace. On a imaginé de convertir à son aide , en vraie glace , les liqueurs sucrées , préparées avec des fruits , comme la limonade , l'eau de groseille , l'orgeat. Pour y parvenir , il faut observer : 1°. que les liqueurs ne soient point trop sucrées , parce que le sucre est un obstacle à la glace : 2°. qu'il y soit mêlé en forme de syrop : 3°. que la liqueur soit renfermée exactement dans un vase d'étain ou de fer-blanc , appelé *sabotière* : 4°. que la glace soit bien pilée pour entourer plus exacte-

ment la sabotière, qu'on place dans un petit seau. 5°. qu'il faut la saupoudrer de sel marin en poudre bien fine; c'est de cette première action que dépend la formation de la liqueur en glace, le froid extérieur augmentant par ce moyen beaucoup au-delà de ce qu'il faut pour glacer: 6°. qu'il faut vider l'eau que donne la glace fondue dans le seau, à mesure qu'elle devient abondante, & ajouter à la place, de la glace & du sel: 7°. enfin qu'il faut agiter de tems à autre la sabotière, pour deux raisons; la première, pour augmenter le froid; la seconde, pour rendre la glace en neige, & point en glaçons durs.



Recette pour conserver les Oiseaux destinés aux Cabinets d'Histoire Naturelle.

PRENEZ une once de poivre noir, & autant de gingembre, une demi-once de camphre,

& de cloux de girofle , un gros d'alun ; un demi - gros de nitre & de sel commun ; pulverisez & mettez le tout ensemble.

Il faut vuidier les oiseaux , & remplir de cette substance le vuide que laissent les intestins. On renferme exactement la peau du ventre , & on fait pareillement entrer une partie de ce mélange par le bec , la faisant descendre dans la gaffe au moyen d'un tuyau de plume. Quelques jours après , on place le sujet dans la forme qu'on veut lui donner , & on l'y assujetit au moyen d'une forme de bois ou de bouts de fil d'archal. Au bout d'un mois ou six semaines , ils acquerront cette roideur , qu'ils conserveront constamment. Cette recette conserve les sujets ; même contre les insectes des Indes Occidentales , qui sont les plus à craindre.



•(=====)•

* Cette Lettre adressée à l'Auteur du *Mercur* : est une réponse à celle que M. du Tens avoit écrite au même Journaliste sur l'Automate de Fresbourg.

qu'ils sont, me paroissent moins surprenans, que l'*Automate jouant aux échecs contre les plus habiles Joueurs*, que M. du Tens a vu à Presbourg, chez M. Kempel. Si tout autre que M. du Tens, nous eût raconté cette merveille, elle n'eût pas fait grande sensation. Mais, quand on considère que c'est un Savant, célèbre dans la république des Lettres, que c'est l'Auteur de plusieurs ouvrages excellens, entr'autres, des *Recherches sur l'origine des Découvertes attribuées aux Modernes*, qui nous assure avoir vu & examiné tous les ressorts intérieurs de la machine, & n'y avoir rien trouvé qui puisse faire soupçonner quelque communication, ou la moindre supercherie, qui nous dit avoir joué lui-même une partie d'échecs avec l'automate, comme il l'auroit jouée avec tout autre personne; un pareil témoignage mérite la plus grande considération, &, s'il ne forme pas une autorité complète il doit du moins suspendre notre jugement, jusqu'à ce que de nouveaux éclaircissemens déterminent notre croyance à cet égard.

C'est

C'est donc de M. du Tens , que nous devons attendre ces éclaircissements. Il a instruit le public d'un fait, qu'il regarde comme *aussi important à l'honneur des sciences , que glorieux pour Presbourg , qui l'a produit.* Ce sont-là deux motifs bien capables de l'engager à revoir cet ouvrage de la plus incroyable mécanique , & à forcer son auteur de nous convaincre de la réalité du fait.

Un automate est une machine de figure humaine ou d'animal quelconque, qui renferme en elle-même le principe de ses mouvemens , & qui , après être montée , n'agit plus que par le secours immédiat de ses ressorts , sans aucun secours étranger. Toutes les machines de cette espèce , connues jusqu'à ce jour , ont leurs mouvemens déterminés , soit dans la forme , soit dans la durée. Le flûteur automate du célèbre M. de Vaucanson , qui a étonné toute l'Europe , avoit bien des mouvemens variés , puisqu'il jouoit plusieurs airs de flûte ; mais tous ces mouvemens étoient déterminés , & arrivoient dans des périodes de tems réglés.

On admira la précision avec laquelle ils s'exécutoient, & l'imitation parfaite qu'ils avoient avec ceux du plus habile joueur (1) de cet instrument. Mais, dans le joueur d'échecs de M. de Kempel, il faut supposer des mouvemens, non-seulement indéterminés, mais dépendans de la volonté & de la variété des mouvemens de la personne avec laquelle il joue, ce qui est incroyable.

Si M. de Kempel, ou quelqu'autre personne influe sur chaque coup que joue l'automate, cette multitude prodigieuse de combinaisons différentes n'a plus rien de surprenant; la machine ne mérite plus le nom d'automate; ce n'est qu'un pantographe composé, ou une marionnette que l'on fait agir à volonté, & dont tout le mérite consiste à avoir su cacher les fils qui la font mouvoir.

Il y a quelques années qu'on fit voir à Versailles un automate qui parloit. C'étoit

(1) Feu M. Blavier, le père.

une figure de Bacchus assis sur un tonneau , qui prononçoit , à haute & intelligible voix , tous les jours de la semaine , & souhaitoit le bonjour à la compagnie. Beaucoup de gens y furent trompés , parce que le maître de la machine laissoit voir l'intérieur de la figure & du tonneau , où l'on n'appercevoit que des tuyaux d'orgue , des soufflets , des somniers , des roues , des cylindres , &c. mais l'illusion ne dura pas long-tems : quelqu'un , plus clairvoyant , découvrit un faux sommier , dans lequel étoit renfermé un petit nain , qui articuloit les mots , dont le son seul parvenoit , à l'aide d'un tuyau , jusqu'à la bouche de la figure , d'où ils paroissent sortir.

Nous sommes bien loin de croire M. de Kempel capable d'une supercherie aussi grossière. Elle n'auroit point échappé à l'examen attentif que M. du Tens dit avoir fait de toutes les parties intérieures de la table & de la figure automate. Mais, si M. de Kempel veut partager la gloire des hommes de génie qu'il a prétendu imiter, il doit se

montrer au grand jour. Il faut qu'il découvre l'intérieur de sa mécanique, & qu'il fasse voir à tous les yeux l'origine & la suite des mouvemens de son automate, comme l'a fait M. de Vaucanson, lorsqu'il a exposé les siens à nos regards.

Dans les premiers jours que son flûteur parut, je me rappelle que beaucoup de gens ne vouloient pas croire que ce fût la flûte que tenoit l'automate qui rendit les sons. On s'imagina que ce n'étoit qu'une serinette ou une orgue d'Allemagne enfermée dans le corps de la figure, dont les sons sortoient par la bouche de l'automate. Les plus incrédules furent bientôt convaincus que l'automate embouchoit réellement la flûte; que le vent, au sortir de ses lèvres, la faisoit resonner, & que le mouvement de ses doigts en formoit les différens tons. La machine fut soumise à l'examen le plus scrupuleux & aux épreuves les plus décisives: il fut permis à tous les spectateurs de voir les ressorts les plus cachés, & d'en suivre le jeu: en un mot, chacun eut la liberté de

s'assurer par lui-même que l'automate jouoit effectivement de sa flûte, avec autant de précision & d'agrément, qu'auroit pu faire M. Blavet lui-même.

Le mécanisme de son canard automate fut également exposé aux yeux & à la critique de tous les curieux : dans le tems qu'on voyoit cet animal artificiel, manger dans la main le grain qu'on lui présentoit, boire & barboter dans l'eau qu'on lui apportoit dans un vase, rendre ses excréments, s'éplucher les ailes & les étendre, imiter tous les mouvemens d'un canard vivant ; il étoit permis à toute personne de regarder dans l'intérieur du piédestal, où étoient toutes les roues, tous les leviers & tous les fils qui communiquoient par les jambes de l'animal à toutes les différentes parties de son corps, qui étoit aussi découvert. On y voyoit les premiers & les derniers mobiles : un poids, comme dans le flûteur, étoit la seule & unique puissance qui mettoit & entretenoit le tout en mouvement.

Son joueur de tambourin, étoit encore

un automate qui portoit en lui-même le principe de ses mouvemens. On le montoit comme une horloge , & il jouoit des menuets , des rigaudons & des contre-danſes , avec la plus grande juſteſſe , pendant une demi-heure que le poids étoit à deſcendre.

Enfin , Monſieur , l'automate fabricant de M. de Vaucanſon n'étoit pas moins ſurprenant , quoique le premier moteur en fût différent. C'étoit *un âne* , qui , attelé à un cabeſtan , tournoit , & fabriquoit , ſans le ſavoir , une pièce d'étoffe de ſoie en ſarzin , ou en taffetas de la meilleure qualité & de la plus grande perfection. Toute la mécanique y étoit à découvert ; on voyoit le jeu des liſſes qui ouvroient la chaîne , le mouvement alternatif de la navette qui couchoit la trame , celui du peigne qui frappoit l'étoffe , le mouvement du rouleau , ſur lequel ſe plioit l'étoffe , à meſure qu'elle ſe fabriquoit ; enfin tous les leviers , toutes les courbes , toutes les cordes qui produiſoient les mouvemens , étoient mis en jeu , par la ſeule marche de l'âne : il n'y

avoit qu'une femme pour renouer les fils ; elle arrêtoit le métier en poussant un bouton , lorsqu'il se rompoit quelques fils ; & , après les avoir raccommodés , elle retiroit le bouton , & le métier reprenoit son jeu.

M. de Vaucanson rendit son âne plus habile encore l'année suivante : il parvint à lui faire fabriquer des étoffes façonnées. Le moyen qu'il a employé pour faire exécuter des fleurs sur son étoffe , a paru la chose du monde la plus ingénieuse , & l'est en effet. Le métier alloit sans secours étranger ; l'âne , en marchant , faisoit seul toute la besogne , & chaque spectateur pouvoit voir les ressorts de la machine , examiner la combinaison des différentes pièces , & en considérer le jeu ; depuis le premier , jusqu'aux derniers mobiles.

Vous avouerez , Monsieur , que , si l'on savoit ainsi tirer parti de tous les ânes , ils pourroient être encore plus employés qu'ils ne le sont. On voit d'ailleurs tant d'automates grossièrement animés faire fortune , briguer des places , être protégés & préférés

convaincre tous les Savans , que son automate renferme en lui-même les principes de tous les mouvemens , que ces mouvemens ne sont dirigés que par des moteurs imaginés , & sans le secours d'aucune intelligence; nous lui prodiguerons alors tous les sentimens de notre admiration. Mais , s'il refusoit de donner cette conviction , M. du Tens seroit forcé de convenir que les louanges qu'il a données au Mécanicien de Presbourg , sont hasardées , & que la gloire de l'invention demeure jusqu'à présent , sans partage , au Mécanicien François.

Je ne suis point enthousiaste , Monsieur , vous le savez. J'aime les arts & les lettres , il font toute la douceur de ma vie , & je les cultive , sans prétention , comme sans envie & jalousie , n'étant attaché qu'au parti de la vérité. Si je suis douc entré dans un si grand détail sur les machines de M. de Vaucanson , c'est que je les ai vues cent fois , que je les ai examinées avec la plus scrupuleuse attention , & que mon admiration pour leur Auteur a toujours été en augmentant. Il n'a pas besoin de mon

foible éloge. La postérité a déjà marqué sa place parmi le petit nombre d'hommes de génie, d'inventeurs d'arts utiles, & de bons citoyens, dont les travaux & les veilles ne tendent qu'à bien mériter de leur patrie. *Pauci quos æquus amavit Jupiter.*

Vous avez voulu savoir, Monsieur, mon sentiment sur l'automate de M. de Kempel. J'ai hasardé de vous dire librement ce que j'en pensois. La Lettre de M. du Tens est trop sérieuse, pour n'être pas d'un homme persuadé; mais cela ne suffit pas pour persuader les autres. Il faut des preuves, & je les demande à M. Kempel & à M. du Tens. Cependant, si cette lettre de M. du Tens n'étoit qu'un badinage, comme je le crois, je ne devine pas quel peut être son but : sur quoi tomberoit alors la plaisanterie ?

J'ai l'honneur d'être avec un sincère attachement, Monsieur,

Votre très-humble
& très-obéissant serviteur.

RIGOLEY DE JUVIGNY.

A Paris. le 9 Octobre 1770.

JURISPRUDENCE
CURIEUSE.



~~~~~

JURISPRUDENCE  
CURIEUSE,

o v

CHOIX DE QUELQUES CAUSES

PEU COMMUNES.

---

*Procès singuliers.*

---

UNE jeune & jolie Servante de Paris , arrivée depuis peu de son Village , fut chassée de sa condition sur les onze heures du soir ; elle pleuroit & sanglottoit à la porte de ses Maîtres , sans savoir où passer la nuit. Un jeune homme allant son chemin , l'entend soupirer , s'arrête auprès d'elle , & voit , à la faveur du reverbère , une jolie Pille dans les larmes. Il entre dans sa peine ; il

la plaint, &, tout en la consolant, la fait monter chez lui : une honnête Fille ne se croit vraiment en danger, qu'au milieu de la nuit; elle ne souhaitoit que d'avoir un écu, disoit-elle, pour aller rejoindre sa tante en Province. Il approuve son dessein, la dispose à souper avec lui, lui fait prendre deux verres de liqueur, & lui promet l'écu dont elle a besoin; elle en est si reconnoissante, il est si compatissant, si entreprenant, que, moitié gré, moitié force, elle s'acquitte d'avance avec lui, & beaucoup au-delà pour une jolie fille. Le lendemain matin, il s'agissoit de payer; mais, au lieu de l'écu, le jeune homme ne lui donne qu'un billet de loterie qu'il trouve dans sa poche, descend avec elle, & lui dit adieu: la voilà encore seule, & sans ressource, pleurant au coin des rues. Une Marchande Orfèvre, assise dans sa boutique, lui fait signe de s'approcher; sa figure intéressante parle pour elle, & la Marchande, après l'avoir écoutée, l'arrête à son service. Quelques jours après, l'Orfèvre dit à sa femme qu'il

alloit voir si leurs billets de loterie avoient porté ; la jeune Fille se ressouvient du billet qu'elle avoit si bien gagné , & prie son maître , en rougissant , de vouloir s'en charger ; il sort & revient tout transporté d'aise. Sa femme se flatte un instant : non , dit le mari , le gros-lot est tombé à Fanchon. Tous deux la félicitent , & lui donnent des conseils pour faire de la fortune que Dieu lui envoie , un usage prudent & raisonnable ; sur le soir , le jeune homme du billet arrive , & demande à lui parler sans témoin ; Fanchon le voit à peine , qu'elle se doute de ses prétentions : elle prend sa maîtresse à l'écart , se jette à ses pieds , lui touche quelque chose de ce qui s'est passé avec le jeune homme ; sa rougeur & ses larmes lui disent le reste. Son accusateur ose assurer qu'elle lui a volé le billet qu'il réclame ; mais la Marchande , mieux instruite , le chasse de chez elle. Quelques jours après , il fait citer Fanchon en Justice ; l'Orfèvre prend sa défense , & plaide sa cause avec tant de franchise & de vérité , que le jeune homme , débouté de sa de-

mande , est condamné à payer l'écu qu'il avoit promis : ordre à la jeune Fille de lui rembourser l'argent du billet , & d'emporter le gros-lot.



SIR Herford descendoit d'une des meilleures maisons d'Irlande ; sa fortune étoit considérable. Henriette , sa fille unique , devoit en hériter ; elle avoit seize ans ; ses charmes étoient développés : son cœur sensible ne tarda pas à distinguer Tom Gréenny. C'étoit le cadet d'une famille illustre , il n'attendoit qu'une fortune médiocre ; celle de sa maison étoit assurée à Sir James son frère aîné , objet des soins & des préférences de ses parens. Il vit Henriette , & l'aima ; il parvint à lui plaire ; l'aimable Miss ne put se défendre de l'en assurer : heareux par leurs sentimens mutuels , ils s'occupoient des moyens qui pouvoient les conduire à un hymen qu'ils desiroient également. Mylady Herford paroissoit estimer Gréenny , il espé-



roit son appui ; il n'attendoit que des circonstances favorables pour implorer ses bontés , & il tâchoit de la préparer à les lui accorder par son empressement & par son zèle.

Pendant qu'il s'appliquoit à plaire aux parens d'Henriette , Sir James parut chez cette aimable personne ; ses charmes naissans firent quelque impression sur son cœur ; son titre de riche héritière ajoutoit à sa beauté ; la réunion des richesses de Sir Herford & des Grénny pouvoit donner un nouvel éclat à sa maison. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire desirer cette alliance ; il la proposa à ses parens , qui , charmés de le satisfaire , s'empressèrent d'en parler à Sir Herford. L'avantage étoit égal des deux côtés ; le père d'Henriette donna volontiers son consentement à un hymen qui n'éloigneroit point de lui une fille qui lui étoit chère , & dont il ne se feroit pas séparé sans regrets ; mais il en différa la conclusion jusqu'à ce qu'il eût terminé quelques affaires importantes , qui le forçoient à faire un

voyage à Londres. Son départ étoit fixé à deux mois, & son absence devoit durer près d'une année : ce délai étoit long, mais Henriette étoit fort jeune, & l'amour de James n'étoit pas bien violent.

Le projet de cette alliance fut bientôt publié. Henriette en apprit la nouvelle avec douleur ; elle partagea celle de Tom Grénny ; le malheureux jeune homme étoit désespéré ; il maudissoit son infortune ; il détestoit son frère ; il accusoit le ciel, son amante pleuroit avec lui. Un jour ils se trouvèrent seuls ; ils goûtoient le plaisir douloureux de se plaindre sans témoins, ils mêloient leurs larmes ; ils ne les interrompoient que pour se jurer de s'aimer sans cesse ; ces protestations étoient suivies de caresses innocentes, qui bientôt le devinrent moins. Tom étoit tendre & pressant, Henriette aimoit ; tous deux s'oublièrent ; ils ne revinrent à eux, que pour rougir de leur faiblesse, elle ajoutoit à l'horreur de leur situation. Henriette étoit inconsolable. Tom se regardoit comme le plus cruel des hom-

mes ; les pleurs de son amante lui perçoient le cœur ; il avoit goûté toute l'ivresse du bonheur ; le délire étoit passé , il n'en sentoît plus que l'amertume. Cependant ils avoient une année devant eux ; il pouvoit arriver des changemens. Tom embrassa avidement cet espoir , & le fit adopter à Henriette. Un mois s'écoula ; cette foible consolation s'évanouit , un désespoir affreux lui succéda ; Henriette sentit toute l'horreur que lui devoit inspirer sa foiblesse ; elle en apperçut avec effroi l'étendue ; elle alloit être mère ; cette certitude affreuse l'accabloit ; un avenir terrible se présentoit à ses regards ; la paix s'éloignoit de son cœur ; celui de Tom n'étoit pas moins déchiré , les gémissemens étoient inutiles. Quel remède apporter à ce malheur ? Comment l'avouer à Mylord & à Mylady ? ni l'un ni l'autre n'en avoient le courage : pour réparer cette faute , ils résolurent d'en commettre une seconde ; la première la rendoit nécessaire ; ils se proposèrent de se marier secrètement. Henriette voulut attendre l'absence

de son père ; Tom cependant s'assura d'un Ministre , & prépara tout pour cet hymen ; il ne devoit pas s'accomplir.

Sir James s'étoit apperçu des assiduités de son frère auprès d'Henriette ; il découvrit à quelques signes , que leurs cœurs étoient d'intelligence ; il voulut se défaire d'un rival dangereux ; sa famille , à laquelle il fit part du projet qu'il avoit de l'éloigner , l'approuva facilement , & le seconda. Le lendemain du départ de Sir Herford , la nuit même où Tom Gréenny devoit être uni à son amante , au moment qu'il sortoit pour se rendre auprès d'elle , il fut arrêté par huit hommes , chargé de fers comme un scélérat , & transporté dans un vaisseau qui mit aussi-tôt à la voile pour les Indes orientales. Qu'on se peigne sa douleur , la circonstance de son enlèvement la rendoit plus affreuse ; il se représentoit celle d'Henriette ; il appelloit la mort , on le força de vivre ; il se flatta de revenir incessamment en Europe ; cet espoir même lui fut ravi.

Henriette cependant avoit attendu son

amant pendant toute la nuit ; elle ne le vit point paroître le jour suivant : l'abandonnoit-il ? d'où pouvoit naître sa négligence ? elle en apprit bientôt la cause ; son désespoir s'en accrut ; elle fut tentée de se donner la mort ; l'excès de son malheur lui donna la force de le soutenir ; il étoit irréparable ; elle secha les larmes ; elle les renferma dans son cœur. Elle prit la résolution d'avouer son état à sa mère ; les reproches qu'elle en attendoit n'égalotent pas sans doute ceux qu'elle se faisoit à elle-même. Elle se propose de les soutenir ; elle se hâte d'exécuter ce dessein ; elle vole à l'appartement de Mylady ; elle se jette à ses pieds , l'étonne & l'attendrit par l'aveu de son aversion pour Sir James , de sa tendresse pour Tom Gréenny , & de la situation où un instant de foiblesse l'a réduite. L'effort que lui coûte cette déclaration l'épuise ; elle fond en larmes en la terminant , & , si elle ne l'eût précipitée , jamais elle n'eût eu le courage de l'achever.

Mylady interdite , surprise , accablée , confondue , n'avoit pas songé à l'interrom-

pre ; la fermeté d'Henriette pendant ce terrible récit , l'avoit forcée au silence , les pleurs qu'elle lui voit verser , l'espèce d'anéantissement où elle est tombée lui annoncent sa douleur & ses remords ; elle lève les yeux au ciel , les baisse sur sa fille , & fond en larmes avec elle ; elle ne s'arrête pas à lui faire des reproches qu'elle mérite , mais qui ne réparent rien ; elle songe à dérober sa honte aux regards du public ; elle se retire dans un cabinet , où elle réfléchit pendant quelques instans ; elle revient auprès de sa fille. Henriette , lui dit-elle , vous avez oublié ce que vous vous deviez , ce que vous deviez à votre mère. Que dira Sir Herford ? De quel prix vous avez payé sa tendresse & la mienne ! votre opprobre réjaillit sur nous ; vos larmes ne peuvent l'effacer... vous voyez celles qu'il me coûte... Mais ce n'est pas le tems d'en verser : je veux vous épargner l'horreur d'avoir à rougir devant les hommes ; cachez vos remords au fond de votre cœur ; ils vous puniront assez. Sir Herford lui-même ignorera votre honte ,

elle feroit son infortune ; ma tendresse lui doit ce ménagement.

Mylady voulut se charger de l'enfant de sa fille ; elle se plaignit de quelques incommodités , & persuada plusieurs amies , par de fausses confidences , qu'elle alloit devenir encore mère ; elle l'écrivit à son époux , qui apprit cette nouvelle avec transport , & qui regretta beaucoup d'être éloigné d'elle , & de ne point présider lui-même aux soins qu'exigeoit son nouvel état. Mylady s'applaudissoit de son absence , elle favorisoit ses vues. La nouvelle de sa prétendue grossesse ne tarda pas à se répandre. Sir James seul en fut affligé ; Henriette eut moins de charmes à ses yeux , dès qu'il vit que sa fortune diminueroit.

Lady Herford se retira à la campagne , en prétextant que l'air en étoit plus sain ; elle y conduisit sa fille , qu'elle déroba à tous les yeux jusqu'à ce qu'elle eût donné le jour à un fils , qui fut élevé comme celui de Sir Herford. La famille de Grénny ne voyant plus dans Henriette une riche héritière ,

rompit aussi-tôt les engagemens qu'elle avoit pris.

Henriette revint à Dublin , & parut plus belle qu'auparavant ; sa langueur la rendoit plus intéressante , on l'attribua à la solitude de la campagne. Sir Herford précipite son retour pour venir embrasser son épouse ; le fils , qu'il croyoit lui devoir , la lui rendoit encore plus chère. Henriette voyoit son enfant s'élever sous ses yeux : elle pouvoit , sans contrainte , lui témoigner toute sa tendresse ; le titre de mère se cachoit sous les titres de frère & de sœur.

Sir Herford mourut quelques années après , sans être détrompé ; son épouse le suivit bientôt au tombeau ; la naissance du jeune Herford fut toujours un secret. Henriette seule en étoit instruite ; elle n'auroit point voulu que sa mère l'eût déclaré. Ce mystère assuroit son nom & sa fortune à son fils ; il n'en auroit pas joui , s'il n'eût été cru son frère. Elle avoit voulu présider elle-même à son éducation ; ce fut un malheur : idolâtre du jeune Herford , elle eut pour ses défauts



défauts l'indulgence d'une mère ; il l'eût respectée peut-être, s'il l'eût connue ; mais , comme frère , il causa beaucoup de chagrins à sa sœur ; elle eut souvent à pleurer la foiblesse à laquelle il devoit le jour ; elle regarda ses peines comme une juste punition de sa faute ; le jeune homme parvint à l'âge où l'on est maître de ses actions , héritier d'un grand nom , & chef de sa famille , il fit sentir ses droits à sa sœur , & la rendit malheureuse.

Pendant quelle gemissoit en secret , Tom Gréenny revint en Europe. On lui avoit écrit qu'Henriette n'étoit plus , & cette nouvelle funeste avoit prolongé son séjour dans les Indes : il y avoit fait une fortune immense , il venoit en jouir dans sa patrie. Quelle fut sa surprise en arrivant à Dublin , d'apprendre qu'on l'avoit trompé , qu'Henriette vivoit encore , qu'elle étoit libre , & sur-tout infortunée ; il en avoit toujours conservé un tendre souvenir , il n'eut rien de plus pressé que de voler auprès d'elle. Il excusa facilement sa longue absence , leurs

premiers sentimens se reveillèrent ; ils furent moins vifs , mais aussi tendres. Henriette lui rendit compte de tous les événemens qu'il ignoroit : avec quelle joie n'apprit-il point que Sir Herford étoit son fils. Je suis votre époux , dit-il à Henriette , la nuit qui me sépara de vous , devoit nous unir pour jamais ; nous sommes l'un à l'autre par le vœu de nos cœurs , & par nos sermens ; le ciel va sanctifier notre union. Henriette lui tendit la main , & renouvella ses anciennes promesses : elle osa cependant le conjurer de ne pas découvrir le mystère de la naissance de Sir Herford ; elle craignoit un éclat dont elle auroit à rougir. Tom Grénny céda difficilement à cette délicatesse ; mais il ne pouvoit rien refuser à Henriette ; il se flatta de vaincre un jour cette répugnance , & ne songea plus qu'à leur hymen prochain.

Sir Herford vit avec chagrin le futur établissement de sa sœur ; il avoit espéré qu'elle ne se marieroit jamais ; il regrettoit la part qu'elle devoit emporter de la succession de

son père ; il travailla à empêcher l'exécution de ce dessein ; il reçut mal les propositions qui lui furent faites : il crut parvenir à rebuter Tom Gréenny en l'aigrissant ; ils eurent une querelle ensemble. Tous deux s'échauffèrent ; Tom Gréenny ne put s'empêcher de lui parler avec la supériorité que donnoit son titre de père. Herford , irrité de ce ton , auquel il n'étoit pas accoutumé , le pria d'en changer ou de se taire ; Tom voulut repliquer. C'en est trop , interrompit le jeune homme , Tom doit penser qu'après l'avis que je lui ai donné ; c'est m'insulter que de continuer ; on ne l'a jamais fait impunément , & , c'est ainsi que j'y réponds , [ajouta-t-il en mettant l'épée à la main.

Que vois-je , s'écria Tom , en reculant avec horreur ! qu'oses-tu entreprendre , Je fais mon devoir ; faites le vôtre —. Ciel où suis-je ! Laissons-là les exclamations ; elles font une mauvaise défense. Tom Gréenny doit songer que je ne le ménagerai point. — Malheureux , tu attaques mes jours ! .. S

tu savois... —Je fais que je suis offensé ; que je vous demande raison... & que vous balancez?—Herford... insensé, me connois-tu?—Je commence à connoître que Tom Grénny ignore les lois de l'honneur ; qu'il reçoive de moi cette leçon : le lâche qui craint pour ses jours , ne doit pas les exposer en insultant un galant homme. Tom Grénny parut accablé de cette réplique ; son premier mouvement fut de porter la main à son épée ; le second l'arrêta , il regarda Sir Herford : barbare , lui dit-il , ton cœur n'est point ému. Ingrat , le mien parle... Tu frémiras un jour de ta violence , & tu me remercieras de t'avoir épargné le plus grand des crimes ; il s'éloigna en achevant ces mots. Sir Herford voulut le suivre ; un trouble secret l'en empêcha ; mais il s'affermir dans le dessein de mettre obstacle à son hymen ; il publia par-tout sa querelle ; il s'étendit principalement sur les circonstances qui pouvoient humilier Tom Grénny , & jura hautement que le lâche ne seroit jamais son beau-frère ; il enferma sa sœur. Tom

ne pouvoit se justifier & la délivrer , qu'en révélant le secret ; il n'hésita point ; il réclama les lois en faveur d'un père & d'une mère infortunés , contre un fils qui les persécutoit. Sir Herford apprit , avec étonnement , l'histoire qui se répandoit sur sa naissance ; il la regarda comme une fable imaginée par Tom Grénny pour excuser sa lâcheté , & se venger de lui ; il se défendit : pourquoi n'avoit-on pas plutôt déclaré ce mystère ? falloit-il attendre qu'il eût refusé de consentir à l'hymen de sa sœur ? Les Tribunaux retentirent de cette affaire singulière ; les Juges embarrassés ne savoient ce qu'ils devoient prononcer.

Henriette parut devant eux. Sa déclaration fut conforme à celle de Grénny ; mais on n'avoit pas d'autres preuves,

Le procès duroit depuis un an ; on en attendoit le jugement avec impatience, la voix publique étoit pour Sir Herford ; la veille du jour où l'Arrêt devoit être rendu , un vieillard inconnu se présenta au jeune homme. C'étoit un Ministre qui avoit eu la confiance

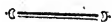
de Lady Herford pendant sa vie , & qu'il l'avoit assistée dans ses derniers momens.

Ecoutez-moi, Mylord, lui dit-il, je vien éclaircir le mystère de votre naissance; vous êtes le fils d'Henriette & de Tom Grénny. Lady Herford me remit, en mourant, cet aveu signé de sa main, certifié par des témoins & par les personnes qui assistèrent aux couches de votre sœur. Le voici : il existe encore deux autres écrits pareils à celui-ci, qui furent déposés dans différentes mains, & qu'on porte actuellement à votre père & à votre mère. Lady Herford avoit exigé de nous le secret le plus profond, & nous avions juré de ne le révéler qu'au cas que les circonstances le rendissent nécessaire; le moment qui nous relève de nos sermens est arrivé: vous êtes instruit, Mylord, remplissez vos devoirs; je n'ai plus rien à vous apprendre.

Sir Herford écoute en tremblant, & regarde cet écrit, le confronte avec quelques lettres de Mylady, & ne peut méconnoître sa main: il rougit de ses injustices;

il se rappelle avec effroi qu'il a voulu verser le sang de son père ; il frémit , & verse des pleurs. Son cœur s'ouvre à la nature , & les remords s'y font sentir. Accompagné du Ministre , il vole chez Tom Grénny , où les autres dépositaires de ce secret s'étoient déjà rendus ; Henriette étoit auprès de lui ; il tombe aux pieds de l'un & de l'autre , déteste ses erreurs & son ingratitude , les conjure de lui pardonner ; son repentir & sa soumission les touchèrent ; ils oublièrent le passé , & le serrèrent dans leurs bras. Il se pressa de porter lui-même à ses Juges les écrits qui devoient dicter leur Arrêt.

Cet événement surprit toute l'Angleterre. Tom Grénny , après tant de traverses , épousa Henriette , & s'occupa de son bonheur. Sir Herford joignit à son nom celui de Grénny , & répara , par sa tendresse & son respect , les chagrins qu'il avoit causés aux auteurs de ses jours.



*LETTRE de feu M. l'Abbé Prévôt  
sur un Procès contre un Eunuque.*

UNE Dame dont la bienséance me fait cacher ici le nom , quoiqu'il soit connu de tout le monde à Londres , lasse de son mari , qu'elle avoit adoré long-tems malgré ses défauts , vient de faire un éclat public pour s'en délivrer. Elle s'est adressée au Tribunal de la Justice. Ses plaintes ne contenoient rien d'abord de fort extraordinaire. C'étoit une femme qui accusoit son mari d'impuissance , & qui , se trouvant assez jeune pour souhaiter de ne pas demeurer inutile au monde , imploroit l'équité des Loix , & la protection des Juges ; elle ajoutoit que le sujet de sa demande étoit si bien avéré , qu'elle croyoit son mari trop raisonnable pour se faire presser long-tems ; qu'à la vérité , les propositions qu'elle lui avoit faites elle-même n'avoient pas fait



d'impression sur lui , mais que , n'ayant rien de solide à alléguer pour sa défense , il ne pouvoit manquer de se rendre aux premières sommations de la Justice. Les procédures ont commencé aussi-tôt. L'époux a reçu ordre de se présenter , & de répondre. Il y a satisfait sans paroître embarrassé. On l'a interrogé , il a passé tout-d'un coup condamnation sur l'impuissance ; mais il n'a point paru plus disposé à consentir au divorce.

Sa cause paroïssoit si mauvaise , que tout le monde étoit surpris de son obstination. Comme ce n'est point une raison qui doive arrêter les Juges , on croyoit la victoire assurée pour son épouse ; mais , lorsqu'il s'est vu pressé sans ménagement , il a fait naître une difficulté qui change entièrement l'état de la question. Il prétend que son impuissance ne peut être une raison de divorce , parce que son épouse l'a connu pour impuissant , depuis qu'il l'a le malheur de l'être , & il produit quelques domestiques , qui rendent témoignage qu'il a passé plusieurs nuits

avec elle avant son mariage. La vérité est qu'ayant reçu une blessure dangereuse dans le tems qu'il commençoit à voir cette Dame, il essuya quelques opérations qui le firent cesser absolument d'être homme. Ce malheur ne ralentit pas la passion ; il eut néanmoins la sincérité d'en avertir sa maîtresse , qui , ne consultant alors que la tendresse qu'elle avoit pour lui , résolut de passer sur tous ses défauts : elle l'épousa , il y a quatre ans , après l'avoir connu tel qu'il étoit , & il semble , par conséquent , qu'elle n'ait à se plaindre que d'elle-même.

Ce récit , qui s'est fait en pleine assemblée & qui a été confirmé au même moment par la déposition de plusieurs témoins , a jeté un étrange ridicule sur la pauvre Dame. C'est le nom le moins odieux que je puisse donner à l'effet qu'il a produit ; car quelques-uns traitent son mariage d'union horrible & monstrueuse , dont il ne s'est vu d'exemple ; dit-on , que dans le siècle (1) le plus dissolu

---

(1) Suetone en rapporte des exemples sous Néron, Caligula & quelques-uns de leurs successeurs.

de Rome ; n'ayant point en la force de dementir son mari , elle est réduite , pour se défendre , à soutenir que , malgré l'aveu qu'il lui fit alors de son infirmité , il ne laissa pas de la tromper réellement , parce que , jeune & simple , comme elle étoit , elle ignoroit ce qu'une femme peut désirer dans un mari. Le cas paroît nouveau aux Anglois , & fort embarrassant pour les Juges. Il se réduit à savoir si le mariage volontaire d'une femme avec un Eunuque est un mariage légitime. On attend avec beaucoup de curiosité & d'impatience la décision du Tribunal. M'étant souvenu d'avoir lu dans quelque endroit un Arrêt du Parlement de Paris sur un cas assez semblable , je l'ai cherché avec tant de soin , que j'ai eu le bonheur de le découvrir à Londres , (1) & je l'ai envoyé sous une enveloppe au principal Juge , qui en fera l'usage qu'il jugera convenable.

---

(1) La date est le jeudi 8 Janvier 1665.

Voici le fait. Denis Binot , de la Province du Maine , ayant voulu se marier , du consentement de sa famille & de celle de la fille , le contrat avoit été passé pardevant Notaire ; il avoit prié ensuite le Curé de publier les Bans ; mais celui-ci s'en étoit défendu , sur ce que Denis Binot passoit publiquement pour Eunuque. Binot avoit fait assigner le Curé ; mais , n'étant point disconvenu de son impuissance devant les Juges , on avoit mis sur sa demande *hors de Cour*. Il en avoit interjeté appel au Parlement de Paris , & la fille s'étoit rendue intervenante , pour demander la célébration du mariage. Ils alléguoient l'un & l'autre , que , suivant les Canons , (1) un mariage avec un impuissant n'étoit point déclaré nul , quand la fille qui contractoit avec lui savoit son état ; que les Décrétales sont positives (2) là-dessus ; que la

(1) *Contrahens scienter cum impotenti ad copulam ab eo non separatur.*

(2) *Consultationi tuæ quâ nos consuluisti utrûm*

raison par laquelle on déclaroit quelquefois le mariage d'un impuissant nul, n'étoit pas son impuissance, mais la tromperie qu'il avoit faite, en se faisant passer pour ce qu'il n'étoit pas; que c'étoit alors *error in personâ qui impedit matrimonium*. Malgré ces raisons, & contre les conclusions de M. l'Avocat-général Talon, on confirma la sentence, sans avoir égard à l'intervention de la fille; & il demeura réglé en France, qu'un Eunuque ne peut se marier.

---

feminæ clausæ impotentes commisceri maribus matrimonium possint contrahere, & si contraxerint an debeat rescindi; taliter respondemus quòd licet incredibile videatur quòd aliquis cum talibus contrahat matrimonium, Romana tamen Ecclesia consuevit in consimilibus judicare ut, quas tanquam uxores habere non possint, habeant ut sorores, Decret. c. 4. l. 4. tit. 15.





**WESAL**, le restaurateur de l'Anatomie ; avoit pris soin de la maladie d'un Seigneur Espagnol , il ne put le guérir : croyant que le malade étoit mort, il eut envie de connoître la cause de sa maladie : il demanda donc aux parens du défunt la permission de l'ouvrir. Ceux-ci ayant donné leur consentement , Wesal trouva le cœur encore palpitant ; il fut alors accusé par les parens d'avoir tué le malade, & , qui pis est, il fut déferé à l'Inquisition comme un impie. On espéroit que ce Tribunal ne l'épargneroit pas : une pareille erreur d'un Médecin habile, paroïssoit un crime énorme. C'étoit fait du pauvre Wesal, si le Roi n'eût intercédé pour lui auprès des Inquisiteurs. On lui accorda sa grace , à condition qu'il feroit , par pénitence , le voyage de Jérusalem.





**L**E Chevalier Jean Carouge , vassal du Comte d'Alençon, avoit épousé une jeune & jolie personne ; obligé de faire un voyage par mer , pour des intérêts de fortune , il laissa sa femme dans son Château , où elle se comporta avec beaucoup de sagesse. Or , il arriva , dit Froissard , que le diable entra dans le corps de Jacques le Gris , autre vassal du Comte d'Alençon , & lui inspira la tentation perverse de jouir de la femme du Chevalier. Des témoins déposèrent au procès , qu'à telle heure de tel jour & de tel mois , il monta sur le cheval du Comte , & vint trouver cette Dame à Argenteuil , où elle résidoit ; elle le reçut comme le compagnon de son mari , & au service du même maître ; elle lui fit voir la maison. Jacques parut desirer de voir le dongeon ; la Dame l'y mena , sans se faire accompagner d'aucun domestique. Dès qu'ils y furent arrivés , Jacques le Gris ferma la porte , prit la Dame

rations de sa femme , il pensa aux moyens de tirer vengeance de l'insulte. Il assemble ses parens , & ceux de sa femme , pour consulter sur ce qu'il avoit à faire : l'avis général fut qu'il en instruiroit le Comte d'Alençon , & lui remettroit la décision de l'affaire. Le Comte fit venir les parties, entendit lui-même leurs raisons , & , après de longs débats , il conclut que la Dame avoit révélé l'histoire qu'elle contoit , parce qu'il étoit impossible qu'un homme eût couru vingt-trois lieues , eût fait ce dont on l'accusoit avec toutes les circonstances que l'on y apportoit , dans l'espace de quatre heures & demie , ce qui étoit le seul intervalle de tems , pendant lequel Jacques le Gris n'avoit point été apperçu dans le Château. Le Comte d'Alençon défendit donc qu'on lui parlât davantage de cette affaire. Mais le Chevalier , qui étoit un homme de courage , & dont l'honneur étoit délicat , ne s'en tint pas à cette décision , & porta l'affaire au Parlement de Paris. Ce Tribunal ordonna le combat à outrance. Le Roi , qui étoit alors



à Sluys en Flandre , envoya un Courier pour qu'on différât le jour du combat jusqu'à son retour , parce qu'il vouloit en être le témoin. Les Ducs de Berry , de Bourgogne & de Bourbon, se rendirent à Paris pour assister à cet intéressant spectacle. On avoit choisi , pour la représentation , la place de Ste Catherine , & l'on y avoit fait dresser des échafauds pour le public. Les Combattans parurent , armés de pied-en-cap. La Dame étoit dans un char , vêtue de noir ; son mari s'approcha d'elle , & dit : Madame , sur votre récit , & pour votre querelle , je viens exposer ma vie & combattre Jacques le Gris ; vous savez mieux que personne , si ma cause est bonne & juste : Monsieur , répondit-elle , vous pouvez y compter & combattre en toute assurance. Alors le Chevalier la prit par la main , la baïsa , fit le signe de la croix , & entra en lice. La Dame resta en prières pendant le combat : sa situation étoit critique , car , si son Chevalier étoit vaincu , il étoit condamné à être pendu , & elle à être brû-

lée, sans miséricorde. Le champ & le soleil furent partagés entre les deux Combattans ; suivant la règle , ils fournirent chacun leur carrière , & s'attaquèrent d'abord avec la lance ; mais ils étoient fort adroits l'un & l'autre ; ils ne se firent aucun mal. Ils mirent ensuite pied à terre , & combattirent avec l'épée. Le Chevalier Jean fut blessé à la cuisse ; ses amis tremblèrent pour lui , & sa pauvre femme étoit plus morte que vive ; mais il tomba sur son ennemi avec tant d'impétuosité & d'adresse , qu'il le renversa , & lui plongea son épée dans le sein. Alors il se tourna vers les spectateurs , & demanda s'il avoit bien fait son devoir : on cria d'une voix unanime , oui ; le corps de Jacques le Gris fut abandonné au bourreau, qui le pendit & le laissa exposé sur une montagne près de Paris. Le Chevalier alla se jeter aux pieds du Roi, qui le complimenta sur sa bravoure , lui fit donner mille livres sur le champ , lui assigna une pension viagère de deux cens livres , & le fils Gentilhomme de sa Chambre. Jean Carouge

vint ensuite vers la femme , qu'il embrassa , & avec laquelle il se rendit à la Cathédrale pour y offrir ses actions de graces & des présens. C'est ainsi qu'une accusation aussi grave , fut regardée comme prouvée , & l'Historien qui rapporte le fait , (1) ne fait là-dessus aucunes réflexions : car il n'étoit pas permis de douter que Jacques le Gris ne fût coupable , puisqu'il avoit été vaincu.



JACQUES Dumoulin , réfugié François , ayant passé en Angleterre avec sa famille , & une petite somme , y chercha à faire valoir son argent , en achetant des marchandises qui étoient saisies à la Douane , qu'il revendoit en détail. Comme il s'y en trouve souvent qui sont de contrebande , ceux qui commercent dans cette branche sont généralement suspectés d'accroître leur fortune

---

(1) Froissard.

par des moyens illicites , en faisant eux-mêmes la contrebande. Quoique ce commerce ne soit point estimé, il n'auroit cependant pas déshonoré Dumoulin , s'il n'avoit en même-temps été soupçonné d'employer quelquefois de la fausse monnoie. Ce qui fonde ce soupçon , c'est qu'il retournoit souvent chez les personnes qui lui avoient fait quelques paiemens ; il leur portoit des monnoies contrefaites , qu'il se plaignoit avoir reçues d'elles , & , à moins qu'on ne le convainquit du contraire par des circonstances très-claires , il persistoit , avec obstination , dans ses plaintes. Cette conduite lui fit bientôt perdre sa réputation & son crédit. Il arriva un jour , qu'ayant vendu pour soixante-dix-huit livres sterling de marchandises à un certain Harfis , avec qui il n'avoit point encore fait d'affaire : il reçut son argent en guinées & en monnoie d'or de Portugal. Comme il faisoit quelque difficulté pour les recevoir , le Harfis l'ayant assuré qu'il avoit soigneusement examiné & pesé ces pièces , & qu'elles étoient valables , Dumoulin les

prit, donna son reçu. Quelques jours après, il retourna chez son homme avec six pièces de mauvais aloi, qu'il disoit faire partie de l'argent qu'il avoit reçu de lui. Harfis ayant soutenu le contraire, refusa de les échanger pour de bonnes. Dumoulin insista sur ce qu'il avoit lui-même mis tout cet argent dans un tiroir, où il l'avoit conservé jusqu'à ce qu'il avoit voulu se procurer du papier en échange, en sorte qu'il étoit bien sûr de son fait. Le résultat de la dispute fut que, Dumoulin ayant prêté serment en Justice que c'étoient-là les pièces d'or qu'il avoit reçues de Harfis, ce dernier fut obligé d'en rendre de bonnes à la place. Mais, furieux de se voir trompé ainsi par Dumoulin, qui joignoit le parjure à la fraude, Harfis débita par-tout son aventure, & il rencontra plusieurs personnes qui avoient à faire les mêmes plaintes que lui. Dumoulin se vit donc universellement méprisé & évité, &, sachant que les rapports de Harfis étoient la cause de son discrédit, il lui intenta un procès pour diffamation. Harfis, poussé à

bout , travailla fortement à sa défense , & rassembla les personnes qui accusoient Dumoulin de mauvaise manœuvre ; de sorte que ce dernier fut arrêté comme accusé du crime de fausse monnoie. Dans une visite qu'on fit chez lui , on trouva dans ses tiroirs plusieurs pièces construites , des limes , des moules , de la chaux en poudre , de l'eau forte , & tout ce dont les Faux Monnoyeurs ont besoin pour leur travail. Toutes les tentatives qu'on lui avoit vu faire pour échanger & placer de la fausse monnoie , la quantité qu'on en trouva chez lui , & la découverte de ces instrumens firent des preuves complètes. L'effronterie & l'insolence avec lesquelles il avoit si souvent reporté les prétendues mauvaises espèces , son parjure dans l'affaire qu'il avoit eue avec Harfis , & la dernière accusation qu'il avoit intentée contre lui jetèrent les couleurs les plus noires sur Dumoulin , & tout le monde se réunit pour provoquer sa punition. Enfin , sur une conviction aussi évidente , il fut jugé & condamné à mort.

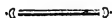
Quelque tems avant le jour marqué pour son exécution, un Nommé Williams, qui, avoit fait secrètement le métier de graveur, avoit depuis abandonné cette profession, tomba de cheval, & se tua ; sa femme qui étoit grosse & près de son terme, fit une fausse couche, & tomba dans les plus dangereuses convulsions : se voyant près de la mort, elle envoya chercher la femme de Dumoulin, &, après avoir demandé qu'on les laissât seules, elle lui tint ce discours :  
 « Madame, j'ai une étrange confession à  
 » vous faire ; mon mari & trois autres per-  
 » sonnes, (qu'elle nomma) subsistent depuis  
 » plusieurs années, uniquement par la fa-  
 » brication de la monnoie, &, comme on  
 » m'a souvent employé pour faire valoir ce  
 » faux or, on m'a mise entièrement du  
 » secret ; c'est par-là que j'ai appris que l'un  
 » des quatre est entré chez Dumoulin, en  
 » qualité de domestique, & qu'un Serrurier  
 » lui ayant fourni de faulx clefs, il a ou-  
 » vert tous les tiroirs de son maître, & y a  
 » mis de mauvaises pièces à la place des  
 » bonnes

» bonnes qu'il enlevoit ; c'est par cette ma-  
 » nœuvre inique que Dumoulin a vu périr  
 » son commerce , qu'il a perdu son crédit  
 » & sa liberté , & qu'il va perdre la vie ,  
 » si on ne travaille à le sauver. »

Cette femme , après avoir eu bien de la peine à finir son discours , & avoir donné l'adresse des personnes qu'elle chargeoit , retomba dans des convulsions , & expira. Sur cette déposition , on arrêta les coupables ; l'un d'eux , intimidé & troublé , indiqua où étoient les outils & la fausse monnoie de ses compagnons. On trouva , parmi les effets du domestique de Dumoulin , l'impression de plusieurs clefs en cire , & un paquet de clefs. Lorsqu'on lui présenta cet indice si fort , il versa un torrent de larmes , & avoua tout ce qu'on avoit allégué contre lui. Lorsqu'on lui demanda comment les instrumens dont on s'étoit servi pour faire de la fausse monnoie s'étoient trouvés dans le bureau de son maître , il répondit que , quand la Justice étoit venue pour faire ses perquisitions & arrêter Dumoulin , il avoit



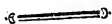
crainant qu'on ne trouvât ces instrumens & ses propres effets, & qu'au moyen de la fausse clef, il avoit ouvert le bureau de son maître, & les y avoit cachés. On comprend facilement que, toutes les fois que Dumoulin dépofoit chez lui les paiemens qu'il venoit de recevoir, ce domestique y substituoit de fausses pièces; que conséquemment toutes les plaintes de son malheureux maître étoient faites de bonne foi; que son serment dans son procès étoit vrai, & que son accusation contre ce même homme étoit le cri de la probité injustement accusée.



JEAN Besson épousa en 1742 Cecile Blandin, qui mourut enceinte le 18 Avril 1745. Un Chirurgien, sous les yeux d'un Médecin, lui ouvrit le côté, & tira l'enfant qu'elle portoit; il ondoya ensuite l'enfant qui fut enterré. Le père de la défunte fit assigner en restitution de la dot Jean Besson, qui, pour toute défense, fit signifier l'ex-

trait-mortuaire de son enfant ; la demande portée au Bailliage de Bourg-en-Bresse, il intervint un jugement préparatoire, qui ordonna que Besson feroit preuve que l'enfant avoit survécu à sa mère, sauf la preuve contraire. Le Médecin, le Chirurgien, & un garçon de celui-ci déposèrent, que, s'étant saisis du cordon ombilical, ils avoient trouvé une artère qui donnoit des pulsations très-régulières ; qu'ayant aussi porté la main sur le cœur de l'enfant, ainsi que sur l'artère temporale, ils avoient senti les mêmes pulsations, & que l'enfant, qui avoit environ cinq mois & demi, avoit donné les mouvemens d'inspiration & d'expiration après avoir été ondoyé. L'enquête contraire étoit composée de trois femmes, qui déposèrent n'avoir point vu de mouvemens. Les preuves rapportées, le demandeur soutint que ces signes de vie ne suffisoient pas, & qu'il falloit que l'enfant fût venu à un terme viable, c'est-à-dire, au moins à sept mois. Les Juges de Bourg adoptèrent ce système ; & , par leur Sentence du 31 Janvier 1748

ils condamnèrent Besson à rendre la dot. Mais elle fut infirmée par l'Arrêt que le Parlement rendit en 1753. On doit observer cependant qu'il intervint partage avant l'Arrêt.



APRÈS la défaite du jeune Prétendant , à Culloden , & la dispersion de son armée , il étoit sans secours , tantôt avec deux compagnons de son infortune , tantôt avec un , & quelquefois réduit à lui-même ; poursuivi sans relâche par ceux qui vouloient gagner le prix mis à sa tête. Ayant fait un jour dix lieues à pied , & se trouvant épuisé de faim & de lassitude , il entra dans la maison d'un homme qu'il savoit bien n'être point dans ses intérêts ; le fils de votre Roi , lui dit-il , vient vous demander du pain & un habit. Je fais que vous êtes mon ennemi ; mais , je vous crois assez d'honneur pour ne pas abuser de ma confiance & de mon malheur. Prenez les lam-

beaux qui me couvrent : gardez - les , vous pourrez me les apporter un jour dans le Palais des Rois de la Grande Bretagne. Le Gentilhomme fut touché , comme il devoit l'être , donna les secours que sa situation permettoit , & garda un secret inviolable. Quelque tems après , ce Gentilhomme fut accusé d'avoir donné un asyle dans sa maison au Prince fugitif ; & , cité devant les Juges , il se présenta devant eux avec la fermeté que donne la vertu , & leur dit : souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire , je vous demande lequel d'entre vous , si le fils du Prétendant se fût réfugié chez vous , eût été assez vil & assez lâche pour le livrer. A cette question , le Tribunal se leva , & renvoya l'accusé.



L'ANGLETERRE est le pays des singularités les plus étonnantes. Pour bien des Anglois , c'est être libre que de pouvoir être impunément singulier. Aussi ne rencontre-t-on

presque par-tout , que des caractères de cette espèce. C'est le goût dominant de la nation. Le testament d'un Curé du Comté de Leicester , nommé Stagemord , en est une preuve. Voici le testament , tel qu'on l'a trouvé dans ses papiers.

Je laisse à mes héritiers cinquante chiens de diverses espèces , cent paires de culottes , quatre cens paires de souliers , cent paires de bottes , quatre - vingts perruques ( il portoit toujours ses cheveux ) quatre-vingts chariots & charrettes , trente brouettes , deux cens bèches & pèles , cinquante selles , quatre-vingts charrues ( il n'en faisoit jamais usage.)

*Item.* Un grand nombre de bâtons & de petites cannes pour la promenade , qui ont été évaluées à huit livres sterling ; soixante chevaux & jumens ( ils n'ont jamais été montés ) deux cens pioches & fourches , soixante-quinze échelles , cinquante bayonnettes , pistolets & épées.

*Item.* Un grand chariot rempli de livres en blanc , pas un seul sermon ; une cassette

où il y avoit en espèces cinq cens l. sterling.

Ce bon Curé avoit une servante & un valet, qu'il renfermoit tous les soirs dans leurs chambres à huit heures. La dernière chose qu'il faisoit régulièrement avant de se mettre au lit, c'étoit de tirer un coup de fusil, & de lâcher ses chiens. On l'a trouvé un matin noyé dans un de ses étangs ; & , comme il étoit sur les genoux ; n'ayant de l'eau que jusqu'à la poitrine , il y a beaucoup d'apparence , qu'ayant été accueilli tout - d'un-coup par les chiens , ces animaux l'auront renversé dans l'étang , à force de caresses. Outre mille pièces qu'on a trouvées chez lui , il jouissoit d'un revenu de sept cens livres sterling. Un porte-faix de Londres , son proche parent , a été son héritier universel.



UN Fermier retournant du marché de Southampton , dans le Comté de Warwick , fut assassiné. Le lendemain , un homme vient

R iv.

trouver la femme de ce malheureux , & lui demande , avec empressement , si son mari n'est pas arrivé la veille. Non, répliqua cette femme , & je suis dans une inquiétude mortelle. Elle ne sauroit égaler la mienne , répond ce homme. Cette nuit étant dans mon lit , parfaitement éveillé , votre mari m'est apparu ; il m'a montré des coups de poignard , dont son corps est percé ; il m'a indiqué la marnière où l'on a jeté son cadavre , & il m'a nommé l'assassin , qui est un tel. L'alarme se répand dans tout l'endroit : on cherche la marnière , & l'on y trouve le corps percé de blessures ; on fait la personne accusée par l'esprit ; on la traîne devant le Lord Raymond , chef de la Justice de Warwik. On l'auroit jeté dans un cachot , si le Lord Raymond , plus éclairé que les autres Juges , ne se fût opposé à cette violence : il me semble , leur dit-il , Messieurs ; qu'on ne doit pas décider si précipitamment sur le témoignage de l'esprit prétendu. Je vous dirai que toutes ces histoires d'apparitions me paroissent un peu incroyables ; nous n'avons ,

d'ailleurs, aucune loi, par laquelle il soit permis d'arrêter un homme sur le rapport d'un esprit. Quoiqu'il en soit, si cet esprit a révélé à l'accusateur l'auteur du crime, il ne doit pas manquer de nous en instruire également : crieur, continua le Lord Raymond, sommez l'esprit de paroître devant nous. Le Crieur l'ayant appelé trois fois, &, l'esprit ne répondant point, Messieurs, reprit le Lord, le prisonnier, sur le rapport de tous les témoins que vous avez entendus, est un homme d'une conduite irréprochable, jamais il n'eut aucun démêlé avec l'homme assassiné, je le déclare innocent; mais, qu'on arrête l'accusateur: sur tous les indices circonstanciés qu'il a donnés de l'assassinat, je soupçonne très-fortement qu'il est coupable. On saisit cet homme, on l'interroge; il se coupe dans ses réponses, il avoue enfin qu'il est l'auteur du crime.







UN Libraire Anglois qui avoit imprimé un gros ouvrage , dont il ne s'étoit pas vendu quatre exemplaires , en fit des plaintes amères à l'Auteur , & lui dit , entr'autres reproches , que ses livres ne lui donnoient par même du pain. Un soufflet qui lui cassa quelques dents fut la seule réponse qu'il reçut de l'Ecrivain. Il s'en plaignit en Justice. L'Auteur se tira d'affaire , en récitant aux Juges une épigramme , qui fit rire jusqu'au Libraire. En voici la traduction : « Je confesse que j'ai pris la chose avec un peu trop de chaleur ; je lui ai cassé les dents ; mais , après tout , est ce un grand mal ? Mes livres , dit-il , ne lui donnent pas du pain. Les dents sont inutiles , quand on n'a rien à manger.





ON fit à Londres en 1722, le procès devant la Chambre des Seigneurs, au fameux Chistophe Layer, accusé de haute trahison.

Une fin de non-recevoir, dit l'Avocat de l'accusé, en adressant la parole au Chancelier ; c'est à l'égard du mot *Christopherus*, écrit avec un *e* : votre grandeur sait que ce moyen de nullité est expressément contenu dans l'acte du Parlement sur les mots mal orthographiés, & dont le latin est impropre.

My lord, il n'étoit pas possible que je pusse apporter avec moi toutes mes autorités sur ce sujet ; mais, j'ai ici plusieurs dictionnaires, & les meilleurs lexiques, qui prouvent que le mot doit être *Christophorus*, & je crois que mes adverses parties ne pourront m'apporter un exemplaire tiré d'un livre authentique, grec ou latin, où ce mot soit écrit avec un *e*, & non pas avec un *o* ; les règles de l'étimologie, & la formation de nos capitaux, prouvent

R. vj

qu'il doit être ainsi orthographié, & ne peut l'être autrement. Dans tous les dictionnaires, le mot latin pour Christophe, c'est Christophorus.

- Mylord, j'espère que votre grandeur me pardonnera ; la vie d'un homme est intéressée ; & , comme je ne voudrois pas m'appuyer d'aucune raison qui , en pareil cas, ait été rejetée , aussi ne dois-je pas non plus en rejeter aucune qui puisse être essentielle pour un prisonnier, dont la Cour m'a confié la défense. Je passe aux mots dont le latin est impropre. *Compassatus imaginatus fuit*, & *intendebat*. Je ne sais si ce latin passera à la salle de Westminster ; mais assurément il ne passeroit pas aux écoles de Westminster, & *intendebat*, & une conjonction copulative entre des verbes employés en différens tems. *Compassatus & imaginatus fuit*, sont au prétérit parfait ; & *intendebat*, au prétérit imparfait ; pourquoi ce dernier verbe n'a-t-il pas été mis comme les deux premiers, suivant les règles du Latin classique ?

Malgré les subtilités de l'Avocat, Laver fut condamné au supplice des traîtres ; & , dans les dernières années du règne de Georges premier , le latin a été entièrement banni des procédures ; & , dans les procès , tout acte doit être écrit dans la langue naturelle.

Il est bien étonnant que les Anglois aient attendu si tard à ouvrir les yeux. C'est à Mylord George Saville, qu'on a cette obligation.



ON poursuit un jour en Justice un Marchand de tabac, accusé d'y mêler des matières étrangères : il prouva que, dans tout ce qu'il vendoit, il n'entroit pas une feuille de tabac, & cette preuve vérifiée, lui fit gagner son procès. La Loi est sans vigueur, lorsqu'on peut l'éluder. Il en est de même des Marchands de Londres, qu'on accuse quelquefois, avec assez de justice, de falsifier le vin: beaucoup se tirent d'affaire, en

prouvant qu'il n'entre pas un goutte de jus de raisin dans les liqueurs qu'ils débitent.



**I**L y a quelques années qu'on plaida à la salle de Westminster, une cause fort extraordinaire. Il s'agissoit d'un legs considérable spécifié dans un testament, en faveur d'une certaine grande compagnie; mais, qui ne devoit être payé que lorsqu'une personne, nommée dans le même testament, seroit morte, pourrie, & damnée. La mort de cette personne fut aisément prouvée à la Cour, & l'on jugea qu'elle devoit être pourrie, puisqu'elle étoit morte depuis trois ans; mais la troisième clause de la volonté du Testateur étant plus difficile à établir, on a été obligé de renvoyer l'affaire à un plus ample informé.



**LA** Force du Sang est une pièce médiocre de M. Brucys, qu'il composa à Montpellier,

& qu'il avoit intitulée : *le Sot toujours Sot*, ou *le Baron Payfan*. Il l'envoya à M. Palaprat, son ami & le confident de toutes ses entreprises littéraires, en le priant de l'examiner & de la présenter aux Comédiens ; mais, soit négligence, soit qu'elle ne fut point en état d'être donnée au théâtre, M. Palaprat la garda dans son cabinet sans en faire usage. Envain l'Auteur le pressa-t-il par plusieurs lettres, de lui accorder la satisfaction qu'il avoit espérée ; sa vieillesse & ses infirmités lui servirent d'excuses, & la mort vint le dégager enfin du fardeau que l'amitié lui imposoit. M. Brueys, après l'avoir pleuré, pensa aux intérêts de sa mule ; & , craignant que la copie qu'il avoit envoyée à son ami, ne fût perdue, ou qu'elle ne passât dans des mains étrangères, il se hâta d'en envoyer une autre à un homme de lettres, dont il connoissoit le zèle & la fidélité. Celui-ci s'imaginant sans doute que cette pièce étoit plus convenable aux Italiens qu'aux François, se détermina en faveur des premiers. Elle leur fut présentée.

Ils la reçurent, à condition que l'Auteur y feroit quelques changemens ; mais , sur la représentation qu'on leur fit de son âge , qui passoit 78 ans , & qui ne pouvoit manquer de les exposer à beaucoup de lenteurs , ils se chargèrent eux-mêmes d'y faire les corrections qu'ils jugeroient nécessaires. Elle fut bientôt en état de paroître ; mais , lorsqu'on l'adressa , suivant l'usage , à M. le Lieutenant de Police , pour obtenir l'approbation , on apprit que les Comédiens François avoient reçu la même pièce , sous le titre de *la Force du Sang* & qu'ils avoient même déjà la permission de la jouer. Une rencontre si imprévue , paroissant surprenante à tout le monde , on confronta les deux pièces , & on ne fit que s'assurer que c'étoit effectivement la même. L'Agent de M. Brueys prouvoit ses pouvoirs par les lettres de son ami , & Madame Palaprat , qui avoit donné cette pièce au Théâtre François sous le nom de son mari , ne manquoit pas non plus de titres pour soutenir ses droits. Cependant , comme chacun des deux partis

ne vouloit point de concurrent , le cas étoit nouveau ; & , pour mettre tout le monde d'accord , il falloit un jugement , qui paroïssoit difficile à porter. Le Lieutenant de Police trouva heureusement un moyen de conciliation. Il ordonna que la pièce fût jouée le même jour sur les deux théâtres , & qu'elle demeurât à celui des deux qui auroit le plus de représentations. Ce jugement fut exécuté le 21 Avril 1721 , & le théâtre des Italiens remporta l'avantage sur celui des François.



*Voici une aventure pareille , qu'on prendroit pour la même histoire , si le lieu de la scène n'en étoit différent. Elle est arrivée environ dix ans après celle du Manuscrit de Brueys.*

UNE Dame fort ingénieuse , nommée à Londres *Mistress Aubin* , étant pressée un

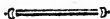


jour par des créanciers importuns ; & , se trouvant sans argent pour les satisfaire , leur offrit le manuscrit d'une Histoire Galante, qu'elle avoit composée nouvellement , & qu'elle achevoit de mettre au net. Ils l'acceptèrent , dans la crainte de ne rien obtenir de mieux ; & , n'étant point assez lettrés pour en connoître la valeur , ils ne se hâtèrent point de s'en défaire. Cependant lorsque la mort de *Mistress Aubin* leur eut ôté toute espérance d'être satisfaits autrement , ils convinrent du prix avec un Libraire , & lui abandonnèrent le Manuscrit , en recevant son argent. D'un autre côté , les héritiers de cette Dame , qui avoient trouvé le même ouvrage entre ses papiers , & qui ignoroient peut-être l'usage qu'elle en avoit déjà fait , cherchèrent à le vendre , & trouvèrent de même un Libraire qui leur fit des conditions avantageuses. Deux presses roulèrent ainsi sur le même ouvrage dans différens quartiers de Londres ; & , par un hasard tout-à-fait semblable à celui de l'histoire précédente , il arriva que les deux édi-

tions étant achevées le même jour , les deux Libraires se rencontrèrent chez l'Auteur d'une des feuilles périodiques du pays , chacun pour le prier d'annoncer la sienne. Ils n'eurent pas besoin d'une longue explication pour comprendre mutuellement ce qui les amenoit. Leur première idée fut de se croire l'un & l'autre plus méchans qu'ils n'étoient , & de se reprocher de la fabrication. Moins modérés que les Comédiens de Paris , ils passèrent des injures aux coups , & l'Auteur périodique perdit long-tems ses peines à les vouloir séparer. Enfin , les ayant rendus assez tranquilles pour s'expliquer raisonnablement , ils conçurent qu'ils s'étoient soupçonnés mal-à-à-propos , & que la fraude devoit venir de ceux qui leur avoient vendu le Manuscrit. Ils jurèrent ensemble d'en tirer satisfaction ; & , ne perdant pas un moment , ils allèrent recommencer une scène aussi ridicule que la première , chez les personnes qu'ils accusoient de mauvaise foi. Le trouble étant ici moins facile à éclaircir , parce que l'heritier de

Mistress Aubin avoit ignoré sa dette & la manière dont elle y avoit satisfait ; il s'en fallut peu que la querelle ne devînt sanglante entre des gens qui portoient une épée , & qui étoient jaloux de leur réputation. La Justice prit connoissance de ce démêlé. Elle n'eut pas de peine à éclaircir le fond de l'aventure ; mais , il fut moins facile de trouver le point d'équité dans une Sentence , qui ne pouvoit être favorable à quatre parties opposées. Enfin , comme la droiture & la bonne foi étoient claires de chaque côté , les Juges proposèrent aux Libraires deux voies d'accommodement , dont ils leur laissèrent le choix ; l'une , de s'associer pour les deux éditions , & de les vendre à profit commun ; l'autre , de faire dépendre la propriété du Manuscrit , du débit plus ou moins heureux des exemplaires ; de sorte que , celui qui auroit dans un espace de tems borné , cette espèce d'avantage sur son adversaire , eût seul le pouvoir de réimprimer l'ouvrage. Comme on s'étoit poussé avec trop de chaleur , pour être capable

d'une composition modérée, le dernier de ces deux partis fût préféré à l'autre, & les deux libraires se firent même un point d'honneur de vaincre, dans une occasion où le succès sembloit assuré à celui qui auroit le plus grand nombre d'amis & de partisans. Cependant un nouvel incident changea bientôt toutes leurs vues. L'amour qui produit, tantôt des divisions, tantôt des raccommodemens, se mêla de les réconcilier, & réussit mieux que les Juges. Ils avoient, l'un une fille, l'autre un fils, qui se trouvèrent assez aimables pour ne pas s'arrêter aux raisons que leurs pères avoient de se haïr. Le mariage fut proposé par des amis communs. Il s'est conclu, & l'ouvrage de *Mistress Aubin* est devenu une partie de la dot.



UN Auteur Allemand, cité dans le Journal des Savans, rapporte ce procès singulier

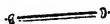
entre un mari & l'amant de sa femme. Il arriva que cette femme perdit toutes les marques de vie ; on ne douta point qu'elle n'eût expiré ; on la mit dans le cercueil , & le mari fit toutes les cérémonies de la sépulture. L'amant , dont les regrets étoient plus inquiets , alla la nuit faire r'ouvrir le tombeau , & remarqua un reste de chaleur naturelle ; il la fit enlever : la femme revint. Alors le mari la voulut reprendre. L'amant la refusa , & soutint que, le mari s'étant hâté de la mettre au tombeau , il étoit censé y avoir renoncé ; que, lui ayant rendu les honneurs funèbres , elle n'étoit plus à lui ; qu'elle appartenoit au premier occupant ; qu'à l'égard de l'amant qui l'avoit resuscitée, elle commençoit une nouvelle vie pour lui , & non pour le mari , qui s'étoit précipité de l'enfermer dans le cercueil , & qui ne la réclamoit peut-être que pour le point-d'honneur , & pour sauver les apparences. On répondoit pour le mari , qu'il n'y a que la mort qui puisse dissoudre les nœuds du mariage , & qu'il rentroit dans ses premiers

droits par le retour de sa femme au monde.  
L'Auteur Allemand se range en qualité de  
Jurisconsulte du côté du mari.



UN jeune Egyptien , épris d'amour pour la Courtisane Théognide , rêva une nuit qu'il couchoit avec elle , & sentit à son réveil sa passion refroidie. La Courtisane l'ayant sçu , le fit appeler en Justice , lui demandant sa récompense , puisqu'elle avoit guéri sa passion , & satisfait son désir. Le Juge ordonna que le jeune homme apporteroit dans une bourse la somme promise , qu'il la jeteroit dans un bassin , & que la Courtisane se paieroit du son & de la couleur des pièces , comme l'Egyptien s'étoit contenté du plaisir imaginaire. Ce jugement fut approuvé de tout le monde , excepté de la Courtisane , qui représenta que le songe avoit éteint le désir de l'Egyptien ; mais qu'au contraire , le son & la

couleur de l'or avoient augmenté le sien , & qu'ainsi , l'Arrêt étoit injuste. *Plutarque.*



ON jugea définitivement , il y a quelque tems , un procès pendant à la Cour de Londres entre les exécuteurs testamentaires du feu Chevalier Jean Bland , & un Gentilhomme François. Le Chevalier Bland étant à Paris , avoit perdu au jeu 350 liv. sterling , & en avoit emprunté 300 , pour continuer le jeu. Il avoit ensuite tiré une lettre de change de 650 liv. sur lui-même , payable à Londres ; mais il mourut dans l'intervalle. Selon les Lois d'Angleterre , la dette étoit nulle ; mais , les Lois de France font une distinction , entre l'argent perdu au jeu , & l'argent emprunté pour le jeu : elles regardent l'argent emprunté pour jouer , comme aussi légitimement dû , que s'il avoit été emprunté pour autre chose. C'est ce qui rendoit la cause délicate. Si , d'un côté , il paroïssoit

paroissoit juste d'avoir égard aux Loix de France dans une affaire qui s'étoit passée à Paris , on objectoit de l'autre côté , que le prêteur ayant accepté le paiement de sa créance à Londres , s'étoit soumis par-là aux Loix d'Angleterre. Enfin , il a été décidé que le contrat , dans son entier , étoit nul ; que les héritiers seroient déchargés des 350 liv. perdues au jeu ; mais qu'ils seroient tenus de rembourser les 300 livres empruntées.



SIMON Pharés , de Châteaudun , célèbre Astronome du quinzième siècle , fut accusé de magie. Voici son histoire , telle que la raconte l'Abbé Prévôt , d'après les *Singularités historiques* de D. Liron. Pharés , après plusieurs voyages , s'étoit fixé à Lyon , où il avoit fait bâtir une maison avec un grand cabinet , garni de deux cens volumes de livres singuliers , & orné d'une manière si extraordinaire , qu'on le venoit voir par



curiosité. Son occupation étoit d'enseigner publiquement l'astrologie ; mais cette entreprise lui attira la persécution de l'Archevêque, il fut arrêté par l'Official ; ses livres furent confisqués ; & , par une sentence , il lui fut défendu d'exercer désormais l'astrologie judiciaire ; il fut même condamné à quelque peine pour le passé.

Simon appela de cette sentence au Parlement, qui ne voulut point juger de cette affaire, sans avoir l'avis de la Faculté de Théologie de Paris , à laquelle il renvoya les livres saisis par l'Official de Lyon. Sur le rapport des Commissaires qui furent nommés, la Faculté dressa un acte, qui contenoit le jugement que les Députés avoient porté de tous les livres, exhortant le Parlement à s'opposer aux progrès de cet art, qu'elle déclara pernicieux, fabuleux, sans fondement, superstitieux, usurpant l'honneur de Dieu, corrompant les bonnes mœurs, & inventé par les démons pour la perte des âmes. Cet acte est du 2 Mai 1434. En conséquence, le Parlement rendit un

Arrêt qui confirma la sentence de Lyon , fit défenses d'exercer l'astrologie judiciaire , de consulter les devins , de débiter les livres qui traitent de cet art , & d'en faire usage ; ordonnant de plus , que ceux de Pharés seroient réunis à sa personne entre les mains de l'Official de Paris. Il y a de l'apparence néanmoins , que cette affaire fut assoupie , & qu'il fut renvoyé ; car , on trouve que le Roi Charles VIII. étant à Lyon , apparemment en 1445 , au retour de son expédition de Naples , eut envie le jour de la Toussaint , de voir le fameux cabinet , & d'entendre les prédictions , ou leçons d'astronomie de Pharés , ce qu'il continua pendant plusieurs jours. Quelques jaloux prétendirent que Pharés avoit un esprit familier , parce qu'il répondoit sur le champ aux questions qu'on lui faisoit ; & , les bigots , dit-on , le tourmentèrent dans sa vieillesse.





UN Marchand Turc avoit perdu dans les rues sa bourse, qui contenoit deux cens piéces d'or; il s'adressa au crieur public, & lui ordonna de déclarer qu'il donneroit la moitié de la somme à celui qui l'auroit trouvée. Elle étoit tombée entre les mains d'un Matelot, qui aima mieux faire un gain légitime, en se bornant au salaire proposé, que de se rendre coupable d'un vol; car, par un article de l'alcoran, celui qui conserve une chose perdue & crieé publiquement, est déclaré voleur. Il confesse donc au crieur qu'il a trouvé la bourse, & s'offre à la rendre, en recevant la moitié de ce qu'elle contenoit. Le Marchand parut aussi-tôt; mais, charmé de retrouver son argent, il auroit voulu se dégager de sa promesse; ne le pouvant sans quelque prétexte, il eut recours au mensonge & prétendit qu'avec les deux cens piéces d'or, il y avoit dans la bourse une précieuse

éméraude , qu'il demanda auffi-tôt au Matelot ; celui-ci prit le Ciel & le Prophete à témoin , qu'il n'avoit point trouvé d'éméraude ; cependant il n'en fut pas moins nduit devant le Cadi , avec une accusation de vol. Soit injustice ou négligence , le Juge déchargea le Matelot du crime de vol ; mais , lui reprochant d'avoir perdu , par fa faute , un bijou précieux , il le força de rendre les deux cens pièces d'or au Marchand , fans en tirer de récompense. Une sentence fi dure ruinant tout-à-la-fois l'efpérance & l'honneur du pauvre Matelot ; il en porte fa plainte au Vifir.

C'étoit alors ce Chorluly-Ali , fi célèbre par fa pénétration , & qui le fut affez pour être redouté de Charles XII , & ami de Stanislas. On raconte de lui qu'il s'occupoit à-la-fois de deux affaires importantes , fans que fon attention parût partagée. Ce fut à ce Vifir que le Matelot fe présenta. Toutes les parties furent assignées devant lui. Après avoir entendu le Marchand<sup>1</sup>, il demanda au crieur ce qu'il avoit reçu ordre

de publier. Celui-ci ayant déclaré ingénument qu'on ne lui avoit parlé que des deux cens pièces d'or, le Marchand se hâta d'ajouter, que, s'il n'avoit pas parlé d'éméraude, c'étoit dans la crainte que sa bourse, tombant entre les mains de quelque ignorant qui n'auroit pas connu la valeur de ce bijoux, il n'eût été tenté de le garder, en apprenant qu'il étoit d'un grand prix; d'un autre côté, le Matelot fit serment qu'il n'avoit trouvé dans la bourse que les deux cens pièces d'or. « Enfin, le Visir porta  
« cette sentence : puisque le Marchand a  
» perdu une émeraude, il est manifeste que  
» la bourse & l'or que le Matelot a trouvés  
» ne sont point ce que le Marchand a perdu;  
» c'est un autre qui a fait cette perte. Que  
» le Marchand continue donc de faire crier  
» son or & son émeraude, jusqu'à ce qu'ils  
» lui soient rapportés par quelque personne  
» qui ait la crainte de Dieu. A l'égard du  
» Matelot, il gardera pendant quaranté  
» jours l'or qu'il a trouvé; &, si celui qui  
» l'a perdu ne se présente point dans cet es-

» pace, il en jouira légitimement, comme  
 » d'un bien qui lui est dû. « Cet exemple  
 singulier de Justice est arrivé au commen-  
 cement de ce siècle.



ENTRE les tryals ou les causes fameuses  
 qui ont été réimprimées à Londres en 1738,  
 avec des additions considérables, on lit,  
 avec étonnement, le procès d'un Seigneur  
 Irlandois, nommé Mylord Castelhaven,  
 dont le crime est peut-être sans exemple.  
 Après une jeunesse passée dans les derniers  
 désordres, il avoit pris le parti de se ma-  
 rier. Ses parens, sur qui il s'étoit reposé du  
 soin de lui chercher une femme, jetèrent  
 les yeux sur une jeune personne, qui joi-  
 gnoit à la naissance, toutes les qualités qu'on  
 estime dans son sexe. Leur espérance étoit  
 qu'elle pourroit lui inspirer assez de respect &  
 d'attachement pour le ramener tout-à-fait à  
 son devoir; mais, s'étant expliqués là-dessus  
 avec peu de ménagement, Mylord en fut

échoqué ; & , l'horrible résolution qu'il forma secrètement & qu'il exécuta avec la dernière barbarie , fit bien voir que tous ses vices étoient moins venus du feu de la jeunesse , que de la noirceur de son caractère.

Le jour même de son mariage , s'étant défait des assistans , à la réserve de quelques compagnons de débauche , qu'il avoit associés à son dessein , il entra avec eux dans la chambre de son épouse ; & , les ayant exhortés , par un discours ironique , à prendre les sentimens de reconnoissance & d'admiration qu'ils devoient à son amitié & à sa grandeur d'ame , il leur abandonna la jeune Dame , que le prélude de cette cérémonie avoit déjà fait tomber sans connoissance. Loin d'être touchés de sa situation , ces furieux entrèrent dans toutes les vues de leur guide , & firent pendant toute la nuit , au ciel & à la vertu , le plus affreux outrage qu'on puisse s'imaginer. Les domestiques furent appelés à leur tour , & contraints par leur maîtres de participer à leur crime.

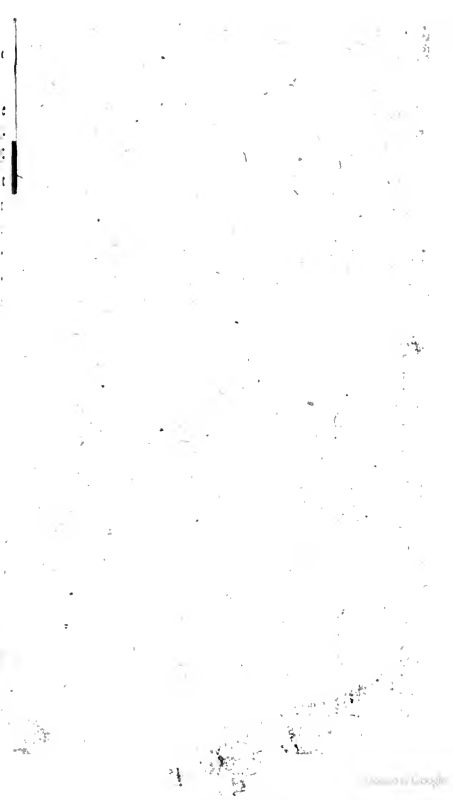
On auroit accusé la justice du ciel de n'avoir pas puni cet horrible excès d'un coup de tonnerre , si elle n'avoit permis que l'ivresse & l'accablement de la débauche retinssent assez long-tems le chef des coupables pour laisser au bruit de cette infâme aventure , le tems de se répandre , & aux Juges du lieu , celui de s'armer en faveur de l'innocence. Ceux-ci se crurent dispensés de tous les ménagemens qui sauvent quelquefois un criminel illustre : ils firent arrêter Mylord Castelhaven sur un ordre de la Cour; il fut transporté dans la ville capitale , & les cris du public , qui demandoient vengeance , ayant redoublé la diligence du premier Tribunal de la Justice , il fut condamné en peu de jours à perdre la tête sur un échafaud.

Dans un pays néanmoins où l'on est extrêmement attaché à la lettre de la Loi , il s'en fallut peu que le défaut d'une formalité ne mît quelque obstacle à un châtiment si juste. La pratique criminelle porte que l'accusateur doit être présenté au coupable en présence



des Juges ; comment faire consentir une jeune Dame , dans des circonstances si cruelles , à soutenir la vue d'une nombreuse assemblée & la présence de celui qui l'avoit outragée ? Après bien des délibérations pour accorder la bienséance avec la Loi , on prit un tempérament qui fut autorisé par l'approbation réunie de la Cour & du Parlement : ce fut de permettre à la jeune Dame de se couvrir le visage d'un voile. On se contenta du serment de quatre personnes nommées pour l'aller prendre chez elle , qui rendirent témoignage , en la présentant aux Juges , que c'étoit le malheureux objet du crime dont on attendoit la punition. Toutes les interrogations furent renouvelées devant elle ; mais , avec des mesures qui ne l'exposèrent à rien de trop fâcheux pour sa douleur & sa modestie. On lui épargna les réponses qui n'étoient pas absolument nécessaires , & elle en fut quitte pour prononcer quelquefois *oui* , ou *non*.

*Fin du Troisième Volume.*







BIBLIO

SCA

PLU

N.º